



TOUSSAINT

LE MULATRE.

« Peut-être cette lecture rendra-t-elle ta main moins « légère, quand il s'agira quelque autre fois de jeter « une tête qui pense, une tête d'homme dans ce qu'ils « appellent la balance de la justice! »

« A moins qu'après ma mort le vent ne joue dans « le préau avec ces morceaux de papier souillés de « boue, ou qu'ils n'aillent pourrir à la pluie collés « en étoiles à la vitre cassée d'un guichetier. »

VICTOR HUGO, *le dernier jour d'un condamné.*

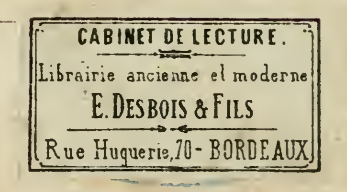
IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
4, RUE DE VERNEUIL.

TOUSSAINT

LE MULATRE

PAR ANTONY THOURET.

TOME PREMIER.



PARIS.

ALPHONSE LEVAVASSEUR, LIBRAIRE,

PLACE VENDOME, N. 16.

1834

Préface.

Prison de Saint-Waast, Douai (Nord),
7 février 1834.

Indulgence et bonté pour ce livre, car les insomnies d'un prisonnier l'ont produit, et bien des larmes sont tombées sur les pages.

Et puis encore respect pour ce livre, car l'écrivain n'a rien cherché hors de sa conscience et de ses souvenirs, n'a rien écrit qui ne vînt tout droit de son cœur.

ANTONY THOURET,

Détenu politique à Sainte-Pélagie, à la Force, à Saint-Waast.

I.

La Dame de Comptoir.

« Quant à nos femmes, elles ont appris la manière des soldats du temps présent, qui font parade de monstrer leurs poitrinals dorés et reluisans..
...... que ces bonnes dames font aller par compas, et mesure comme une horloge, ou pour mieux dire comme les soufflets des maréchaux. »

NICOLAS de MONTAUD, *Miroir des Français,* édit. 1581.

« Nos queues se touchèrent rudement. Je m'arrêtai aussitôt, me retournai, et dis d'une voix forte : MIAOU ! Il s'arrêta, se retourna aussi, et me répondit effrontément: MIAOU ! Après quoi chacun s'en fut de son côté. Mucius, d'après mon désir, se rendit chez lui le lendemain matin et lui demanda s'il avait touché ma queue; il me fit répondre qu'il l'avait touchée. Je lui fis dire que puisqu'il avait touché ma queue, je devais me considérer comme touché. Il répondit que je pouvais considérer tout ce qu'il me plairait. Je lui dis que je me considérais comme touché. Il répondit que je ne savais ce que cela signifiait. Je dis que je le savais mieux que lui. Il répondit que j'étais un sot; pour garder mon avantage, je dis qu'il était un infâme roquet; ensuite vint la provocation. »

E. T. A. HOFFMANN, *le Chat Murr.*
(Traduction de LOEVE-WEIMARS.)

I.

C'était un de ces riches cafés du boulevard des Italiens, inondés de lumière, de dorures, de glaces et de cristaux; c'était un de ces cafés où chaque verre de kirschwasser, chaque verre de marasquino paie dorures, gaz, glaces, cristaux, tout, jusqu'à la dame

du comptoir!... C'était un de ces cafés où les chanteurs ambulans, les chiens et les marchandes de savon parfumé ne sont jamais admis; où l'on donne tout, liqueurs, gelées spiritueuses, sorbets, tout, excepté un cigare ou un jeu de cartes.

Un de ces cafés où quelqu'un essuie toujours quelque chose.

Un de ces cafés où les garçons, culottés de drap noir, chaussés de bas de soie, cravatés de batiste et masqués de bêtise et d'ennui, s'appuient sur le coude contre le tuyau du poêle, ou bien s'en vont avec fierté, tout en relevant le coin d'un tablier blanc, mettre un sou dans la main d'un pauvre qui a ôté son chapeau pour qu'il pleuve sur sa tête sans cheveux!...

Le soir est venu; les becs de gaz laissent fuir de longs foyers de lumière blanche et

rapide, avec un peu de bleu à la base et une grise fumée au sommet.

La vapeur du moka s'élève en brouillard, se mêle à la vapeur du rhum qui flamboie, et s'en va dessécher plus d'un cerveau qui aurait tant besoin de se rafraîchir à l'eau et au citron.

Oh! qu'elle est belle cette femme qui est assise au comptoir, sur ce trône de velours cramoisi! A travers les colonnes de plateaux d'argent, les masses de cristaux et les nombreux îlots de sucre blanc, sa tête apparaît droite et immobile; elle a une figure d'un blanc mat, des cheveux noirs, polis et luisans comme de l'acier bruni, et relevés en forme de tour à créneaux. Les pavillons de cette tour en cheveux sont des rubans de gaze noire, mais ces pavillons-là ne flottent pas au vent, car dans un bon café parisien il ne doit jamais exister de courans d'air.

Quelle riche parure! Une large chaîne d'or descend et étincelle sur sa poitrine comme une chaîne d'étoiles, et remonte le long d'un col si pur, si blanc et si lisse que c'est comme une forme vague qu'on distingue à peine dans la glace qui reflète tout.

Et cependant la glace a été posée au mur exprès pour refléter la belle tête, les beaux cheveux noirs, la tour à créneaux, les pavillons de gaze, la chaîne d'or.

Car, messieurs les habitués, la moitié de ce beau corps est à vous; vous avez droit à tout voir; le maître est généreux et loyal : aux habitués la vue, à lui le reste.

Mais cette femme, si jeune, si belle, si brillante, est-elle heureuse?

Elle est pâle... elle a pleuré.

Elle a pleuré... Elle est nouvellement placée en montre, elle n'est pas habituée encore au

costume qu'elle porte et au rôle qu'elle joue.

Car elle joue un rôle!...

Elle est le point central où convergent mille regards lubriques et désordonnés; elle est là pour qu'on dise : « Quelle belle femme!...
« Oh! je vais me faire habitué de ce café, dé-
« penser beaucoup, et alors... si je pouvais!... »

Là-bas, dans le coin le moins éclairé de la salle, que fait ce long individu noir, aux longs cheveux en désordre, au teint pâle?

Il est bien serré contre sa table de marbre; il a devant lui un journal qu'il ne lit pas, un verre où il n'y a plus rien, ses yeux sont fixes et presque égarés...

Mais que regardent donc ces yeux-là?...

Suivons leur direction... ils regardent la belle tête du comptoir... C'est singulier, mais à cet homme-là on ne voit pas les mains!...

Eh bien! quand je vous le disais que la dame du comptoir jouait un rôle!...

Quoi! personne ne regarde cet homme...

Si... si... pourtant un autre aussi le regarde avec des yeux fixes et égarés; c'est un jeune homme... il est attablé avec un mulâtre de vingt-cinq ans aux épaules carrées et nerveuses; un jeu d'échecs les sépare.

Depuis un quart-d'heure le mulâtre plane avec sa tête par-dessus le jeu d'échecs et attend le coup de son adversaire, mais le coup ne vient pas... Le mulâtre lève enfin les yeux.

— Alvar, qu'avez-vous à regarder ainsi?... Comme vous êtes pâle!...

— Toussaint, regarde bien avec moi... là-bas, dans ce coin le moins éclairé de la salle, cet homme... eh bien! il aime depuis dix minutes et il a de cette femme plus de faveurs que je n'en ai rêvées depuis deux ans!

— Oh!... oui... je le vois... laissez-moi, je veux le guérir de son infâme passion...

Et le mulâtre s'élançait... Alvar le retint de la main...

— Toussaint! sa passion est à lui... tu sais que de cette passion-là on meurt; donc, pitié pour elle... C'est à ce comptoir qu'il faut regarder, mais de ce côté-là plus de pitié!... Dis-moi, Toussaint... tu vois cette femme... elle n'a que seize ans... et elle n'est plus vierge, n'est-ce pas? car voilà son époux!.....

Et il montrait l'homme noir, qui dans son coin n'entendait rien, ne voyait que la tête du comptoir.

— Parlez moins haut, Alvar...

— Je te dis, Toussaint, qu'il y a, rue Saint-Honoré, de bien bonnes filles qui souffrent et qui pleurent, et qui paient patente!... Au-

jourd'hui, j'aime presque ces filles-là, moi...

— Alvar!... Marie peut vous entendre...

— Marie peut m'entendre... tout le monde peut m'entendre... Je parle, moi, pour être entendu, et je n'ai rien au cœur de secret pour personne... Cette Marie, tu le sais, toi Toussaint, il y a quinze jours encore, elle était la simple, la bonne Marie, la naïve fille des champs, la fille soumise de son vieux père; son vieux père l'aimait, elle s'estimait elle-même; aujourd'hui, je crains que son père ne l'estime plus, je crains encore que Marie ne s'aime plus elle-même.

— Cette femme vous entend... par pitié, taisez-vous... Tenez, elle pâlit...

— Elle m'entend... Eh bien! à présent, qu'elle voie donc aussi cet homme qui n'a pas besoin d'aimer pendant deux ans, lui, qui arrive, qui s'assied, et qui d'une heure de soir se fait toute une nuit de noces!...

— Si vous n'étiez pas Alvar, je vous ferais

taire, moi; car enfin cette femme souffre trop...

Et le mulâtre essuyait une larme et regardait Marie... Alvar n'entendait rien...

— Regarde bien avec moi, Toussaint... voilà l'homme qui se lève... il va au comptoir... il paie... Voilà qui est juste... ah! il devait payer, Toussaint... Oh! quel damné sourire il donne à Marie!... bien! elle s'évanouit... je suis vengé. Tu disais vrai, Toussaint, elle voyait et entendait...

En un instant il y eut autour de la belle évanouie un essaim de beaux jeunes hommes, musqués, empesés, parfumés, amidonnés, et porteurs d'un petit flacon d'eau de Cologne pendu à un ruban en sautoir...

C'étaient tous des héros de notre glorieuse monarchie. Un vieillard tenant à la main le

Journal de Paris, et qui était, lui aussi, un soutien de notre glorieuse monarchie, voulut les surpasser tous ; il se leva, saisit sur le comptoir un flacon de fleurs d'orange, et le versa tout entier sur le front de Marie.

Et après cela il fut bien ému ou bien adroit, car il prit sa canne et son chapeau, sortit précipitamment, et oublia de payer la bouteille de Volnay qu'il avait humée en quatre heures et à petits verres à pied.

Faut-il tout dire?... oui... et peut-être estce un mérite, en regard d'un siècle de fiction et de mensonge...

Un de ces beaux jeunes hommes ramassait fort longuement beaucoup de papiers qu'il avait fait tomber exprès, et regardait furtivement le pied, la jambe de Marie; oui, la jambe de Marie, que sa robe avait abandonnée, l'infidèle! Et le beau jeune homme était dans une extase à ne pouvoir se relever.

Puis un autre beau jeune homme, car ils sont tous beaux ces jeunes hommes-là, fit quelque chose de bien pis encore; il dit tout haut en grasseyant : « D'honneur! c'est un « malencontreux spasme; s'il y avait danger de « mort?» Et en même temps il empila un à un six petits plateaux de vermeil, qu'il conduisit ensuite à bien, c'est-à-dire dans la poche de son habit à la Staub, et aussitôt il s'écria : « Décidément, je me dévoue, je cours cher- « cher le médecin... »

Marie était toujours évanouie.

On eût dit, à la manière dont Alvar la regardait, qu'il n'avait pas d'émotion; et vrai, c'eût été dommage, car c'était un franc et bon jeune homme; sa manière d'aimer Marie était trop loyale, voilà tout.

Cependant Alvar était ému, et bien fort, mais son émotion était en dedans... Alors, pensez comme il devait souffrir!

Un médecin arrive ; de sa personne il divise le groupe et s'empare de la tête de Marie.

Alors une laide figure aux moustaches rousses, portée par un corps boutonné jusqu'en haut, dont les jambes avaient de grandes bottes à éperons d'acier, sort du comptoir et avance dans la salle non loin de la table où Alvar est resté; un autre l'y suit, raide comme lui, laid, boutonné, botté, éperonné comme lui; on eût dit son Sosie... Le premier arrivé parla le premier.

— Silvio, sais-tu bien que ce médecin noir a du bonheur; une jeune fille à réveiller, cela lui ira mieux qu'une vieille femme à faire crever...

— Et c'est à moi que tu dis cela, Gaspard? mordieu! Sais-tu que depuis dix minutes je tenais cette tête divine dans mes mains, et

qu'elle me semblait plus blanche et plus légère qu'une bille d'ivoire!

— Et c'est à moi que tu dis cela, Silvio? Sais-tu que pendant dix minutes aussi j'ai été ployé en deux pour voir son pied, pointu comme une aiguille, sa jambe divine? et en me relevant je ne me sentais pas mal à l'échine, je te jure...

— Mordieu! il fallait que cette tête dans mes mains fût toute aimantée, car elle attirait la mienne avec une telle force que je fus sur le point de mettre un baiser sur sa bouche, si je n'avais rencontré les yeux maudits de ce mulâtre qui étaient grands ouverts à faire peur.

— C'est-à-dire, Silvio, que dix minutes d'évanouissement m'ont plus servi que quinze jours de station au pied de l'escalier; j''ai vu la jambe, j'ai vu... enfin, maintenant, j'avoue que tu avais raison, l'autre nuit, de parier un punch contre Tafio, à la maison maudite,

que Zerlina était la plus jolie fille de Paris...

Alvar s'écria : — Toussaint, elle s'appelle Zerlina maintenant, entends-tu? elle s'appelle Zerlina; Marie est morte pour son père et pour moi.

— Où est en ce moment le philosophe Alvar?...

— Elle s'appelle Zerlina, entends-tu, Toussaint?

— Je crois que le philosophe Alvar se cache en ce moment chez l'amoureux Alvar.

Marie ne se réveillait pas.

Alvar vit cela, et pourtant il restait immobile. Il se fût levé sans l'épigramme de Toussaint; mais aussi la main sur laquelle il appuyait sa tête avait des doigts qui se crispaient dans les chairs.

Les deux sosies s'échauffaient et parlaient plus haut.

—Mordieu! tu me donnes là une idée sublime; une querelle à ce jeune homme qui s'avise de conspirer contre le gouvernement, et qui surtout se permet des idées sur notre Zerlina à tous les deux... Une bonne et rude querelle, cela pourra réveiller l'évanouie... (*parlant bas.*) Et puis après cela le duel... Je tue mon homme, comme tu sais... Je gagne les mille francs promis par le vieillard de la maison maudite; et puis, après cela, si Zerlina ne m'aime pas, alors j'avouerai que je ne me connais plus en Parisiennes... et pourtant...

—Silvio, n'as-tu pas de remords? Compte donc tes victimes avec moi sur ce petit livret rouge; cela fait bien trente-trois, dont quatorze maîtres d'escrimes!...

— Mordieu! tu as bien fait de rire en disant cela. Une tête de pénitent irait mal à tes épaules, et tu ne pourrais pas gagner les cent écus par mois du chef de la maison maudite.

— Cent écus qu'il nous donne à tous les deux, s'il vous plaît, monseigneur, et que le plus souvent nous gagnons et nous dépensons dans cette salle. Allons, allons, un chiffre de plus au livret rouge, et vogue à bon vent l'absolution du pape!...

Alors ils rirent tous les deux à montrer les dents, et Silvio, faisant un demi-cercle de sa cravache et sonnant ses éperons sur le parquet, s'approcha d'Alvar.

Bientôt il y eut dans la salle deux groupes bien distincts, celui de Marie, toujours évanouie. A celui-là on parlait sur le bout des lèvres, et on ne bruissait pas le plus léger bruit.

Celui d'Alvar, attaqué par Silvio. A celui-ci il y avait de grands éclats de voix emportée et furieuse, auxquels succédaient un calme et quelques mots de grave et froide réponse.

Déjà les passans s'arrêtaient et collaient leur figure aux vitres éblouissantes qu'ils brouillaient de leur haleine et qu'ils essuyaient du doigt pour faire une petite lunette afin de mieux voir.

Puis les plus hardis, et c'étaient les plus pauvres, entraient dans la salle elle-même. Dans cette France de pauvreté et de misère, ç'a toujours été le privilége des malheureux d'entrer et de voir partout où l'on peut entrer et voir pour rien.

Silvio, suivi de Gaspard, avait accosté Alvar, lequel répondait indifféremment devant lui, tout en regardant Marie qui dormait toujours.

Silvio criait :

— Je m'étonne de trouver en vous l'accent français; à votre peu de courtoisie en-

vers cette dame, je vous avais, mordieu! pris pour un Esclavon!

— Monsieur, votre étonnement, vos discours et votre personne me sont totalement étrangers, et je désire qu'ils restent ce qu'ils sont.

— Apprenez donc que j'ai entendu tout à l'heure vos imprécations contre Zerlina, et sachez aussi que j'aime Zerlina.

— Que nous aimons Zerlina, dit Gaspard.

— Alors vous en êtes tous les deux au point où j'ai fini, car je ne l'aime plus, moi.

Le mulâtre faillit se lever pour dire :

— Je l'aime encore; mais ses yeux rencontrèrent ceux d'Alvar, et il ne se leva point.

Silvio criait plus haut et accentuait avec colère.

— Ne trouvez-vous pas, monsieur le philosophe, qu'il serait bon que vous me rendissiez raison de votre insolente philosophie?

— Je trouve qu'il faudrait parler moins haut, car il y a là une femme qui dort, n'est-ce pas? Toussaint, je ne veux pas que tu te lèves. Toussaint ne se leva point.

— Je veux parler haut et bien haut, pour te dire que tu es un lâche!

— Parlez donc; et, d'abord, dites-moi ce que c'est qu'un lâche... ne le savez-vous pas?

— Un lâche, c'est un homme qui se laisse insulter et qui reste assis.

— Alors je serais un lâche, moi, car vous m'insultez et je ne me lève pas.

— Oui, un lâche!

— Il me prend envie de ne pas le croire.

— Il me prend envie de te le prouver.

— Holà! hé, monsieur, combien avez-vous tué d'hommes, car vous maniez bien l'épée? Je le vois à la manière dont vous faites siffler cette cravache...

— Cette cravache, il y a long-temps déjà que je la retiens et qu'elle se raidit et s'in-

digne dans mes mains, et qu'elle mesure ta face.

Toussaint fit encore un mouvement. Alvar s'échauffait.

— C'est-à-dire que si je restais là devant vous, sans me lever, avec ma volonté de ne pas me battre en duel, vous me frapperiez sur la figure, n'est-ce pas? Cela est si facile de frapper un lâche, comme vous avez dit... Mais ne craignez-vous pas que ces hommes du peuple qui vous écoutent et déjà murmurent ne se prennent à dire: Celui-ci qui est calme et qui attend, c'est un homme de cœur, et celui-là qui veut frapper, ah! celui-là c'est un lâche. Et puis, tenez, vous n'avez pas vu l'homme qui est à mes côtés. Si je lui disais seulement: Lève-toi! il se lèverait et vous briserait tous les deux l'un contre l'autre, car Toussaint a des mains qui brisent et qui tuent... Ah! Toussaint n'est pas un lâche, lui!

Le mulâtre se leva avec un rire terrible; Alvar lui posa sa frèle main sur la tête, et le mulâtre le voulut bien, sans doute, car Alvar le rentassa sur son tabouret, comme un enfant rentasse dans sa longue boîte un diable à ressort.

A la vue de cette face cuivrée et des yeux qu'elle fit et des dents qu'elle montra, Silvio sentit sa fureur prendre beaucoup de froid. Cependant il ne s'enfuit pas... mais il s'éloigna lentement en murmurant :

— Restez donc assis, jeune homme!... Au fait, Gaspard il a raison... il y aurait un meurtre au bout de mon épée... J'attendrai... Un jour peut-être la barbe lui pointera au menton.

Mais Alvar qui ne voyait pas Marie revenir à elle, la crut morte, et tout à coup il se leva, se jeta sur Silvio, lui serra le bras avec une

énergie extraordinaire, et cria bien haut à son tour :

— Arrête et écoute-moi. Je déclare que le duel me répugne parce qu'il est contraire à la raison, parce qu'un coup de pistolet est un argument brutal qui trop souvent donne un démenti à la vérité, mais, vois-tu, la vie me pèse... Tu ne comprendras pas, toi, ce que l'on souffre à perdre une Marie et à retrouver une Zerlina... Et puis je viens d'entendre ton compagnon qui disait : Quelle main que celle de Silvio et que de victimes elle a faites... Or çà, spadassin, viens avec moi, car cela me décide... Tuer un duelliste, c'est encore une manière de tuer le duel... Viens vite, te dis-je, car moi aussi je veux me battre à présent, il prend envie à un lâche de donner une leçon de courage à un brave ; viens vite, car pour que l'un de nous deux meure, il faut que ce soit avant une heure.

Bravo! dit la foule.

Avant une heure! répéta Silvio... Et Gaspard dit aussi avant une heure... Puis ils se parlèrent tout bas et sortirent comme pour aller à l'Opéra-Italien...

Alvar et Toussaint les suivirent.

Marie venait de sortir de sa léthargie... Elle avait entendu les dernières paroles; elle s'élança... — Arrêtez-les.... mon Dieu! arrêtez-les..... il va le tuer!..... Il le tuera, vous dis-je. Est-ce qu'on va laisser ainsi un homme en tuer un autre? Arrêtez, ou je vais mourir! Elle tomba sur les dalles de marbre qui se rougirent de sang!...

Quelques voix dirent: Elle est morte!... On l'emporta....

C'est alors que le brillant café des Italiens eut un étrange aspect... Les gens du peuple y circulaient, et, au premier coup d'œil, les

haillons, éclairés par cent becs de gaz, semblaient d'une grande richesse ou d'une grande misère.

Hélas! c'était une grande misère!

Ce qu'ils appellent la populace s'écoula enfin, et, quelques minutes après, on entendit le premier garçon s'écrier : On m'a volé six plateaux de vermeil ;... on voit bien que la canaille est entrée ici!...

Un substitut du procureur criminel entendit cela et s'écria en sortant : J'avais raison de dire, hier encore dans mon réquisitoire, que les ouvriers ne rêvent que vol et pillage!... Joli peuple vraiment pour faire une république!!...

II.

Le Duel.

SAVERNY, *bas à Didier.*

Mais où nous mettre?

DIDIER.

Sous

Ce réverbère.

GASSÉ.

Allons, messieurs, êtes-vous fous?

On n'y voit pas. Ils vont s'éborgner, par saint George!

DIDIER.

On y voit assez clair pour s'y couper la gorge!

Marion de Lorme, Victor Hugo.

On le trouva par terre, le visage emplastré dans la fange et le sang!

Mathieu, *le duc Charles de Bourgogne.*

Ghachghachâ.

(*Idiome arabe*).

II.

Il était minuit toute noire aux Champs-Élysées.

La police parisienne, toujours sournoise et traître, toujours nombreuse et lâche, toujours gorgée et crapuleuse, veillait à la porte

des maisons populaires, et entourait les palais d'un double cordon de mouchards, pour les protéger contre l'amour du peuple.

Mais aux Champs-Élysées, où l'on arrête, où l'on dépouille, où l'on tue, pas un agent de police!

Seulement, au quai de la Pompe-à-Feu, quelques soldats veillent, abrités par quelques mauvaises planches qu'on appelle un corps-de-garde.

Losserand, vigneron d'Argenteuil, accompagné de son fils Jacques, venait en ce moment d'entrer dans Paris et traversait la grande allée de Neuilly.

Ils auraient dû arriver en plein jour, car madame Losserand leur avait dit : — Ne vous amusez pas en route, entrez de bonne heure dans Paris, car, voyez-vous, pour traverser les Champs-Élysées, le soleil est plus sûr et

plus clair qu'une lanterne! — Et ils avaient bien promis de faire en tout point comme madame Losserand disait, de marcher vite et de ne pas s'arrêter; mais voilà qu'en passant à Neuilly ils voient une file d'équipages attendre au seuil du château royal.

— Quel bonheur! dit Losserand, nous allons voir partir le roi... Tu n'as pas encore vu un roi, toi, Jacques?

— Non, mon père. Ça doit être quelque chose de beau à voir tout de même qu'un roi; c'est pas commun ça, mon père?

— Oh! que si, oh! que si, que c'est commun; mais, c'est égal, c'est tout de même amusant à considérer comme ils sont bien vêtus et comme ils paraissent jouir d'une bonne santé! Asseyons-nous ici, et fais bien attention quand tu verras passer un homme, que les autres tout dorés le suivent par derrière. Ça, c'est le roi, vois-tu?...

Ils se posèrent tous les deux sur une grande borne, de façon qu'ils se tournaient le dos. Ils attendirent une heure, puis deux, puis trois;..... et puis ils pensèrent que tous ces chevaux d'équipages devaient avoir froid à attendre ainsi trois heures à l'air. Enfin un grand bruit se fit. Ils coururent au seuil, puis reculèrent jusque dans la rue. Jacques fut renversé dans un ruisseau parce qu'il ne se rangeait pas; le père reçut des coups de crosse de fusil sur les pieds, parce qu'il se rangeait trop vite. Le fils et le père crièrent : Vive le roi! virent le bout de l'habit de Sa Majesté, crièrent encore plus fort : Vive le roi! Celui-ci n'eut pas l'idée de les inviter à monter dans sa voiture, et la voiture partit. Ils la suivirent de loin, reçurent toute la pluie qui tomba, se crottèrent jusqu'à l'abdomen, et il était minuit toute noire quand ils traversèrent les Champs-Élysées!

Alors ils eurent bien peur, se serrèrent l'un contre l'autre; et tout à coup ils virent sans doute quelque chose de terrible, car ils s'arrêtèrent court. Le père dit : Mon fils, donnez-moi la main. — Oui, mon père. — Surtout n'ayez pas peur. — Ni vous non plus, mon père. — Et maintenant, mon enfant, ne remuez plus, retenez votre haleine, car si vous faites le plus léger bruit, nous sommes morts! — Oui, mon père.

Dès ce moment le petit Jacques ne parla plus, ne remua plus, ne moufla plus.

Alors ils virent, car ils regardaient bien les deux Losscrand, ils virent, sous la lueur circulaire du réverbère, au milieu du carré Marigny, aller et venir deux hommes que la lumière frappait au visage; puis ils virent reluire des canons de pistolets, puis les deux hommes regarder de leur côté, à eux

Losserand, en mettant leur main sur leur front en forme de visière, et en disant : S'il ne vient pas avant une heure, il nous sera impossible d'aller au rapport cette nuit à la maison maudite! C'est alors que le père de Jacques se mit à trembler et à prier :

« Sainte Vierge d'Argenteuil, ayez pitié de moi, de madame Losserand et du petit Losserand, ayez pitié de tous les trois! Sainte Vierge d'Argenteuil, je porterai à monsieur le curé un grand panier de raisins du clos Abeylard; je ferai mes Pâques à la grand'-messe de dimanche prochain, que je mettrai de l'argent blanc dans le plateau de l'offrande; je serai bon chrétien, à preuve que je mettrai moitié moins d'eau dans ma grande cave, et que tous les quinze jours j'apporterai des fleurs et des feuilles de vigne pour jeter tout autour de votre tréteau, ô sainte Vierge d'Argenteuil!!! »

La sainte Vierge d'Argenteuil, qui était probablement dans les environs, les entendit et les exauca, car, à la faveur du vent qui se leva et qui leur souffla dans la figure, ils purent entendre les paroles du carré Marigny, et ils furent un peu rassurés. Merci, sainte Vierge d'Argenteuil! Ils ne furent qu'un peu rassurés, car Pierre Losserand, augmenté de Jacques Losserand, avait moins de courage que madame Losserand à elle toute seule, que madame Losserand qui les souffletait tous les deux, et deux fois régulièrement par an : à la vendange parce qu'elle était mauvaise, au Vendredi-Saint quand ils voulaient manger maigre.

Oh! si madame Losserand les avait entendus crier Vive le roi!...

Entre deux bouffées de vent la pluie descendait par torrens; la chute de l'eau dans les mares des Champs-Élysées produisait un

bruit singulier que les Arabes seuls expriment avec un mot d'une étonnante consonnance :

Ghachgachâ.

Le vent leur apportait donc quelques paroles de la scène qui se passait au carré Marigny.

Le lecteur est bien heureux, lui, il va entendre toute la scène sans que le vent lui souffle dans la figure!...

— Mordieu! arrivez donc, monsieur le philosophe; savez-vous qu'il pleut comme si la terre n'avait pas bu depuis un an? Savez-vous qu'il vente comme en pleine mer, que j'ai les pieds dans la boue, et que, quand j'ai froid, je n'ai pas la main sûre? Mordieu! arrivez donc, et que je puisse aller coucher...

— Mon corps seul est en retard, monsieur le duelliste, car ma volonté est depuis une demi-heure sur le terrain! De Paris ici, pas une seule voiture! Mais vous n'avez rien perdu... me voici, et il y a quelque chose à faire avec moi... Vos armes?

— J'ai mes pistolets. Je suppose que vous ne voudrez pas vous battre à l'épée sur ce terrain glissant?...

— L'épée ou le pistolet, à votre plaisir... Votre témoin?

— Mordieu! c'est toujours toi, n'est-il pas vrai, Gaspard?

— Toujours, Silvio!... Le vôtre?...

— Toussaint, pour la première fois, n'est-il pas vrai, Toussaint?

— Pour la première fois, dit Toussaint.

— C'est donc votre premier duel, enfant?

— C'est mon premier duel.

— Et vous n'avez ni peur ni regret?

— Si j'ai peur? pas encore.... Nous ver-

rons tout à l'heure; mais j'ai le regret de n'avoir pas mon père pour témoin.

Toussaint grogna : Merci, pour moi, Alvar.

— Et moi, mordieu! j'ai le regret de ne pas avoir pour témoin la belle Zerlina, car la fumée de la poudre enveloppe une femme, lui va droit au cœur et l'amollit bien vite...

— Zerlina ne vous aime donc point? murmura Alvar... et sa voix tremblait.

— Mordieu! si fait, elle m'aime; mais, voyez-vous, c'est encore en dedans, et comme l'enfant est un peu bien novice, cet amour-là mettra quelque quinze jours pour arriver au dehors... et alors...

— Alors, s'écria Alvar, alors... Mais tâchez de ne pas mourir avant ce temps-là.

— Jeune homme, laissez-moi vous dire, franchement là, que je n'y compte pas.

Les deux Losserand entendaient à peine, mais ils voyaient assez pour ne plus avoir

qu'une demi-peur, et une forte dose de curiosité survint qui paralysa cette demi-peur; de façon qu'ils osèrent faire quelques pas en avant pour mieux voir, et en marchant, le père Losserand disait : C'est singulier, je ne sais si c'est l'effet du vent, mais parmi ces voix-là il y en a une qui ressemble à celle de Silvio qui a demeuré chez nous, et que madame Losserand a chassé si en colère... Tu t'en souviens, Jacques? — Oui, oui, mon père, même que ma mère m'a battu parce que je pleurais, et que j'ai saigné *du nez* plein ma cravate... Pour sûr c'est la voix de monsieur Silvio. Je la reconnais bien cette voix-là, qu'elle vous faisait si peur quand elle vous appelait la nuit par la porte de la cave, même qu'une fois vous vous êtes laissé tomber dans le grand cuvier. — Taisez-vous, petit médisant, que tu introduirais ton père dans la risée communale! Ne parlez plus, et avancez encore quelques pas avec moi.

Et ils avancèrent, les imprudens!...

Ah! si madame Losserand était là!... Certainement que cette année-là il y aurait une paire de soufflets de plus. Année bissextile!...

Au carré Marigny on allait et venait avec rapidité, et les voix devenaient plus colères.

— Puisque c'est au pistolet que l'on se bat, deux points suffisent pour ajuster. Éteignons donc ces deux becs, car les boutons de nos habits doivent briller au loin; nos ombres s'allongent peut-être jusque sur la route, et nous sommes en danger d'être découverts par la ronde de nuit.

— Il a raison, le mulâtre! dit Gaspard.

Le mulâtre hurla.—Je m'appelle Toussaint, entends-tu bien? Et tout à l'heure, Gaspard, à nous deux, à sang et à mort!...

— A mort!... murmura faiblement Gaspard, et il regarda Silvio qui le regardait, car

ils avaient peur du mulâtre... Et bien vrai! le mulâtre était effrayant à voir sous cette lueur jaunâtre et remuante, qui enluminait horriblement son visage basané... Cependant Silvio dit :

— Comment éteindre ces deux lumières-là, Gaspard?

— N'ai-je pas mes pistolets aussi, répondit Alvar avec un grand sang-froid... Et il les prit tous deux à la fois, fit feu de la main droite et de la main gauche, et les deux balles firent chacune un trou dans les vitres de la lanterne, et abattirent les deux becs qu'il fallait éteindre.

— As-tu vu, Gaspard? — J'ai vu, Silvio!...

— Allons, allons, cria Alvar, messieurs, faisons vite, car avant cinq minutes il y aura des baïonnettes ici...

— Mordieu, monsieur, à vingt pas, c'est bien près...

— Auriez-vous peur maintenant?...

— A qui tirera le premier, dit Gaspard, en présentant deux morceaux de bois inégaux à Silvio, avec un coup d'œil singulier qui brilla sous la lanterne, et que ne virent ni Alvar ni Toussaint...

— C'est à moi, mordieu! le ciel se déclare pour nos amours, ma belle Zerlina... C'est étrange... Pardon, monsieur, si je vous vise si long-temps, mais ma main tremble..... Le coup part...

— Vous êtes blessé?...

Alvar, la main sur sa poitrine, et d'une voix terrible :

— Qui vous dit cela? taisez-vous! et la tête haute! car je vise à la tête moi!... Silvio se met à crier : — A moi, Gaspard, à moi; je suis perdu, s'il tire... mord...

Son juron est coupé en deux par une balle qui lui traverse la tête au milieu d'un

trou semblable à ceux du reverbère... et dans cette tête-là aussi il y eut un rayon de vie qui s'éteignit!...

Le spadassin tomba sur ses deux genoux, ouvrit la bouche comme pour dire encore une fois mordieu! mais il ne put qu'avaler son sang... Alors il tomba à terre... là, il voulut mordre, il ne mordit que de la boue!...

Gaspard! à nous deux maintenant, s'écria le mulâtre... Où est-il donc?... Le lâche, il s'est enfui sans dire seulement adieu à son camarade... — Alors, secourons-le, dit Alvar... Le mulâtre se baissa sur Silvio, le toucha à la tête, puis au cœur : — Il n'est plus temps, Alvar, il froidit... il raidit... il se meurt... il est mort!... — Alors c'est à mon tour... à moi... à moi, Toussaint... je meurs aussi... Alvar laissa tomber son pistolet encore fumant, tomba lui-même sur sa main gauche, dit encore une fois : A moi Tous-

saint!... et s'étendit brusquement à terre, où il ne remua plus.

Toussaint devint comme fou de stupeur, de douleur et de colère...

— Alvar!... Alvar!... au secours!... serait-il mort?... Non, c'est impossible, il n'est pas blessé; Alvar, répondez-moi... dites-moi que vous n'êtes pas mort... dites-moi que vous riez, que vous vouliez me faire peur, que vous êtes fou; dites-moi ce que vous voudrez, pourvu que je vous entende parler... Oh! mon Dieu! mon Dieu!... et moi qui suis tout seul... rien, rien, pour le secourir... Où souffrez-vous?... où êtes-vous blessé?... Conduisez ma main!....

Toussaint vit reluire au loin une mare d'eau... il y courut, emplit ses deux mains et raccourut jeter tout sur la figure d'Alvar...

— Si je pouvais trouver la blessure... Bon,

il n'a pas de sang àla tête... Ah! voilà le sang... c'est au côté gauche... auprès du cœur... Oh! il va mourir... au secours!... J'entends un bruit de pas... Qui va là?... par ici, par ici... je n'entends plus rien... les lâches! ont-ils peur d'un cadavre à présent!... Mais c'est au secours que j'appelle, entendez-vous; c'est un homme qui se meurt... Oh! mon Dieu, que diraient Spielberg et le père Honoré!... il ne sera pas dit que j'aurai laissé mourir ainsi le fils de mon maître!...

Le mulâtre criait, pleurait et buvait ses larmes. Tout à coup il se baissa, saisit Alvar de ses deux bras nerveux comme on saisit un enfant pour le lever au-dessus de sa tête, le porta tout droit devant lui, pour ne rien appuyer contre la blessure, et, au risque de tomber cent fois dans la boue, et de se cogner contre les milliers d'arbres des Champs-Elysées, il courut dans la direction de Paris;

et chaque fois qu'il passait sous une lanterne, on pouvait voir sa fuite redoubler de vitesse, et la tête d'Alvar, remuée par une course si violente, branler en tout sens, comme si elle eût voulu faire d'étranges signes de oui et de non!

Pendant cette scène, les deux Losserand s'étaient approchés, poussés par la pitié et bientôt retenus par la frayeur... C'étaient leurs pas que le mulâtre avait entendus dans l'ombre... et la voix de Losserand qui disait : N'avançons pas, Jacques, c'est peut-être aussi une ruse pour attirer les imprudens qui passeraient au loin et qu'ils ne verraient pas.

Les soldats du quai de la pompe à feu se décidèrent enfin à pousser une reconnaissance... Ils arrivèrent baïonnette croisée... Qui vive?...

— Losserand!

Apparemment que la patrouille ne fut pas

satisfaite de cette réponse, car elle arrêta les deux Losserand au nom du roi qui dormait aux Tuileries, et les envoya tous les deux à la Force, où, pendant huit mois, ils eurent le loisir de méditer sur la curiosité, sur la peur, sur la peur mêlée de curiosité, sur l'obéissance conjugale, et surtout sur la liberté individuelle, chez le peuple le plus libre de l'univers!...

III.

Le Laboratoire d'un Athée.

Si Dieu m'eût appelé à son conseil quand il fit le monde, je lui aurais donné de bons avis !

ALPHONSE X, roi de Castille.

(L'auteur de *la Pluralité des Mondes.*)

O toi! crâne vide, pourquoi sembles-tu grincer devant moi? Est-ce pour me dire qu'il a été un temps où ton cerveau fut comme le mien rempli d'idées confuses?

GOETHE, *Faust.*

III.

Voyez-vous tout là-bas!... entre Argenteuil et l'île Saint-Denis, cette petite maison blanche, séparée seulement de la Seine par un petit sentier, qui lui-même est couvert d'eau pendant les grossissages d'hiver.

Cette petite maison blanche a des volets verts, une plate-forme en zinc bordée d'une frêle colonnette en bois.

Oh! voilà de l'architecture italienne, je crois!...

Oui, c'est bien elle, depuis quinze ans elle envahit peu à peu la France, elle étrangle Paris d'un triple cordon de maisons aériennes qui ont à vivre cinq ou six hivers de pluie!

Mauvais présent, en vérité, qu'a fait l'Italie à notre France humide, brumeuse et froide!

L'architecture linéaire convient au ciel pur et brillant de l'Italie; son soleil, toujours allumé, éclaire les dessins les plus légers, les rosaces les plus délicates, les lignes les plus imperceptibles.

Peu de reliefs en Italie, mais en revanche beaucoup de peinture détrempée, beaucoup d'ornemens tracés à la règle, beaucoup d'imitations au pinceau, des incrustations et des saillies qui manquent.

Je crois qu'on déroulerait sur le mur d'une maison une façade en papier peint, qu'on la collerait ensuite aux quatre coins avec des pains à cacheter, que cette façade se conserverait long-temps avec sa fraîcheur et son intégrité premières, tant l'air de l'Italie est sec, pur et chaud.

Dans ce pays-là, les plates-formes, à peine recouvertes d'un enduit de résine ou d'une fine plaque métallique, suffisent à écouler les pluies fines, rares et brèves, que le soleil a pompées par-devers lui.

Mais l'architecture italienne en France, au milieu des vapeurs de nos marais, le long

des brouillards de la Seine, est une dérision !

Avez-vous déjà bien regardé au dehors et visité en dedans une de ces constructions-là dans le Nord de la France? Sa plate-forme, où il pleut six semaines sans que le soleil parvienne une seule fois à percer les nuages, est une couche d'eau stagnante qui lui couvre la tête, qui s'insinue dans les moindres ouvertures, s'infiltre à toutes les surfaces poreuses, suinte à travers tous les murs, abaisse jusqu'à mi-corps de la malade une couche de salpêtre, qui pleure l'humidité et pourrit les habitans après avoir pourri la maison !

Puis encore, cette maison, assise sur un fonds marécageux, a sans cesse les pieds dans l'eau, et le marécage à son tour lui fait monter jusqu'à mi-corps une autre source d'humidité et de salpêtre.

Je suis sûr que vous vous êtes souvent surpris à regarder avec pitié cette façade linéaire!

Ses peintures et ses dessins tombent avec d'énormes platras, la pluie coule en ruisseaux le long de cette surface si bien vernie, et laisse après elle de longues traces bientôt noires de poussière ou vertes de mousse; et il n'est pas rare de voir pousser à travers les fentes des petites corniches, où la pluie et la poussière ont formé des couches de terre végétale, d'énormes tiges à fleurs jaunes, qu'il faut couper tous les quinze jours, après avoir au préalable tondu les herbes qui poussent à travers les pavés du trottoir!

Oh! que l'architecture gothique nous allait mieux avec ses sculptures si grossières, si singulières de forme vues à la loupe, mais si belles, si fantastiques, si faciles à sisir, à travers notre éternel brouillard!

Avec ses monstres de pierre qui vomissent la pluie à tous les angles de l'édifice, avec ses vitraux de toutes les couleurs, derrière lesquels on peut croire que le soleil brille au dehors, avec ses grandes cheminées dont le vaste foyer remue une flamme pétillante, qui réjouit, qui dévore la brume à son passage sous la porte, qui absorbe l'humidité sur toutes les parois des murs, qui combat et paralyse au milieu de nos marécages boueux l'incessante végétation des plantes et des hommes! Mais aussi, dans le moyen-âge c'étaient des artistes, aujourd'hui ce sont des maçons!...

Nous avons eu les siècles pastoraux. Siècles enveloppés de laines et de peaux de bêtes!.. Puis nous avons eu les siècles féodaux! Siècles bardés de fer et d'acier!...

Maintenant nous avons le siècle des maçons, siècle emplâtré de mortier!

Aujourd'hui on pétrit de la boue, on fait des briques, on récrépit, on badigeonne, on entartine, on bâtit un monument en deux ans, une maison à dix étages en six mois... Puis, palais et maison, tout cela croule un beau matin sur les malheureux ouvriers et sur les passans! Voulez-vous savoir l'avenir de l'architecture, si elle suit sa voie, notre monarchie durant? En 1934 on prendra du carton, du bois et de la colle, et on fera des villes par adjudication au rabais. Puis les Mathieu Laensberg de l'époque enregistreront comme exemple de longévité l'enterrement d'un homme que les rhumatismes ont laissé vivre jusqu'à soixante ans!

Mais revenons donc à notre petite maison blanche aux volets verts. Dans la construction de cette petite villa parisienne, il y avait eu deux volontés différentes et successives; car sur l'un de ses côtés exposés au midi s'élevait

un monument gothique, de forme oblongue, avec de belles ogives pures, à vitraux coloriés, retrouvés par M. Robert, de Sèvres, et peints par M. Vatinel, de Meudon.

A l'extrémité de ce monument gothique s'élevait un petit clocher modèle, découpé à jour comme le clocher de Strasbourg, et surmonté d'une horloge qui sonnait et marquait les heures pendant une année après chaque remonte, et qui était l'ouvrage du fameux russe Orlinstroff...

L'ensemble des deux bâtisses était bizarre à voir.

Il y avait positivement alliance entre deux genres; mais au jeune âge du pavillon gothique, il était facile de juger que le dix-neuvième siècle avait eu des remords et avait le premier tendu la main au quinzième!

En effet, le pavillon gothique avait trente ans de moins que la maison moderne.

Il y avait là un commencement de compensation que les *Azaïs* de l'architecture eussent saisi avec joie, car il y a assez d'autres monumens qui ont un pied dans le quinzième siècle et l'autre pied dans le dix-neuvième ; l'église Saint-Eustache par exemple.

Il existe assez de monumens dont le commencement est du plus pur gothique, dont le milieu s'arrondit en rosaces à la Louis XIV, dont l'extrémité s'élève en colonnes et en pyramides de l'empire, et dont les abords modernes se raidissent et se coupent aux angles droits de la restauration!

Ce petit pavillon était déjà grave et mystérieux au dehors, mais au dedans il était bien plus bizarre, plus sombre, et plus mystérieux encore.

Oh! il eût été profondément ému, il eût été saisi d'un religieux respect, il eût senti son cœur battre violemment sous ses chairs, celui-là qui aurait vu l'intérieur de ce laboratoire oblong à peine éclairé par un rayon de soleil passant à travers un épais vitrail colorié.

Le dessin du vitrail, dû à un moment de dévergondage de M. Vatinel, représentait une énorme tête cadavérique d'une si effrayante vérité que ses deux yeux grands ouverts semblaient vivre et regarder avec une infernale curiosité. On eût dit la mort venant voir par la fenêtre pour s'assurer que son homme était bien là!

Il était bien là celui que cette tête regardait ainsi! C'était un long vieillard habillé de noir, dont le crâne sans cheveux reluisait au moindre reflet de lumière. Ce vieillard était

accoudé à une énorme table qu'il fallait deviner, tant elle était chargée d'objets étranges qui en cachaient le bois.

Ce laboratoire, ainsi faiblement éclairé, avait un ameublement singulier.

Des machines électriques, des fourneaux à réverbère, des capsules, des milliers de fioles avec des étiquettes manuscrites ou imprimées, des bocaux pleins d'insectes morts, d'autres bocaux hermétiquement fermés contenant des matières animales en putréfaction, et placés sur une machine à ressort qui les faisait avancer pour suivre dans sa marche un rayon de soleil passant à travers un petit trou ménagé dans le mur.

Sur une planche oblongue comme le laboratoire lui-même, puisqu'elle en faisait le tour intérieur, il y avait une immense collection de minéraux, de terres tertiaires, de

sables sulfureux, de pierres trouvées dans des profondeurs de dix-huit cents pieds, et portant des empreintes d'une végétation perdue et enfoncée par les alluvions.

Des reptiles anatomisés, dont les têtes dépassant le bord de la planche semblaient regarder le vieillard, qui souvent à son tour les regardait longuement face à face.

Des télescopes en cuivre vert-de-grisé, des microscopes Raspail, un immense cercle de fer empreint de signes hiéroglyphiques, une petite vis d'Archimède, modèle, et un énorme bocal plein d'eau renfermant des lézards aquatiques dont les formes et les couleurs paraissaient monstrueuses et bizarres, selon l'épaisseur et le prisme du cristal.

Une bibliothèque vitrée laissait voir d'énormes in-folios, d'antiques in-quartos. C'était à peine si on distinguait çà et là quelques

couvertures vertes, jaunes ou rosées, qui pussent faire soupçonner des livres du dix-neuvième siècle, ou même du dix-huitième. Cependant, outre un Helvétius et un Bacon, on pouvait reconnaître un Schiller, un Victor Hugo, un Gœthe, un Byron, un Shakspeare, et, faut-il le dire, une collection complète de Mathieu-Laensberg!

A côté de cette bibliothèque était une autre bibliothèque vitrée exactement pareille, mais dont les rideaux verts étaient toujours fermés en dedans. — Le vieillard seul en avait la clef pendue à un cordon passé autour de son cou, sous sa chemise, et les gens de la maison disaient qu'il passait d'étranges nuits en contemplation devant cette vitrine mystérieuse... L'énorme table de travail paraissait en désordre; mais, en examinant de près, on pouvait voir au contraire qu'elle était disposée dans un ordre effrayant.

Deux crânes, l'un grand et l'autre petit, étaient placés dans une singulière position, de manière que la mâchoire de l'un était collée à la mâchoire de l'autre. Et ce n'était pas le hasard qui les avait ainsi disposés; car le petit crâne, qui sans doute avait été la tête d'une femme, était placé sur un petit socle noir qui le mettait à la hauteur de l'autre.

Entre ces deux crânes le vieillard avait placé l'histoire manuscrite d'une femme qui était morte en recevant le premier baiser d'un homme.

Et le manuscrit avait pour épigraphe :

« Au point de jonction des deux électricités, la mort !! »

D'autres crânes numérotés et étiquetés de noms historiques étaient épars, mais toujours avec quelque intention singulière.

Sur le mur en face de la table était clouée une petite croix formée de deux morceaux de bois visiblement taillés au couteau, liés vers le milieu par une ficelle grossière, avec cette inscription : L'homme a fait Dieu!!

Le premier volume de Bayle était ouvert au mot Adam; on pouvait lire une note manuscrite en marge du passage suivant :

« Adam, tige et père de tout le genre hu-
« main, fut produit immédiatement de Dieu,
« le sixième jour de la création. Son corps
« ayant été formé de la poudre de la terre,
« Dieu lui souffla aux narines respiration de
« vie, c'est-à-dire qu'il l'anima, et qu'il en
« fit ce composé qu'on appelle homme, qui
« comprend un corps organisé et une ame
« raisonnable; voilà tout ce que nous savons
« de certain sur son chapitre. »

Voici la note manuscrite par le vieillard :

« Bayle était certain.

« Mais Photius pensait, avec les Égyptiens, « que la sapience pondit un œuf dans le paradis terrestre, d'où nos premiers pères « sortirent comme une paire de poulets! »

Photius était certain...

Mais la demoiselle Bourignon prétendait : « Qu'au lieu des parties bestiales (qu'elle n'ose nommer), Adam avait dans cette région la structure d'un nez, qui était une source d'odeurs et de parfums admirables! Qu'il y avait dans son ventre un vaisseau où naissaient de petits œufs, et un autre vaisseau plein de liqueur qui rendait ces vaisseaux féconds, et l'homme, lorsqu'il s'échauffait dans l'amour de son Dieu, le désir où il était qu'il y eût d'autres créatures que lui pour louer, pour aimer et pour adorer cette grande majesté, faisait répandre, par le feu

de l'amour de Dieu, cette liqueur sur un ou plusieurs de ces œufs avec des délices inconcevables, et que cet œuf, rendu fécond, sortait quelque temps après par ce canal hors de l'homme en forme d'œuf, et venait peu après à éclore un homme parfait! »

La demoiselle Bourignon était certaine.

Bayle, Photius et la demoiselle Bourignon étaient certains tous les trois!... Parmi ces trois-là il y a au moins deux menteurs!... « Adam fut-il le premier homme? Avait-il une ame? La raison et surtout la science disent que non, rien ne me dit que oui... n'étaient des rêves vagues qui, ne reposant pas sur les sens qui me constituent tout entier, ne reposent par conséquent sur rien. Il faut attendre!... »

Puis, dans le même volume du *Dictionnaire historique*, à la lettre D, il y avait encore une note de la même écriture : « Est-ce

que Dieu n'est pas un personnage historique, puisque Bayle n'a pas mis son nom à la lettre D? »

A côté du dictionnaire était ouvert et froissé en mille endroits, par des ongles en furie, le livre de Pierre-Victor-Palma Cayet, intitulé : *La Fournaise ardente* et *le Four à réverbère* pour évaporer les prétendues eaux de Siloë, et pour corroborer le feu du purgatoire (1603).

Bien au-dessus de la table, en face du vieillard, et aboutissant au conducteur d'une grande machine électrique, il y avait une énorme tête d'éléphant dans laquelle il y avait une tête d'homme, dans laquelle il y avait une petite tête de singe, dans laquelle il y avait une tête de serpent, dans laquelle il y avait une tête de scarabée, dans laquelle il y avait une tête de ciron.

Souvent, pendant la nuit, il faisait jouer la machine électrique contre toutes ces têtes qui n'en faisaient qu'une seule, puis il se prenait à rire tout à coup d'un rire infernal, et il s'écriait : « Vous êtes bien morts, mes « amis, vous êtes bien morts !! »

Il fallait que Spielberg fût bien fou ou bien savant.

Il était bien savant et un peu fou, peut-être. Depuis trente années il travaillait à la science;

Non pas à cette science qui s'abâtardit au service des arts, mais à cette science qui grandit franche et libre, qui marche à l'explication du monde!

Sa famille, c'était Alvar; encore ne savait-on que peu de détails sur la mère d'Alvar, et ne connaissait-on pas l'origine de ce mulâtre qui accompagnait toujours Alvar, et qui

était si soumis et si respectueux auprès du vieillard, lequel en avait fait un savant, mais qui avait échoué à en faire un athée.

Oh! il ne fallait pas que Spielberg s'avisât de parler contre Dieu en la présence de Toussaint!

Ce jour-ci Spielberg était bien inquiet. Son fils Alvar n'était pas rentré pour la nuit. Il allait et venait dans son laboratoire, faisait mauvaise mine aux crânes et aux reptiles, ouvrait souvent un carreau mobile dans l'ogive, regardait à droite et à gauche du petit sentier, puis au-delà de la Seine, et il ne voyait pas venir Alvar.

Alors il essuyait brusquement une larme, et disait :

— Je suis vieux et je pleure encore... moi, pleurer! moi, philosophe! moi, matérialiste! Moi, pleurer parce que Alvar n'est

pas rentré cette nuit!... Analysons encore cette douleur-là..... Dans une demi-heure il n'en restera plus rien!

Il se remit à sa table, cacha sa figure dans ses deux mains, de manière que son crâne sans cheveux semblait une tête de mort de plus sur la table.

Il médita long-temps sur son émotion, en déduisit l'origine, les effets et la cause; s'en rendit un compte mathématique, fut convaincu que c'était un préjugé, fut sur le point de le vaincre; mais ses yeux se reportèrent tout à coup sur un portrait d'Alvar et sur une tête de mort; et il y eut dans son esprit un rapprochement si subtil entre ces deux choses-là qu'il en frissonna, qu'une nouvelle larme tomba sur sa main, et qu'il s'écria :

— Au diable la science, et le matérialisme,

et trente années de travaux, si j'en suis encore à pleurer Alvar, plus que peut-être il me pleurerait lui-même.

Mais, semblable à ces prêtres qui viennent de laisser échapper une grosse impiété, il fut effrayé de son blasphème scientifique, regarda autour de lui, s'assura qu'on ne l'avait pas entendu et se remit à rêver longuement.

Tout à coup on cogna à la porte.

Spielberg se dit tout de suite : C'est Alvar. Ce n'était pas Alvar... c'était le père Honoré.

Le père Honoré, vieillard simple comme l'Évangile, philosophe comme Jésus-Christ, bon jusqu'à l'optimisme, le pasteur plutôt que le curé d'un petit village voisin de la petite maison blanche aux volets verts.

Il fallait que Spielberg et le père Honoré eussent un fonds commun de sensibilité ex-

quise, puisqu'ils s'aimaient depuis trente ans malgré leur divergence en matière de religion.

— Voulez-vous que je prouve combien je vous aime, père Honoré? J'ai cru que cette porte en s'ouvrant allait laisser passer Alvar, mon fils, qui n'est pas rentré cette nuit; ce n'était pas mon fils, c'était vous... Et cependant je suis heureux de vous voir.

— Vous avez tort, Spielberg, votre fils vaut mieux que moi, et de plus vous êtes son père.

— Voulez-vous que je vous prouve qu'en saine raison mon fils ne peut être qu'un homme à mes yeux?

— Non, non; je ne veux pas entrer en discussion avec vous, car vous avez trop souvent une raison froide et désespérante; laissez-moi vivre avec ce que j'appelle mon cœur; cela me fait du bien, n'est-il pas vrai? Pourquoi voulez-vous que je cherche une

autre existence, sous prétexte qu'elle est plus vraie..... Mais parlons un peu moins de nous et un peu plus d'Alvar... Que craignez-vous pour lui ? Toussaint ne le quitte jamais... Une amourette l'aura retenu à Paris..... Eh bien ! quel grand mal encore à cela ? Écoutez, Spielberg, s'il attend notre âge à tous les deux, il aura diablement tort, n'est-il pas vrai ?

— Vous avez raison, père Honoré, l'électricité abandonne d'autant plus facilement les vieux corps que le gaz.....

— L'électricité, dites-vous ? Eh bien ! va pour l'électricité ! L'électricité l'aura retenu à Paris auprès de quelque jeune fille.

— Alvar n'a jamais aimé qu'une fois..... Marie, la fille de ce vieux soldat de votre village, qui a rapporté un ruban rouge de Marengo, et qui a laissé une jambe à Waterloo..... le tout en l'honneur du plus grand préjugé de l'empire... la gloire !... La gloire

de tuer des Russes, des Anglais, pour crier ensuite : Vive un homme!

— Le fait est, Spielberg, que le vieux soldat ne comprenait pas qu'il tuait des frères, et s'il l'avait compris..... Enfin, vous savez quel cœur!... Et quelle bonté pour sa petite Marie...

— Je le crois facilement, père Honoré, Marie est une fille excellente, et j'estime trop Alvar pour penser qu'il l'oublierait un instant à propos de ces femmes qu'on paie avec de l'or... Infamie! Vendre de ces choses qui se donnent si volontiers; et comme si d'ailleurs le mâle ne valait pas la femelle!

— Spielberg, vous avez raison cette fois. Solder l'amour! Il n'eût pas été bon de me dire cela il y a quelque quarante ans; car, voyez-vous, Spielberg, j'ai aimé aussi, moi; si un accident m'a jeté dans un séminaire, si j'ai été noirci de latin, puis trempé dans l'eau bénite, je n'en ai pas moins été un

homme!... Oui, je suis pasteur de Dieu et je parle amour! Un vieillard n'a plus que ses souvenirs, et mes souvenirs sont beaux et sans remords; ils me vont à l'ame, me la font jeune et me cachent la tombe!

— N'est-il pas vrai, père Honoré, que la tombe est toujours une vilaine chose à voir, même lorsque l'on croit en Dieu?

— Oui, lorsque l'on craint de ne pas aller à lui!

— Honoré, il y a peu de prêtres qui vous ressemblent... Et Alvar qui ne revient pas... S'il était arrêté!...

— Arrêté! Et pourquoi?

— N'a-t-il pas tout ce qu'il faut pour cela? Il est républicain.

— Et moi aussi au fond je suis républicain... Suis-je arrêté, moi?

— Vous êtes républicain..... Alors, père Honoré, ne le dites à personne... Les abbés

Grégoire, s'ils vivaient de nos jours, auraient domicile à la Force.

— Si nous sommes républicains, dit en riant le père Honoré, qui malgré son optimisme ne trouvait pas un mot en faveur de la politique du jour, si nous sommes républicains, nous sommes aussi diaboliquement discoureurs, car pour un rien nous entrons en Afrique; nous revenons en France par Alger en jetant en passant un coup d'œil à l'Angleterre, qui nous rappelle le Portugal qui touche à l'Espagne, laquelle ne se doute pas que nous parlons d'elle, et laquelle n'a aucun rapport avec Alvar qui n'est pas rentré cette nuit.

— Le fait est que la langue étant le tissu le plus spongieux, le plus élastique du corps humain, cela explique...

— Dussiez-vous vous fâcher, Spielberg, je ne veux pas entendre d'explication aujourd'hui. C'est votre jour de goutte; Eh

bien ! analysez-la, expliquez-la, rendez-vous-en compte, quant à moi, je veux aller à la recherche d'Alvar; justement je n'ai pas un seul malade à mon petit hôpital, et les ames de mes villageois se portent aussi bien que leurs corps. Je pars pour aller passer en revue tous les visages parisiens, et si je rencontre une figure jeune, noble, sévère, loyale et bonne tout à la fois, je vous amènerai le porteur d'icelle, peut-être reconnaîtrez-vous Alvar?

— Allez donc, Honoré, et souvenez-vous qu'il y a trente ans que je vous répète que vous êtes le seul prêtre à estimer.

— Eh bien! c'est un mensonge qui dure depuis trente ans!

Le père Honoré sortit... Spielberg le regarda long-temps, par le carreau de l'ogive, marcher bien vite encore le long du petit sentier, et lorsqu'il l'eut perdu de vue, il s'écria:

— Celui-là est bien le père de l'humanité; mais je veux être spiritualiste si les robes rouges de Rome le canonisent jamais père de l'Église!

En ce moment on apporta au vieillard la *Gazette des Tribunaux*.

Oui, oui, la *Gazette des Tribunaux!*

C'était pour Spielberg l'histoire du genre humain.

A ce miroir il voyait se refléter toute la société avec ses bizarreries, ses délits, ses crimes et ses monstruosités... Et, à la lecture de chaque nouveau crime, il se mettait à écrire des phrases entrecoupées.

« Retour de l'homme à sa nature... C'est la « faute de la société..... Dans la société il n'y « a pas de crime, il n'y a que des manque- « mens à la parole sociale... Dans une société

« parfaite il n'y aurait d'autre intérêt que l'in-
« térêt social, et partant plus de manque-
« mens à la parole sociale... Alvar ne sait pas
« encore que l'éducation seule, et non pas la
« nature, donne ce qu'on appelle : Sentiment
« d'attraction vers la vertu et de répulsion du
« vice... Il est temps de remplacer le préjugé
« de la vertu par un égoïsme bien entendu,
« car l'égoïsme est un sentiment naturel.....
« Moi, je suis de l'avis d'Helvétius : la force
« de la vertu est toujours proportionnée au
« degré de plaisir qu'on lui assigne pour ré-
« compense... Le bien de soi-même ne se fait
« malheureusement qu'avec le mal d'autrui!...»

On lui apporta donc la *Gazette des Tribunaux*, et il eut grande peur en lisant la première moitié de l'article suivant :

« Un forfait horrible vient de jeter l'épou-
« vante dans la capitale. Il a été commis cette
« nuit aux Champs-Élysées... Jamais peut-être

« les annales criminelles n'ont eu à enregis-
« trer des détails aussi affreux..... Un jeune
« homme a été trouvé baigné dans son sang
« au milieu du carré Marigny... » Ici Spielberg
lut vite et devint pâle. « A ses moustaches
« rousses..... » Alvar n'a pas de moustaches,
s'écria Spielberg, « à ses éperons d'acier, il a
« été reconnu pour un habitué du café Ita-
« lien, qui demeurait, il y a six mois, à Argen-
« teuil..... Les deux assassins ont été surpris
« sur le lieu du crime à considérer le cadavre
« avec le plus horrible sang-froid. Les deux
« pistolets ont été reconnus appartenir à ces
« deux assassins nommés Losserand, et qui
« sont vignerons à Argenteuil... On explique
« très bien l'intérêt qui les a portés à com-
« mettre le crime... La victime avait demeuré
« chez eux, et possédait, dit-on, un secret
« terrible dont ils ont voulu se débarrasser...
« La police a fait une descente de lieux, dans
« les caves des assassins. On n'a rien trouvé;

« mais elle est sur la trace de recherches plus
« fructueuses. »

Spielberg jeta brusquement le journal.

— Encore des hommes qui ont tué pour vivre, et qu'on tuera à leur tour, aussi pour vivre. Du sang! du sang! Insensés ou furieux, vous êtes tous des assassins! Assassins de grand chemin ou de justice, vous frappez tous! Et celui qui vous voit ne peut s'aviser de rechercher une raison. Il ne peut que dire : « Ils frappent, ils tuent; donc ce sont des « assassins! »

Puis le vieillard prit un manuscrit qui avait pour titre : *De la peine de mort*, et il écrivit : « Si la moitié du genre humain as-
« sassinait l'autre moitié, qui jugerait, con-
« damnerait et exécuterait cette dernière moi-
« tié du genre humain? »

Après cela le vieillard se leva, alla droit à

la vitrine dont les rideaux étaient toujours fermés, il l'ouvrit avec sa petite clef, passa la tête dans l'intérieur, et dit d'une voix émue :

« Je te pardonne ! je te pardonne ! je te « pardonne !... »

IV.

Marie.

« Ah ! gardez avec l'espérance
« Votre âge heureux de quatorze ans. »

Léon Vutly.

. . . .

Et capable d'aimer comme aimerait un ange,
Ne trouvant en chemin que des ames de fange.

Théophile Gautier. *Poésies.*

Diex por amer l'avoit faicte.

Le chastelain de Coucy.

IV.

Marie, revenue de son second évanouissement, avait passé une nuit délirante.

Mille rêves singuliers avaient brui dans son oreille, mais, quel que fût ce rêve, le tintement d'une cloche funèbre l'accompagnait

toujours, et martelait dans son cerveau la même mesure et la même note.

Puis, quand la fièvre la quittait un instant et que le sommeil lui montait au cœur et aux yeux, elle était réveillée comme par l'explosion d'un coup de pistolet, et elle croyait voir, là devant elle, étendu sur le parquet, Alvar lui montrant du doigt un filet de sang qui découlait de sa poitrine, Alvar mourant de la main de Silvio le duelliste, de Silvio le tueur d'hommes, qui parlait de ses tueries avec la méthode d'un artiste et le sang-froid d'un chirurgien !

Alors Marie se levait, passait sa main sur ses yeux, parcourait mille fois sa petite chambre, touchait successivement tous les meubles pour se reconnaître, pour s'arracher à sa vision, puis mettait sa tête dans un bassin d'eau fraîche pour chasser le sang qui étouffait sa raison...

Mais quand sa raison était revenue, elle souffrait bien plus encore ; alors elle calculait lentement et une à une toutes les chances qu'il y avait pour qu'Alvar fùt tué, et ces chances étaient si nombreuses!

Une fois aussi elle voulut se tuer, mais elle n'en eut pas le courage, et elle pensa tout d'un coup qu'elle n'avait encore que seize ans !...

C'est ainsi que Marie passa la nuit.

A peine était-elle levée, et il était de bon matin encore, que le maître du café entra dans sa chambre... C'était un petit homme avare et méchant, dont la figure enluminée avait du vin par-devers les yeux, et un sourire d'amour brutal par-devers la bouche.

C'était un Italien qui avait pris les mœurs françaises en ce qu'elles ont de mauvais, et avait adopté le costume français en ce qu'il

a de ridicule... de sorte qu'il ressemblait à ces bourgeois endimanchés et amidonnés qui marchent tout d'une pièce.

En entrant il ne vit pas la pâleur de Marie, sans doute, car il lui dit :

— Zerlina, je viens vous donner un conseil; si désormais vous avez à vous évanouir, arrangez-vous pour que cela se passe vers le minuit, quand la recette est faite; hier vous avez eu vos vapeurs précisément à la sortie du théâtre Italien, et quand je suis arrivé ici il n'y avait plus un seul consommateur, sans compter qu'un homme du peuple m'a volé six plateaux en vermeil... Ce n'est pas à ces conditions-là que je vous ai accueillie pour vous sauver de la misère, lorsque vous vîntes me trouver il y a quelques jours...

— M. Varnetti! regardez-moi... je suis faible et souffrante... Ayez pitié d'une pauvre fille... Un soldat de Bonaparte vous a sauvé

la vie à Florence; ce soldat, c'était mon père... Avant de mourir il m'a dit ces paroles : « Après ma mort, ma fille, va trouver Var-« netti... il se souviendra du mois de nivôse de « l'an IV... et du grenadier français qui lui « a sauvé la vie... Va le trouver, ma pauvre « petite Marie, et si quelque chose bat sous « son habit, il remplacera ton père. » Après cela mon père est mort... et moi je suis venue vous trouver comme mon père avait dit, M. Varnetti... et vous... vous ne remplacez pas mon père!...

— Merci, belle Zerlina... je ne remplace pas votre père... merci... Il faut que vous soyez bien ingrate! Vous arrivez ici sans argent, sans robes, enfin vous n'aviez, comme dit le proverbe français, que la richesse du diable... votre personne... Vous arrivez comme cela chez moi... Je vous donne argent... robes... parures... un beau nom ita-

lien ; je vous installe dame de comptoir, et de plus je vous offre mon cœur...

— Votre cœur, monsieur Varnetti ! c'était de votre amitié qu'une pauvre orpheline de seize ans avait besoin... et la pauvre orpheline vous aurait donné la sienne...

— Votre amitié, mademoiselle, c'était de votre amour qu'un homme veuf de quarante ans avait besoin...

— De l'amour, monsieur... cela se donne-t-il comme un sac d'argent ? Écoutez-moi, je ne mens jamais... je suis bien jeune encore, je le sais bien ; eh bien ! mon amour, je ne l'ai plus...

— On vous a pris votre amour !... voyez-vous cela... Et vous l'avez défendu avec courage ? On vous a pris votre amour ! Voilà un crime, celui-là... je veux connaître le voleur ; quel est-il !...

— Oh ! que si mon père m'avait fait cette question, tout de suite je me serais jetée dans

ses bras et je lui aurais dit : « Tu veux savoir « le nom de celui que j'aime?... C'est juste, « mon père... je ne dois avoir rien de caché « pour toi... eh bien! c'est... » Mais vous ne remplacez pas mon père, monsieur Varnetti!..

M. Varnetti devint empourpré de colère, et il aurait éclaté, si le séjour de Paris ne lui avait appris qu'il valait mieux dissimuler... et il dissimula.

Il savait, le damné Italien, qu'une demoiselle de comptoir se corrompt vite au contact de ces jeunes roués de bon ton, qui savent par cœur leur code de séduction à l'usage des dames, des veuves et des jeunes filles... Il savait combien de jours les sens d'une pauvre enfant peuvent résister aux mensonges, aux sourires, à la vapeur, à la lumière et au bruit d'un riche café; il savait que tout cela finissait par tourbillonner dans une faible tête et

y mêlait et brouillait toutes les idées de vertu et de pudeur!

Et il attendait quelques jours encore... et il avait raison d'attendre, car si Marie fût restée... Mais Marie ne resta point...

Aussitôt qu'elle vit sortir M. Varnetti, elle mit sa tête dans ses deux mains, se regarda en elle-même, se comprit... Alors une clarté soudaine l'illumina, elle vit que de ce côté tout était perdu pour elle... Et tout à coup de simple et faible enfant elle devint forte et rusée... Elle sortit de sa chambre, descendit légèrement l'escalier de bronze... alla au comptoir... fit semblant de se regarder avec complaisance dans la glace, et eut même le courage de fredonner le bolero et la canzonnetta favoris de M. Varnetti...

Puis, lorsque tous les garçons rentrèrent dans l'office pour le déjeuner... elle courut

au seuil de la porte... coiffée en cheveux, habillée de blanc, un mouchoir de batiste à la main, lança tout à coup sa grande chaîne d'or au milieu de la salle, et sortit pour ne plus jamais revenir...

Marie, avec cette toilette de salon, eût semblé bien bizarre et bien folle, si on avait su quelle longue route elle entreprenait ainsi...

Mais la singularité même de cette toilette trompa tous les yeux, et les marchands des boulevards qui, debout aux portes, regardaient les passans passer, la prirent pour une jolie voisine qui allait voisiner.

Cette visite de voisinage dura depuis le boulevard des Italiens jusqu'à l'entrée des Champs-Élysées, et jusque là elle trompa tous les yeux. Mais ce fut surtout lorsque Marie parvint à la grande allée de Neuilly qu'on

commença à la regarder et à rire, et à se retourner sur elle. Ce fut bien pis encore lorsque tout à coup le vent se mit à souffler avec violence, à faire tourbillonner ses longs cheveux noirs... lorsque la pluie tomba, fine et pénétrante, sur cette robe de gaze faite pour le ciel monotone et sans nuages, pour la température égale et somnolente du café des Italiens.

C'est alors que la pauvre enfant, qui marchait toujours et fuyait presque, tant elle aurait eu peur de s'arrêter en chemin, entendit les éclats de rire de ces gens qui rient de tout, et fut apostrophée par tous les cochers d'omnibus...

Les cochers de Paris apostrophent toujours en raison de leur position élevée qui les fait planer sur les passans, ce qui leur donne une grande fierté!...

C'est alors que la pure et naïve Marie entendit de ces paroles qu'une jeune fille ne comprend pas tout-à-fait, et qui pourtant la font rougir, de ces tentatives de conversation commençant par l'offre d'un bras et d'un parapluie, et finissant par l'offre d'un schall et d'un lit!...

Marie entendait tout... et marchait toujours...

Était-ce pressentiment intime de ce qui était arrivé à Alvar? était-ce quelque avertissement divin? Toujours est-il que Marie, en passant sur la route, regarda plusieurs fois du côté du carré Marigny...

Oh! que si vous l'aviez vue, vous auriez eu pitié de cette frêle enfant, qui n'avait plus son père ni sa mère, de cette petite Marie, chaussée de tout petits souliers de satin, marchant dans la boue contre le vent,

avec la pluie dans les yeux et dans la bouche; contre le vent qui sifflait en se pressant contre cette gaze transparente, la comprimait dans toutes ses parties, moulait les formes les plus secrètes et les plus virginales.

Mais où allait-elle donc comme cela?...

Allait-elle chercher la mort?... Oh! non, la mort était là... dans la Seine... et si elle avait voulu, du pont de Neuilly... Mais elle ne vit seulement pas le pont de Neuilly. Je le dis, il fallait qu'il y eût quelque chose d'extraordinaire au bout de sa route, pour que Marie la vierge marchât ainsi contre l'impudique toucher du vent! Mais où allait-elle donc comme cela?

V.

Le Cimetière de Village.

Ne foule pas les morts d'un pied indifférent :
Comme moi dans leur ville il te faudra descendre.
L'homme de jour en jour s'en va pâle et mourant,
Et tu ne sais quel vent doit emporter ta cendre.

Victor Hugo. *L'épitaphe.*

Sous ce monument repose monseigneur le maréchal de Beaumont, duc d'Astrie, grand'-croix de la Légion-d'Honneur, gouverneur, etc., commandeur, etc., etc...

Cimetière du Père Lachaise.

Isy repause Antoinette Michel,
Morte à seize ans!

Un cimetière de village.

V.

Elle allait au tombeau de son père.

Ce n'était pas un de ces magnifiques cimetières où le luxe et l'orgueil poursuivent l'homme jusque dans sa tombe;

Une de ces splendides villes des morts,

où les regrets d'une famille se résument dans la construction d'un opulent mausolée.

Ce n'étaient pas de ces longues tables de marbre sur lesquelles les pleurs et la pluie glissent et sèchent si vite!

De ces tombeaux où la tristesse n'arrive qu'à la suite de l'architecte, où la douleur se formule en vers alexandrins, où le désespoir s'écrit en lettres d'or!

Ce n'étaient pas de tous côtés des couronnes d'immortelles façonnées par des mains mercenaires et jetées çà et là pour la gloire ou pour l'amour, deux choses moins immortelles que les couronnes elles-mêmes.

Ce n'étaient point de ces mausolées commodes où une douleur prévoyante trouve sa table, sa chaise, son banc de gazon, son parasol de verdure!

C'était un de ces jardins funèbres qui entourent les murailles d'une simple et pauvre église de village, avec ses croix de bois et ses bouquets de buis béni.

C'étaient des lettres blanches et naïves sur un fonds noir et résineux... c'étaient de toutes petites croix fichées en terre, portant au bras une couronne de roses blanches, sans inscription, et cependant parlant toutes les langues, et faisant dire tout de suite à un Russe aussi bien qu'à un Français : Voilà le tombeau d'un petit enfant !

C'était quelquefois encore une croix de bois plus élevée que toutes les autres, avec un peu de dorure aux trois bouts, plantée sur le cercueil d'un conseiller municipal!...

C'étaient des coquelicots, des bleuets, des marguerites, jetés çà et là sur des tombes

en terre qui conservent l'humidité des larmes et l'empreinte des genoux...

C'était pauvreté et simplicité après la mort comme pendant la vie!...

C'était une simple couche de terre superposée par un village vivant sur un village qu'on croit mort, mais qui, par la végétation, remonte lentement à une vie si divisée qu'elle ne se souvient plus!

C'était un de ces cimetières qui voient souvent, pendant la nuit, passer en se hâtant au travers de leurs morts le vieux pasteur évangélique qui va porter à un agonisant le viatique renfermé dans un pauvre ciboire en étain!...

Et le ciboire est en étain parce que l'argent des quêtes, au lieu de s'en aller chez l'orfèvre, s'en est allé chez les pauvres malades du village!

C'était un de ces cimetières où il n'y a jamais de visiteurs étrangers ni de cicérones pour les conduire.

Un de ces cimetières qui n'ont pas de grilles de fer ni de gardien des morts; qui sont ouverts à toute heure de jour et de nuit, car il n'y a que des cadavres à voler..... Et en France on ne vole pas encore les cadavres!

C'était un cimetière de village!...

Marie était arrivée là bien tard... Sa course avait été longue; il faisait déjà nuit...

Elle était arrivée là mouillée et froide de pluie à l'extérieur, mais chaude de fièvre en dedans.

C'est à peine si elle pouvait distinguer devant elle les angles des grandes épitaphes,

qui se détachaient confusément en noir sur un horizon presque noir.

Un grand frisson lui monta des pieds à la tête, et elle se mit à courir pour traverser la moitié du cimetière dans laquelle ne se lève aucune croix et qui est sillonnée par les tombes en terre comme si la charrue y avait passé.

Arrivée au bout du cimetière elle tourna à gauche et alla droit à une grande épitaphe à laquelle pendait une croix d'honneur en bois ciselé, et elle embrassa cette épitaphe de ses deux bras comme si elle eût été son père lui-même...

C'était là...

Dès qu'elle se fut ainsi accrochée à tout ce qui restait, à la surface de la terre, de celui qu'elle avait tant aimé, la peur l'abandonna,

mais elle fut aussitôt remplacée par un délire aussi voisin du sublime que de la folie...

Elle se jeta contre terre, et cria, en mettant ses deux mains aux deux côtés de sa bouche, comme lorsque l'on veut appeler quelqu'un qui est bien loin et qui ne vous entendrait pas!...

« Mon père... c'est moi... c'est Marie... ta « fille... Je suis là, près de toi... Réponds-moi, « mon père! dis-moi que tu n'as pas aban- « donné Marie... car, vois-tu, Marie est bien « malheureuse depuis qu'elle t'a quitté!... « Tiens, mon père! regarde comme je suis « mouillée de pluie, et comme ma robe blan- « che est toute tachée de boue; c'est que, « vois-tu, j'ai fait beaucoup de chemin pour te « voir, pour te parler... Réponds-moi donc... « je te dis que Marie est là... O ma tête, ma « tête!... Il faut que tu viennes à mon secours, « mon père, il le faut, car j'ai bien froid et

« je sens que mes forces s'en vont... et puis,
« le désespoir, cela fait mourir! Car, dis-moi,
« après toi je n'aimais qu'un seul homme au
« monde ; c'était Alvar, et ils me l'ont pris,
« et ils me l'ont tué, et moi je n'ai pas voulu
« me tuer sans venir te le dire... Mais tu ne
« voudrais pas, n'est-ce pas, que je me tue?...
« Alvar est mort, c'est vrai, mais toi tu n'es
« pas mort... Enfin, si un père pouvait être
« mort pour sa fille qui a froid, qui pleure,
« qui se meurt, alors c'est qu'il n'y aurait pas
« de Dieu!... n'est-il pas vrai, mon père?...

Le père, hélas! ne répondait pas!

« Mon Dieu! ne vous irritez pas de ce que
« je viens de dire, mais ma tête tourne...
« Vous le savez, je crois en vous, et vous
« ne me laisserez pas mourir ainsi!... Mon
« Dieu! vous êtes bon, vous pouvez tout ce
« que vous voulez, et moi je souffre!... Je
« suis une femme, mon Dieu! une femme!

« entendez-vous?... C'est un être bien faible « qu'une femme : d'ailleurs c'est vous qui « l'avez faite ainsi; mais si vous l'avez faite « ainsi, c'est que vous veillez sur elle, et que « vous viendrez à son secours lorsqu'elle vous « appellera.... Venez à mon secours, mon « Dieu! car je vois bien à présent que mon « père est mort... Et moi je ne vis pas et je « ne suis pas morte, alors faites-moi mourir « aussi, afin que j'aille où est mon père, et « que nos deux voix se comprennent en se « parlant la langue des morts... Tenez, voilà « qu'il me semble voir les épitaphes danser « autour de moi... j'entends le frisson de ma « robe... On dirait que mes yeux vont tomber « par terre... je vais mourir... Est-ce qu'il n'y « aurait pas de Dieu!... O mon Dieu! faites « qu'il y ait un Dieu... et que ce Dieu-là « vienne à mon secours au moins... A moi! « à moi! vous autres, je suis folle... j'ai « peur!!... »

Hélas! Dieu ne répondait pas!

Mais il y avait là le père Honoré accouru à ses cris; il lui dit :

— Père ou Dieu... me voici, je veux être l'un ou l'autre pour vous...

— Père et Dieu! s'écria Marie en se traînant à lui sur ses deux genoux, j'ai besoin d'aimer l'un et de croire à l'autre...

Le père Honoré lui dit :

— Vivez, Marie, car Alvar n'est point mort.

— Alors vous êtes mon Dieu, car vous l'aurez ressuscité!...

— Je ne ressuscite pas les morts, ma fille, mais j'aime beaucoup les vivans. Venez avec moi, je vous dirai des choses qui vous feront du bien. Vous pleurez votre père; j'ai lu quelque part ceci: «Un ami est un parent de notre choix.» Marie, je veux être cet ami-là... Venez, venez.

Il l'emmena chez lui, la réchauffa auprès d'une grande flamme réjouissante qu'il alluma lui-même, lui mit peu à peu du calme au cœur en lui parlant de choses d'une grande naïveté religieuse, lui fit boire pardessus tout cela un verre de quelque vin vieux qui la ranima tout-à-fait. Alors il lui dit :

— Alvar a été blessé par Silvio... Silvio a été tué par Alvar...

— Tué, lui... ah! tant mieux!

— Dites plutôt tant pis! Mon enfant, allez, il y a toujours du mal à ce qu'un homme meure! Toussaint et moi nous avons ramené Alvar sur la barque du pêcheur Lamarre, tout le long de la Seine, et comme de loin Spielberg nous regardait avec sa longue vue, nous avons vite agité joyeusement nos mouchoirs, de peur qu'il ne crût, à voir son fils couché sur un matelas, que son fils ne fût mort... Alvar

est maintenant sur son lit... sa blessure n'est pas dangereuse... vous savez que je m'y connais un peu... mais comme, pendant son sommeil, il dit toujours : « Marie!... laissez entrer Marie.... » moi, je suis venu vous chercher... croyant vous trouver encore à la maison paternelle... et en revenant j'ai entendu vos cris... Vous voyez que tout cela est fort naturel et que je ne suis pas un Dieu... A présent je vous dis : « Marie, voulez-vous venir?... »

Marie ne put pas répondre, mais elle saisit la main du père Honoré, y pressa un long baiser et l'entraîna hors de la maison.

Ils repassèrent tous les deux le long du cimetière... Les deux yeux de Marie regardèrent encore la tombe du vieux soldat... mais, cette fois, ce fut à travers deux larmes, car il n'y avait plus de folie dans sa tête... ensuite

le vieillard et la jeune fille traversèrent le village...

Quelques villageois se mirent sur leur porte et les regardèrent passer jusqu'à ce qu'on ne les vît plus.... Alors un bonhomme, qu'on voyait plus souvent à la charrue qu'à la messe, se mit à dire à une dévote qui était à sa porte de l'autre côté de la rue :

— Voisine! voilà encore une pauvre fille que le père Honoré aura recueillie et sauvée et qu'il reconduit à sa mère...

Et la vieille répondit :

— Voisin! voilà encore une libertine que le père Honoré aura recueillie cette nuit dans son lit...

Puis elle fit un signe de croix et marmotta : Pardonnez-leur, mon Dieu!



VI.

La Garde-Malade.

« Et puis il dit si bien et d'un air si vainqueur
« De ces choses d'amour qui vous prennent au cœur !
« Et puis il a des yeux si doux pour une femme!

Victor Hugo. *Le Roi s'amuse.*

« Je suis bien laid, mais j'ai l'ame si bonne
« Que par pitié vous devriez m'aimer!

L'Auteur.

Aimer, c'est avoir besoin!

Helvétius.

A-t-on allumé la veilleuse, la nuit dernière? — Oui... Eh bien! je ne vois pas d'inconvénient à continuer la veilleuse!

Henri Monnier.

VI.

Dans la petite maison blanche aux volets verts il y avait une chambre supérieure dont les petites fenêtres regardaient la Seine qui coule large, tortueuse et jaune, entre Argenteuil et l'île Saint-Denis.

C'était la chambre d'Alvar.

Sur un lit peu élevé et fort dur était étendu un jeune homme dont la figure pâle avait une bouche ouverte et deux grandes paupières fermées.

Il fallait que ce jeune homme reposât bien paisiblement, car on n'aurait pu dire s'il dormait dans le sommeil ou dans la mort.

C'était Alvar.

Auprès du lit était assise une jeune fille bien agitée et bien triste; elle tenait une montre à la main comme pour calculer les chances de guérison et la minute du réveil; et puis tout à coup elle se levait, se penchait sur le blessé, allongeait son beau cou et de ses deux yeux regardait les deux yeux fermés d'Alvar; puis approchait son oreille, la mettait presque sur la bouche du malade, pour écouter son souffle..

C'était Marie.

Dans la partie la plus obscure de la chambre, tout-à-fait dans l'ombre, se dessinait vaguement une large figure jaunâtre dont les yeux brillans allaient d'Alvar à Marie, mais restaient bien plus long-temps fixés sur Marie que sur Alvar.

Cependant cette tête inspirait plus de confiance que de terreur, et, après un court moment d'effroi, on se surprenait bien vite à l'aimer.

C'était Toussaint le mulâtre...

— N'est-ce pas, monsieur Toussaint, que la blessure n'est pas dangereuse?

— Marie... mademoiselle Marie, avez-vous donc oublié ce que le chirurgien a dit tout à l'heure : Si ce sommeil dure encore quelques instans il est sauvé...

— Que vous me faites de bien, monsieur Toussaint, en me disant ces choses-là!...

— Et c'est pour cela que vous me faites tant de mal en m'appelant ainsi monsieur. Je pensais avoir droit à un peu... à un peu d'amitié...

— Oui... oui... de l'amitié pour vous, Toussaint... toute mon amitié pour celui qui a sauvé mon Alvar.

— Parce que je l'ai sauvé!... Oui, je comprends bien... je sais ce que c'est que l'amitié... l'égoïsme du cœur... Vous avez de l'amitié pour moi parce que je vous ai conservé Alvar que vous aimez; et vous aimez Alvar, car c'est l'intérêt de Marie qui attend d'Alvar le bonheur de toute sa vie...

— Vous dites vrai, Toussaint; mais quel bonheur pur et désintéressé! Le bonheur de le voir, de l'écouter respirer, d'espérer son réveil, puis d'entendre sa voix, puis de lui dire que je l'aime, puis de soutenir sa

tête dans mes mains, puis de diriger ses pas convalescens, le bonheur enfin de le rendre à la vie...

— De le rendre à la vie pour jouir de sa vie, pour la mettre au service de la vôtre, au service de votre cœur et de vos passions, ah! je vous le disais bien ainsi...

— Monsieur Toussaint, laissez-moi donc aimer Alvar... Voyez comme il souffre... comme sa blessure agite tout à coup son sommeil... oh! laissez-moi l'aimer!...

— Moi, vous empêcher d'aimer!... Oh! non, enlever à un homme l'amour d'une femme!... l'amour de Marie... votre amour, mademoiselle! non, non, ce serait un crime!...

— Comme vous avez dit cela avec émotion, monsieur Toussaint. Pour avoir dit cela ainsi, il faut que déjà vous ayez aimé.

— J'aime...

— Alors on vous aime, n'est-ce pas?...

— On ne m'aime pas!... Comment voulez-vous qu'on m'aime? Je suis cuivré, comme dit la littérature, j'ai de grosses lèvres, des cheveux crépus, j'ai des yeux qui font peur aux femmes, je suis un monstre comme elles disent; je ne sais qu'aimer et puis souffrir et puis me taire. Pour prouver mon amour je donnerais la moitié de ma vie; mais à quoi bon prouver une chose dont on ne veut pas la preuve? J'ai de la raison, mais je n'ai pas d'esprit; j'idolâtre la science, mais je ne cultive pas les arts agréables; je ne sais pas danser, je ne tire pas l'épée, je ne sais pas chanter, je ne sais pas mentir, je ne sais pas pleurer... ah! comment voulez-vous qu'on m'aime!...

— Eh bien! je vous aimerais, moi, si je n'aimais Alvar...

Toussaint allait s'écrier : J'oubliais quelque chose encore, je ne sais pas être Alvar; mais

il mit sa main sur sa bouche pour comprimer sa parole et sortit presque en courant.

Marie vit sortir Toussaint avec plus de pitié que de surprise... une larme lui tomba sur la main, elle ne songea pas à l'essuyer avec son mouchoir; elle continua de penser tout haut, sans voir Alvar qui s'éveillait, jetait autour de lui des regards maladifs et étonnés. Il voyait bien Marie, mais il la prenait pour le fantôme de Marie. C'était pourtant bien sa voix qu'il entendait, cette pure et douce voix de seize ans qui disait :

— Pauvre Toussaint, je vous aurais aimé, moi, car vous êtes bon et généreux; vous me fuyez; vous êtes laid et vous m'inspirez de la pitié; je vous aurais aimé et je vous l'aurais dit, la première encore... mais j'aime Alvar...

— Qui m'aime ici ? Est-ce Zerlina ou Marie ?...

— C'est Marie, Marie qui vient à vous, que vous aimerez, Alvar, si vous n'êtes pas un méchant, car elle n'est pas coupable...

— Alors c'est que vous mentez ou bien que je rêve... Allez, allez... je vous reconnais bien pour la signora Zerlina du café des Italiens; il n'y a ici que le café de moins!

— Je suis Marie, vous dis-je; n'allez-vous pas me faire pleurer à présent?.. Écoutez-moi.. tout ce que j'ai fait, je l'ai dit au bon Dieu, et le bon Dieu m'a envoyé le père Honoré, auquel j'ai raconté que, depuis quatre jours seulement, j'avais quitté le village. Alors le père Honoré m'a dit : Vous êtes pure, mon enfant... Mais vous direz peut-être que le père Honoré ment aussi... Quant à monsieur Spielberg il m'aime, lui; tout à l'heure il m'a conduite par la main auprès de ce lit où vous dormiez, et il m'a dit ces paroles que j'ai bien retenues : « Je vous fais la garde-malade de mon fils... guérissez-le et je vous le donnerai...

et ce sera pour vous! » Mais, que sait-on? monsieur Spielberg est peut-être aussi un menteur... Allez... vous êtes un ingrat!...

— Marie, ayez pitié de moi... ne vous justifiez pas si vite, vous voyez bien que cela me fait mal... Et puis j'oubliais... Votre père... votre vieux père... vous l'avez quitté!... oh! c'est bien mal cela... Une jeune fille, lorsqu'elle quitte son père, va droit à la rencontre du crime... voyez-vous?

— Hélas! c'est mon père qui m'a quittée...

— Alors qu'aviez-vous donc fait, Marie?... Pour qu'un père quitte sa fille... il faut qu'il soit un mauvais père ou que sa fille soit une mauvaise fille, et le vieux soldat était un homme d'honneur... Et vous dites pourtant qu'il vous a quittée, Marie!...

— Il est mort...

— Mort!... ne pleurez pas! Votre main... là, là, sur mon cœur... Sentez-vous comme il bat à côté de ma blessure? Eh bien! il ne fait

pas mal à ma blessure... et pourtant il bat bien fort... C'est peut-être que je n'ai plus de blessure... Je suis guéri... je voudrais me lever... ah! je ne puis pas... je voudrais me mettre à deux genoux devant vous, pour vous demander pardon. Faites comme si j'étais à deux genoux, et pardonnez-moi...

— Je vous pardonne... Ah! mon pardon, c'est de l'amour!...

Alvar lui pressait la main si violemment contre son cœur qu'il faisait craquer ses doigts longs et roses, mais elle ne sentait pas la douleur de ses doigts.

— Tu m'aimes, Marie, tu as de l'amour pour moi... de l'amour!... Rêve, poésie, mensonge, électricité, mon père m'a dit que l'amour était tout cela! mais, que m'importe? c'est mon bonheur et je le garde.

— Monsieur le philosophe, maintenant que vous avez reçu le pardon et l'aveu de

Marie... elle s'en va... mais la garde-malade reste et vous allez lui obéir... n'est-ce pas?

— Marie... ma bonne petite Marie...

— Elle est sortie, monsieur! le chirurgien m'a dit qu'il ne fallait pas vous laisser parler... Taisez-vous... tais-toi... tais-toi... Et elle mit sa main sur la bouche du blessé, qui la baisait si fort et si vite que c'en était convulsif...

— Finissez, monsieur, ou je retire ma main!...

Il ne finit pas et elle ne retira pas sa main.

— Écoutez, Alvar, si vous m'aimez, ne bougez plus, ne me parlez plus, ne me regardez plus...

— C'est parce que je vous aime qu'il faut bien que je fasse toutes ces choses-là.

— Alors je vais appeler monsieur Toussaint pour qu'il vous garde...

— N'appelez pas Toussaint, Marie; sa vue

me fait mal; il a quelque peine secrète qui le mine lentement; Toussaint souffre beaucoup, ne l'appelez pas... je vous dis que sa vue me fait mal.

— Vous dites la vérité; Toussaint souffre beaucoup, il souffre d'amour... il dit qu'on ne l'aime pas! Celle qui ne l'aime pas est bien certainement une méchante fille!...

— Je connais bien cette souffrance-là... je me rappelle encore la scène du café des Italiens...

— Quoi, vous en parlez encore, Alvar, et vous vous dites philosophe? Votre philosophie ne vous dit-elle point d'oublier quelquefois? Moi, je vous ai pardonné et je ne me souviens plus...

— Marie, vous êtes une simple enfant, élevée par un vieux soldat... Vous n'avez lu ni Helvétius ni Bacon, mais votre philosophie vaut mieux encore que celle de Bacon et d'Helvétius.

— Ma philosophie à moi c'est mon cœur... Mais j'espère que vous allez vous taire maintenant... Tenez, buvez ceci... Finissez... vous allez me faire renverser la jatte... Soyez raisonnable... finissez... Ah! ce n'est pas bien... si le médecin entrait... Ciel! le voici...

Le médecin entra conduit par Toussaint qui ne regarda personne et sortit...

— Le malade repose-t-il?...

— Mais je crois que oui...

— A-t-il parlé?...

— Nous n'avons pas dit un mot... qui ne fût d'amour, ajouta tout bas Alvar...

— Diable... jeune homme, vous avez les yeux bien éveillés et bien vifs... Oh! c'est l'effet de l'excellent tonique que je vous ai fait prendre hier, et que j'ai composé moi-même... J'ai eu pour ce tonique un brevet de l'Académie... et des lettres-patentes de médecin honoraire d'un prince d'Allemagne...

Écoutez-moi, jeune homme... votre blessure n'est pas dangereuse, cependant à une ligne près la balle vous touchait au cœur... et si elle vous avait touché au cœur, dame! alors...

— J'aurais été tué sans doute?

— Précisément, vous auriez été tué; mais, au lieu de cela, la balle a été prudente et sage... elle n'a offensé aucune partie vitale, et, quoique d'abord la nature de la blessure s'annonçât sous des symptômes assez graves pour nous faire craindre une congestion sanguine, nous avons remarqué bientôt qu'elle prenait une physionomie plus riante, et le chirurgien m'a dit ce matin que la blessure était maintenant tout-à-fait belle... Un peu de courage encore.

— Du courage! monsieur le docteur, j'en aurai.

— N'ordonnez-vous rien autre chose, monsieur le docteur? dit Marie avec un regard malin.

Le vieux docteur prit sa canne et son chapeau, s'arrêta devant le blessé, le considéra attentivement, lui tâta le pouls, médita longuement, et dit enfin avec solennité :

—Vous donnerez à boire de cette limonade au blessé toutes les fois qu'il aura soif; vous ouvrirez la fenêtre pendant une heure, pour que l'air de midi entre ; vous la fermerez ensuite pour que l'air du soir n'entre pas; et puis, si le blessé venait à s'endormir, vous ne ferez pas de bruit pour ne point troubler son sommeil... Voilà ce que j'ordonne...

Et il sortit en faisant précéder chacun de ses pas d'un coup de canne sur le pavé.

On a dit depuis que la garde-malade, à laquelle était confiée l'exécution de cette scientifique ordonnance, se laissa aller à de si longues causeries avec le blessé, qu'elle ou-

blia d'ouvrir la fenêtre pour laisser entrer l'air pur de midi, et que le malade oublia de boire et de dormir!

Une fille de seize ans est une bien mauvaise garde-malade, quand le malade en a vingt-cinq!

Hippocrate n'a pas prévu ce cas-là!

VII.

La Maison maudite.

. . . . Cette maison, grands dieux, c'est une tombe!

Victor Hugo. *Le Roi s'amuse.*

A l'heure de la nuit, je vois de son côté s'élever un éclair vacillant qui vibre!

Rabiah ben al Kouden, *poëte arabe.*

VII.

Dans une de ces rues étroites et tortueuses qui font ressembler les alentours de la Grève, vus du haut de Saint-Jacques-la-Boucherie, à un écheveau de fil mêlé par un enfant, se tient encore debout une vieille maison grisâtre, et enfoncée de plusieurs mètres à tra-

vers les maisons ses voisines, lesquelles ont toutes fait quelques pas en avant.

C'est presque une masure, et, à la voir ainsi branlante au vent, spongieuse à la pluie, et débraillée comme une vieille fille, on se demande ce que font les inspecteurs voyers qui n'ordonnent pas sa démolition.

Il y avait jadis des raisons populaires qui faisaient respecter cette maison.

Les vieilles femmes du quartier l'appelaient la *Maison maudite*. On racontait d'étranges choses sur ses nocturnes habitans, car cette masure commençait à vivre au coucher du soleil et s'endormait au lever du jour.

C'était pour elle la vie renversée.

A la petite madone de bois, grossièrement ciselée, et se tenant debout comme dans une petite guérite en pierre, il était facile de voir

qu'elle appartenait au douzième siècle. Elle était plus vieille que l'Hôtel-de-Ville lui-même, et il est probable qu'on l'avait utilisée et englobée dans la construction de ce quartier voisin de la Cité, et que la Cité a vu naître.

Aux yeux du vulgaire tout ce qui est nocturne est merveilleux. Il ne faut donc pas accorder trop de créance aux rumeurs locales, à la terreur traditionnelle, et aux malédictions que chaque voisin lance en passant sur cette malheureuse maison dont la physionomie extérieure est si calme et si grave, mais dont le cœur est encore si agité.

Un vieux cordonnier de la rue de la Verrerie, nommé Calvin, et qui prétend descendre du fameux Calvin, né à Noyon le 10 juillet 1509, montre encore, bien rarement il est vrai, et seulement dans ses heures d'épanchement, un manuscrit gothique in-

titulé en lettres rouges : *Légende de la Maison maudite.* Quand l'un des amis du vieux Calvin est assez heureux pour arriver dans une des heures de l'épanchement du cordonnier, ce qui arrive ordinairement le lundi après le café et le verre d'eau-de-vie de grain, alors on monte à la chambre, un coffre de fer est ouvert, et la main tremblante de Calvin en retire le précieux manuscrit enveloppé dans deux vieux tabliers de cuir, le considère religieusement pendant quelques instans en fermant les yeux, puis prenant un rameau de buis trempé dans un bénitier de faïence, il asperge trois fois le parchemin pour l'exorciser, et dit :

— Maintenant que le mauvais esprit s'en est allé, je vais développer ce manuscrit que je considère comme mon trésor... oui, mon trésor... Un antiquaire m'en a offert deux mille francs...mais j'ai refusé... Que voulez-vous ? Il y est parlé de mes ancêtres... qui tous ont été

cordonniers comme moi... et ce sont des ancêtres à noblesse rare... noblesse de la vertu et du travail... Ce parchemin, à part les rêves sinistres qu'il m'inspire quelquefois, me rend heureux; je le garde; c'est un titre de famille qu'aucune révolution ne m'ôtera, je l'espère.

Et lorsque l'ami lui demande des détails sur les rêves dont il a parlé.

— Oh! mon ami, c'est un rêve qui est toujours le même... Quelque chose qui glisse sous ma porte... puis des cris de femme... puis un bruit infernal d'emménagement... mais lorsqu'on vient pour emporter le coffre que voici, alors le manuscrit sort en sifflant... ouvre toutes ses feuilles... et parcourt la maison comme un vent terrible qui s'engouffre dans la cheminée... puis après cela... il revient se placer de lui-même dans le coffre... où on l'entend encore quelques instans... frissonner... Mais peu à peu il se calme... et

alors dans la maison tout est tranquille... les meubles reparaissent à leur place... les cris des femmes cessent... je me réveille... je cours à mon buis béni... et j'asperge trois fois le coffre lui-même en disant... « Paix à l'ombre de Calvin!... » Oh! ce rêve-là est bien singulier, mon ami... et j'ai la conviction que si je vendais le manuscrit qui me défend ainsi contre ceux qui veulent déménager les meubles de ma maison, il m'arriverait quelque affreux malheur.

Alors le vieux Calvin se pince le nez avec une paire de lunettes, et d'une voix nasillarde se met à donner l'explication de la légende, car le style et le caractère sont si gothiques que la mémoire héréditaire du commentateur vient souvent fort à propos à l'aide de l'ignorance calligraphique de l'auditeur.

Or voici en somme ce que racontent les

privilégiés du vieux Calvin, en s'efforçant de conserver quelques expressions originales :

« Le dernier habitant apparent de cette maison avait été Épithalame Bhorromée Calvin.

« Un soir, quelques instans seulement après le coucher du soleil, Épithalame Bhorromée Calvin cessa de marteler son cuir sur sa pierre large et lisse; il se mit à la fenêtre, et vit dans l'ombre plusieurs mendians difformes s'arrêter successivement pour lui demander l'aumône; mais il était bien vrai que c'était la maison qu'ils regardaient ainsi fort curieusement et fort sournoisement...

« Puis ils disparurent... Mais, à la faveur d'un réverbère qu'on venait d'allumer au bout de la rue, Épithalame les vit encore se

rejoindre, s'échauffer à discourir, gesticuler beaucoup, puis s'enfuir précipitamment.

« Mais avant de fuir ainsi, chacun d'eux s'était retourné pour voir encore une fois la maison, et même le dernier traça en l'air avec son doigt comme un signe de croix, qu'il parut diriger du côté d'Épithalame Bhorromée Calvin.

« Épithalame Bhorromée Calvin s'en fut tout de suite conter cela à sa femme, qui lui dit de s'habiller de son mieux pour aller dénoncer la chose à monsieur le prévôt du quartier de la Grève... Et comme il était remonté dans sa chambre pour faire ce que lui avait dit sa femme, il entendit quelqu'un faire glisser avec force sous la porte un papier tout rouge, où, en lettres de sang véritable, il était écrit :

« ..... Épithalame Bhorromée Calvin ! Il

« t'est dit de partir avec ta femme et ta fille, « d'emporter vos vestements et ustensiles, de « laisser la maison toute vuide et fermée de « ses huis et volets... Huit jours et huit nuits « te sont octroyés pour faire cela ; si tu ne le « fais pas, il t'adviendra une seconde som- « mation écrite avec le sang de ta femme ou « bien de ta fille, ou peut-être de toutes les « deux... *Signé:* Les juges invisibles du quar- « tier de la Grève... *Volonté et Puissance.*

« Épithalame Bhorromée Calvin sortit avec sa lanterne et s'en courut encore plus vite chez monsieur le prévôt du quartier de la Grève, qu'il attendit pendant deux heures, et auquel il ne put parler, parce qu'il avait une conférence avec les archers de nuit, qui n'osaient plus passer dans la Cité à cause des revenans flamboyans et armés de la rue des Marmousets.

« Il revint donc chez lui... et, cette fois, il

n'eut pas besoin de marteler avec le marteau de fer à côté du judas de sa porte... car le judas était ouvert et la porte aussi... Il monta à la chambre de derrière, sa femme et sa fille n'y étaient pas... et il s'écriait déjà : Maudites femmes, elles n'ont pu résister au désir d'aller conter notre aventure aux vieilles sorcières du quartier.

« En ce moment... un autre papier rouge glissa avec force sous sa porte... mais, cette fois, il était encore mouillé, et ce fut sans doute une curiosité de l'enfer qui poussa Calvin à lire jusqu'au bout ce papier tout fumant encore et collant à ses doigts...

« Épithalame Bhorromée Calvin ! C'est avec
« le sang de ta femme et de ta fille, de toutes
« les deux, entends-tu bien, que nous t'écri-
« vons ce nouvel advertissement pour te mo-
« lester d'avoir été nous dénoncer chez l'ame
« damnée qu'on appelle prévôt de la Grève...

« Nous te sommons de nouveau de quitter
« ta maison, de la laisser toute vide et fer-
« mée de ses huis et volets... Tu as un nouvel
« octroi de huit jours et de huit nuits pour
« faire cela, sinon avec ton sang nous ferons
« un grand placard, que nous placarderons
« sur ta porte et par-dessus le judas de fer,
« où on lira en lettres rouges, entends-tu
« bien : Il est défendu à tout homme qui
« aime mieux ce monde-ci que l'autre de ja-
« mais venir habiter la maison maudite.
« *Signé :* Les juges invisibles du quartier de
« la Grève... *Volonté et Puissance...* »

« Épithalame Bhorromée Calvin tomba sur le plancher et s'y raidit pendant toute la nuit; il resta endormi dans une profonde et heureuse léthargie dont il ne se réveilla qu'au grand jour. Alors il se mit à pleurer comme un enfant et à courir par toute la maison, en appelant sa femme et sa fille qui ne ré-

pondaient pas. Mais au commencement de la nuit la peur lui revint; il fit déménager sa maison en se pressant beaucoup, de peur que la nuit ne le surprît. Et ceux qui déménageaient sa maison se regardaient entre eux et se faisaient des signes singuliers, et Calvin contempla encore une fois, les yeux mouillés de pleurs, cette pauvre maison où il avait acconduit sa femme la nuit des noces et où il avait vu naître sa fille; et, comme quelques voisins le questionnaient, la peur des billets rouges lui fit faire un gros mensonge dont il se signa secrètement. Il leur dit :

— « Je quitte le pays, je vais rejoindre ma femme et ma fille qui sont parties en avant.

« Peut-être, sans le savoir, parlait-il du ciel !

« Le fait est qu'on repêcha le lendemain un cadavre dans la Seine; mais il était si étrangement défiguré que les voisins ne purent

dire si c'était bien là Épithalame Bhorromée Calvin. »

Voilà à peu près ce que disait la légende du vieux cordonnier de la rue de la Verrerie.

Maintenant voici ce qu'ajoutent, dans leurs momens de lucidité, les têtes séculaires du quartier de la Grève.

Depuis ce temps cette maison fut appelée la Maison maudite. Les hommes du guet eux-mêmes n'osaient y entrer tant c'était la croyance populaire qu'elle était habitée par des esprits malfaisans.

Pendant le jour elle était fermée de toutes ses fermetures en bois et on ne voyait rien qu'une façade grise et monotone; mais la nuit on voyait une lumière vive s'échapper par toutes les fentes et faire de légers encadremens de feu aux portes et aux volets.

Ce fut d'abord, si l'on en croit la tradition, une succursale de la cour des miracles, maison de justice invisible, où les délégués des dix-sept ordres de mendians organisés allaient juger, condamner et exécuter dans la même nuit les traîtres à l'ordre général.

Puis, lors de la fameuse famine qui désola la France, un homme recueillit l'héritage de la cour des miracles et y établit une fabrique dont le bruit nocturne tenait éveillé tout le quartier, et qui produisait une farine de maïs mêlée à une autre farine d'os humains.

Ensuite ce fut une vieille Bohémienne qui s'y installa; elle prédisait l'avenir; mais ce qu'elle prédisait à coup sûr aux hommes, c'est que, moyennant trois deniers parisis, elle allait à l'instant les rendre heureux d'amour.

La Bohémienne avait, à cet effet, une

foule de jolies pensionnaires volontaires et involontaires; les unes obéissaient au plaisir, à la débauche, à l'ivresse;

Les autres obéissaient à un fauteuil de forme singulière, seul siége dans une chambre isolée.

Puis ce furent des contrebandiers qui établirent dans cette maison leur magasin général pour le compte des riches seigneurs de Paris qui avaient signé les ordonnances contre la contrebande.

Puis leur succéda un prêtre de l'église catholique, apostolique et romaine, qui se chargea de convertir en tous points de jeunes pénitentes, en leur ménageant un combat perpétuel entre Dieu et Satan, où il jouait alternativement le rôle de Dieu et de Satan, et dont Dieu finissait par sortir vainqueur

lorsque le prêtre était lui-même fatigué et vaincu.

Ensuite la maison fut abandonnée pendant grand nombre d'années; mais, défendue par sa réputation et par sa propre figure, personne, pas même le courage en uniforme, n'osait se décider à y entrer.

Enfin, sous l'empire, la police en fit un de ses repaires, et, de nos jours, c'est là que demeure, fonctionne et croupit l'occulte chef d'une des contre-polices occultes de la ville de Paris.

Cette maison n'était-elle pas prédestinée?

Ce fut pour elle de mal en pis, et la légende du vieux cordonnier de la rue de la Verrerie savait sûrement l'avenir quand elle la nommait — la Maison maudite!

VIII.

Les Mouchards.

Oh ! horrible ! horrible ! horrible !

Hamlet.

Ils se servaient de ce qu'on leur donnait à friponner, à grenouiller, à faire les paresseux !

Un vieil Auteur.

Arrêter ?.... c'est un mouchard !....

Honoré. *Bonardin dans la lune.*

VIII.

Une grande chambre de la maison maudite, dont les fenètres regardaient dans une cour pleine d'herbes, était éclairée par deux énormes crachets en pierre scellés dans la muraille aux deux côtés d'un lavabo go-

thique, aussi en pierre, et qu'au besoin on aurait pris pour un bénitier.

C'était la nuit.

Les murs étaient presque en ruines et avaient de larges crevasses qui laissaient voir les chambres voisines.

L'ameublement consistait en plusieurs bancs de bois et en une immense table noire, sur laquelle était placé un très grand coffre bardé de serrures et jalonné d'énormes verrous intérieurs.

C'était une petite citadelle en fer qu'on n'eût pas forcée sans canon.

A la vue de ce coffre on l'aurait pris sûrement pour une de ces caisses modernes où nos grands banquiers enserrent leur or et leur probité avec plus de soin qu'ils ne gardent leur femme... Eh bien! pourtant, dans

ce coffre il n'y avait pas une seule pièce de monnaie d'or, d'argent ou de cuivre; et cependant, à en croire le vieillard qui vient de le fermer avec tant de précaution et après avoir regardé derrière lui, le salut de l'État est renfermé dans ce tombeau fortifié.

Nous allons en juger.

Ce coffre était divisé en plusieurs compartimens de toutes grandeurs, lesquels étaient divisés eux-mêmes en deux grands compartimens.

D'un côté c'étaient les archives, de l'autre le garde-meuble de la contre-police occulte.

Nous commençons à croire aussi maintenant que ce coffre renfermait véritablement le salut de l'État.

Il y avait une case pour les doubles plans de révoltes et de contre-révoltes, une autre

pour les dénonciations anonymes et les chansons sanguinaires, une autre pour les listes des suspects, avec des titres de créances achetées par le vieillard, à l'effet de conduire les patriotes ruinés de la Force à Sainte-Pélagie, pour dettes.

Une case pour des contrats de mariages supposés, lesquels produisent de faux adultères, lesquels motivent une arrestation provisoire quelconque.

Une autre pour des passeports en blanc sous tous les signalemens, pour rendre la France voyable et guéable aux simples espions, aussi bien qu'aux mouchards titulaires, voleurs graciés, forçats en retraite, ou assommeurs en tournée.

Une autre case pour les enrôlemens de jeunes suspects à faire tuer devant Lisbonne, ou sur les côtes d'Afrique, par les Portu-

gais, ou par les Arabes, en attendant autre chose.

Une autre pour les contrats de location de restaurans, cafés, estaminets, hôtels garnis et autres lieux publics, entonnoirs à double tuyau : l'un correspondant à l'oreille du vieillard, l'autre à Sainte-Pélagie, à la Force, à Bicêtre, à Saint-Michel.

Une case pour les cartes d'entrée, bleues, grises, jaunes, vertes, rouges, rondes, carrées, triangulaires, oblongues, pour la chambre des députés, pour la chambre des pairs, pour toutes les cours royales, d'assises, ou de cassation; pour les justices de paix, conseils communaux ou de préfecture, pour le conseil d'État, pour tous les tribunaux commerciaux, civils ou correctionnels;

Pour les cours de droit, de médecine, de

chimie, de physique, de minéralogie, d'histoire, d'éloquence, de phrénologie;

Pour les séances de l'Institut, pour les assemblées électorales, pour les réunions diplomatiques, pour les conférences de l'abbé Chatel et du curé de Clichy, pour les réunions Lointier, pour le père Enfantin, pour la Société des droits de l'homme, pour le cabinet du préfet de police lui-même;

Pour toute réunion politique, scientifique, religieuse, morale, commerciale;

Enfin pour tout assemblage quelconque, quotidien, mensuel, trimestriel, hebdomadaire, semestriel, annuel ou bisannuel, de plus d'un monarchiste, carliste, henriquinquiste, duchessedeberrytiste, lucchesi-palliste, louisdixseptiste, buonapartiste, républicain, fédéral, napoléonien, joséphien,

leuchtembergien, saint-simonien, châtellien ou phalanstérien.

Puis une autre case pour les lettres de recommandation à toutes les places, depuis celle de valet de chambre ordinaire jusqu'à celle de maître de la garde-robe en service extraordinaire;

Pour les états de service signés et paraphés en blanc, pour les brevets de décoration de tous les ordres français, italiens, russes, autrichiens, polonais, anglais, belges, piémontais.

Puis une case encore pour les mandats de perquisition, d'amener, d'arrêt; pour de faux arrêts, de fausses condamnations à l'usage des mouchards dits *moutons*, pour toutes les prisons de France.

L'autre partie du coffre, c'était le garde-meuble. Des stylets, des poignards, des pis-

tolets, des perruques, des toupets, des emplâtres, des favoris, des moustaches, des béquilles, des bâtons d'assommeurs, des nez de peau, des mâchoires entières, des mentons d'argent, des lunettes vertes, des verrues, des bonnets rouges, des bonnets verts, des cocardes blanches, des cocardes tricolores, des cocardes brabançonnes, des bustes de Robespierre, des plâtres de Marat, des profils de Danton.

Des décorations de la Légion-d'Honneur, de Saint-Louis, de Ferdinand, de Charles III, du Mérite militaire, de la Toison d'or, de la Jarretière, de Léopold, de Wladimir de Russie, de l'Éperon d'or de Rome, de Dannebrog, de membre de l'Université de France, et même de la trop naïve fleur-de-lis d'argent.

De par tous les dieux de l'ancien Olympe, qu'était-ce donc que la boîte de Pandore à

côté de ce coffre en fer dont la clef a toujours été la même sous tous les règnes!...

Et ce petit vieillard tout noir, accroupi à la grande table, promenant des yeux sur une infinité de paperasses en désordre... quel est-il?

C'est le chef d'une des contre-polices de Paris; c'est un présent de l'Empire à la Restauration, laquelle en a fait cadeau au Gouvernement de juillet, qui a dit : Merci!

Ce petit vieillard est verd encore; chez lui la ruse se joint à un reste de traîtreuse énergie, que cinquante ans d'exercice n'ont pu exhaler tout entière.

Comme ses yeux brillent et ont des regards singuliers! C'est qu'ils sont habitués à voir deux personnes à la fois. Ses oreilles sont petites, mais découvertes; elles savent entendre deux conversations suspectes à droite et à

gauche, et ses deux mains ont souvent arrêté deux individus d'un coup; car si elles ont des doigts amaigris c'est qu'ils sont tout nerfs et qu'ils ne lâchent jamais ce qu'ils ont une fois enserré.

Maintenant le vieillard fait de la mouchar-derie en chef; il n'espionne plus, n'écoute plus, n'arrête plus que parmi sa famille et dans son intérieur.

Depuis une heure il était à ruminer, au milieu de ses paperasses, et il ne savait pas si ce serait le lundi ou le jeudi qu'il sauverait la France; il s'arracha tout à coup à sa médi-tation intime, et se décida à sauver la France le lundi et le jeudi... deux fois... coup sur coup!

Après cela il se décida encore à lire quel-ques-uns des nombreux rapports qu'il avait sous sa main, et il se rapprocha à cet effet

de la lueur tremblotante et fumeuse du grand crachet de pierre...

Allez, il n'en faut pas vouloir à cette pauvre lumière! Que voulez-vous? Une lumière éclaire tout ce qui passe sous elle, la figure lisse d'une jeune fille, comme la face décrépite d'une vieille bohémienne, le rapport d'un père des pauvres aussi bien que le rapport d'un mouchard.

Le vieillard se mit à lire tout haut avec sa voix nasillarde et cuivrée....

... « Le républicain repris à la lettre B
« du sixième registre vert continue ses
« visites nocturnes au numéro 30 de la rue
« Saint-Martin... Il ne reçoit plus de lettres
« par le courrier de Lyon; elles lui par-
« viennent toutes sous le couvert d'un habi-
« tant non suspect de Versailles... Je demande

« une allocation de 50 francs pour faire le
« voyage de Versailles et rapporter le nom. »

DESFORGES, n° 17.

Le petit vieillard murmura en hochant rapidement la tête comme s'il eût voulu mêler sa cervelle : Diable.... diable.... cinquante francs! Allons, allons, je lui ferai espionner en passant les officiers du nouveau régiment de cavalerie arrivé à Courbevoie...

Et il écrivit en marge du rapport : « Accordé. »

.... « La police de monsieur C... est bien
« faite... Elle se compose toujours de vingt
« agens; dix-neuf sont solides à la besogne;
« ils sortent tous du conservatoire Vidocq et
« Coco-Lacour... Je ne sais rien de bon sur le
« vingtième agent... Il se nomme Belfort, a
« servi sous l'empereur et entretient des in-
« telligences secrètes avec le docteur A... En

« somme, je pense qu'il mange à deux râ-
« teliers. Sa maîtresse va aux café des Aveu-
« gles... elle se vendra peu de chose!... »

VAUCHIN, n° 132.

Il mange à deux râteliers ! A qui vient-il dire cela!... Peut-être le misérable qui me fait ce rapport mange-t-il à trois râteliers, lui! Est-ce que moi-même je ne... mais à qui se fier maintenant?... Le vieillard écrivit... « J'accorde 25 francs pour acheter la maîtresse... » Mais après avoir fait une longue grimace en manière de moue, il se ravisa et mit un zéro à la place du 5.

.... « Notre fabricant d'armes a livré cette
« nuit cinquante fusils à un jeune écervelé
« que je lui ai conduit moi-même... On peut
« les saisir de suite et les rendre demain au
« fabricant... car les fusils sont déposés chez
« moi... Et je demande qu'on m'arrête en
« même temps pour m'envoyer quelques

« mois à Sainte-Pélagie, attendu qu'on com-
« mence à se défier de mon patriotisme à la
« 710me section des Droits de l'homme!... Je
« demande en outre qu'en considération de
« mes trois dernières dénonciations, on me
« donne la moitié du prix des fusils, comme
« indemnité de nourriture en prison!... »

TAFIO, n° 42...

— Oh! le damné Italien, toujours de l'or... toujours... Mais aussi voilà un beau limier à double nez celui-là. Il est reçu chez l'envoyé de la république d'Amérique, chez le consul de Hambourg, est affilié à trois sociétés secrètes, reçoit des secours mensuels du comité républicain, et des secours trimestriels du comité de Prague!... Bravo! bravo! Tafio... mon élève, mon rival, depuis quinze jours tu es sur les dents... il faut que tu te reposes..... Aussi j'écris : « Trois mois de congé à Sainte-Pélagie. »

... « Ce soir le président de la société G...
« doit aller au café des Italiens; il se nomme
« Alvar. Silvio doit l'aller attaquer en duel
« pour gagner les 1000 francs promis. Gas-
« pard l'accompagnera. »

BERTRAM, n° 117...

— Silvio, mon fils!... c'est bien cela!... Si tu allais périr... eh bien!... c'est de la gloire! ce sont nos faits d'armes à nous, ce sont nos campagnes. Mais non, mon fils, tu ne périras pas, car tu es sûr de ton coup... et tu sais la manière de tirer toujours le premier...

Passons à un autre...

... « Le sieur B*** notre fournisseur, qui
« vous a livré, il y a six mois, trois cents
« déguisemens complets d'ouvriers serru-
« riers, charpentiers et maçons, vient de
« faire incognito aux carlistes de la rue
« du Luxembourg une fourniture de mille

« bonnets verts et de trois mille cannes à
« tête de Henri V... Je le crois vendu aux lé-
« gitimistes... »

LORIENT, n° 7.

... Est-il ingénu ce Lorient? Vendu aux légitimistes, c'est-à-dire vendu au plus gros sac d'écus... Ah! c'est par trop de bêtise aussi! et je crois que Lorient spécule sur la naïveté... Nous verrons bien... Ah! ah! monsieur le fournisseur... trois trahisons successives... il n'y a donc plus rien à espérer de vous... alors... Le petit vieillard écrivit quelques mots qu'on devait comprendre sans doute : « *Une promenade de nuit le long de la Seine!!...* »

Puis le vieillard continua sa lecture et sa voix ne décela pas le moindre petit tremblement d'émotion.

« La veuves Bernard Moignon, mort le sinq

jouain en combattant par mile peuples saoûl les aurdres de Vidocques, se meures deux fins et resclamme unt ce court.»

L'Instruit, luméro cat-torse.

Ah diable! j'ai besoin de vous, madame veuve Bernard... je vous envoie un secours de 10 francs, pour ne pas trop vous affriander; mais, après cela, si vous parvenez à entrer comme femme de chambre chez madame L...... je vous pensionne à raison de 50 francs par mois!.....

Ici un homme entra.

— Ah!... c'est vous Grimblard! dit le petit vieillard, vous arrivez avant l'heure... c'est juste, je ne faisais pas attention; c'est nuit de paye!

— Vous l'avez dit, capitaine, on a une femme et ses petits, une maîtresse ou deux à nourrir, d'anciennes dettes trop bruyantes

à payer, et comme le pain que nous mangeons est un peu amer, il faut mettre quelque chose dessus... Allez, c'est un vilain métier que je fais là, et quand j'ai bu je ne suis plus en sûreté avec moi-même; je m mets en fureur contre ma personne... et bien souvent je crois que chez moi l'homme tuerait le mouchard!... Allez, j'étais né pour mieux que cela.

— De quoi vous plaignez-vous encore?... Ecoutez...votre voix est un grognement perpétuel... Vous n'êtes pas heureux, dites-vous? mais alors où donc placez-vous le bonheur, Grimblard?

— A l'heure où je vous parle, je place le bonheur dans beaucoup d'argent... Écoutez-moi à votre tour... Je cumule trois fonctions sans en cumuler les salaires... Depuis quinze jours je remplace le numéro 1 et le numéro 2 qui sont échelonnés sur la route de Cherbourg; j'accompagne le commissaire de

police de mon quartier dans ses visites domiciliaires... et vous conviendrez que c'est insipide et fatigant, parce que cela se renouvelle de jour et de nuit, de par-ici, de par-là, à tort à travers. De plus j'espionne le sous-chef de la police du quartier Saint-Eustache; tous les soirs je vais à la descente des voitures Lafitte... pour voir si M. G... n'arrive pas de Grenoble, et vous m'avez défendu de me coucher avant d'avoir mis sur ce petit livret rouge l'heure de rentrée du jeune homme qui demeure sur le même carré que moi... et l'on me refuse un supplément de solde! Pensez-vous que l'ame d'un homme se pèse ainsi à la balance! Non... j'ai de belles propositions ailleurs, et je vous quitte...

— Ingrats que vous êtes tous!... Est-ce ma faute à moi si la chambre n'a voté cette année que trois millions de fonds secrets? Le budget est-il de fer, pour que je vous le fasse avaler tout entier, dussiez-vous en crever!

Écoute, Grimblard... tu veux partir? Pars, mais prends garde; on pourra savoir où tu vas, et...

— Oh! pour cela, capitaine, je suis du métier; c'est impossible...

— Veux-tu que je te le dises, moi?

— Si vous me le dites, je m'engage à vous réciter les prénoms de tous les saints qui tiennent garnison au paradis...

— Eh bien!... et humilie-toi devant le génie du maître... tu as une lettre du général P..... et tu veux te faufiler dans les bureaux de la *Tribune* ou du *National*... D'un mot anonyme je te fais jeter à la porte de chez Sarrut ou Carrel... deux gaillards qui n'entendent pas raillerie sur ce chapitre-là. Allons, avoue que tu es brûlé.

Et ici le vieillard fit un grincement de dents qui tenait du tigre et du renard...

— Je suis trahi, mille démons de l'enfer!

Tenez, maître, dites-moi le nom du misérable qui m'a vendu... et à cette condition je reste avec vous.

— Grimblard, il n'y a pas de misérables ici parmi nous, entends-tu ?... D'ailleurs, si tu veux savoir le nom du mouchard qui te moucharde, moucharde tes camarades et tu le sauras...

Le capitaine ouvrit la bouche et laissa sortir un rire si métallique et si rapide qu'on eût dit le roulement de deux baguettes sur le tam-tam...

Grimblard était stupéfait...

Suite.

Suite.

Tout à coup beaucoup d'hommes entrèrent à la file... ils avaient des accoutremens si bizarres, si divers de formes et de couleurs, qu'à voir tous ces costumes dans cette chambre, ou plutôt dans cette grande fourmilière délabrée, on eût dit un bal masqué au milieu des ruines d'un vieux donjon...

Faut-il le dire?... ces hommes-là se saluaient, se serraient la main, s'efforçaient de croire qu'ils s'aimaient entre eux.

O sainte amitié, voile ton visage! Il y eut des voix assez éhontées pour prononcer ton nom dans la maison maudite!

La conversation générale dura quelques minutes parmi les mouchards, et l'ensemble de toutes ces voix avait quelque chose de bizarre et de désuni.

Dans les réunions nombreuses... à la Bourse, par exemple, l'ensemble des voix produit un unisson vague, monotone, comme un murmure perpétuel.

Mais ici la voix ordinaire était perdue pour les mouchards, c'était un unisson de voix enrouées, dominé et transpercé par des glapissemens gutturaux...

Parmi tous ces misérables épuisés par la débauche, ce n'étaient que des efforts à parler dans le bas, ou à crier dans le haut.

Tout à coup le vieillard fit un grand *chut!*...

Et le *chut!* commencé dans le bruit finit dans le silence.

C'était nuit de paie à la maison maudite...

Le petit vieillard prit un livret rouge et appela :

— Bernard, dit le Polonais?...

— Présent!...

— Voyons... approche; que sais-tu de nouveau? Il y a huit nuits que tu n'es venu au rapport...

— Avez-vous donc oublié la mission importante que vous m'avez confiée? J'ai rôdé

pendant ces huit jours et ces huit nuits autour du château de La Grange, autour de Lafayette, ce vieux recéleur de Lelewel! Heureusement que le ministère vient de chasser de l'autre côté de la frontière le maudit Polonais qui m'a fait si souvent souffler dans mes doigts et battre du pied contre les murs! C'est vous plutôt, capitaine, qui avez oublié de m'envoyer de l'argent par le numéro 11, que vous avez fait placer conducteur à la diligence de Meaux...

— C'est vrai... c'est vrai...; voici ton mandat... Puisque tu as fini ta promenade circulaire à La Grange, va un peu rôder autour du comité polonais à Paris... j'ai besoin de quelque chose sur les Polonais, pour samedi prochain. Worcel et Pulawski sont à Sainte-Pélagie... leur procès s'instruit... tu comprends!... A un autre maintenant. Vauchin?...

— Présent !...

— J'ai lu ton rapport sur la police de monsieur C. Quel est ce Belfort, lequel, selon toi, mange à deux râteliers?

— Je vais vous dire cela, capitaine : Belfort est un gaillard qui ne se nourrit pas avec des pelures de melon... C'est l'homme de confiance de ce M. C. Eh bien ! malgré cela, un de ses meilleurs camarades me l'a dénoncé comme ayant des rapports avec un journal révolutionnaire...

— Ah ! je sais ce que c'est... Belfort, c'est son nom de guerre, il se nomme F. ; mais tu me parles là du meilleur lévrier que j'aie encore formé, fouaillé, et nourri... Tenez, messieurs, il faut que je vous dise cela... Dame ! c'est un art difficile que le nôtre, et il est important de copier les bons modèles...

« F. avait obtenu une recommandation

du général D. vous connaissez tous le général D. Avec cela il a été reçu à bras ouverts par cet étourdi de L. il a captivé sa confiance,... exploité ses souvenirs et son cœur, pris demeure chez lui, chaussé ses bottes, endossé ses chemises; et lors des émeutes de la rue Saint-Denis, il savait tous les secrets de madame L. dont nous savions toujours la retraite nouvelle, et que nous aurions sûrement arrêtée sans ce gros A. T. qui l'enlevait toujours à temps.

« Honneur à Belfort, messieurs! Un jour il manqua de réussir dans un projet superbement machiavélique... Il se mit dans la tête de conseiller à ce gros A. T. de faire imprimer des proclamations rédigées dans le style de Lafayette: « Parce que, lui disait-il,
« vous connaissez Lafayette et sa manière de
« rédiger, aussi bien que son secrétaire M. Ber-
« ger, et parce que tout le monde sait que La-

« fayette ferait volontiers un nouveau 1830
« pour mourir tranquille. »

« A. T. fit semblant de donner dans le piége, mais il ne voulut pas rédiger la proclamation de sa main, et ordonna à F. de l'écrire sous sa dictée...

« Celui-ci écrivit, et, ma foi! vous concevez qu'alors ce ne fut plus qu'un chiffon de papier, ni plus ni moins bon que s'il avait été rédigé dans notre laboratoire même...

« Eh bien! messieurs, Belfort ne se découragea point... Dès que L. et A. T. furent *empélagiés*, il parvint à se faire nommer caissier du journal... et alors il nous servit... et tira de notre côté à plein collier... A. T. et L. l'en chassèrent enfin... Que fit Belfort? C'est ici qu'il faut l'admirer!.. il s'était fait cette maxime :...

« Parler toutes les langues;

« Porter toutes les figures;

« Suivre tous les chemins.

« Il sortit du journal; mais à l'aide de quelques économies il vint établir dans le quartier latin un petit estaminet, où quelques étudians étourdis venaient conspirer autour du comptoir... Belfort fut leur porte-voix... et propos, menaces, révélations, projets, tout m'arrivait droit dans l'oreille... Belfort a été bien récompensé comme vous savez peut-être; il est maintenant porteur d'un bel et bon brevet d'officier de police, ainsi que son ami C., tous deux recommandés par le général D. lequel ne peut plus malheureusement recommander personne...

« Oui... Belfort a mangé à deux râteliers... mais il a servi doublement notre cause...

Je vous le dis... ceci est de l'histoire pour vous et... »

Ici le vieillard fut interrompu par la bruyante arrivée d'un petit mouchardillon qui chantait le refrain d'une chanson quatre-vingt-treiziste, composée par lui-même.

Le vieillard, furieux d'être ainsi interrompu dans son cours d'histoire à l'usage de la rue de Jérusalem, apostropha vivement le petit B.

— Il y a huit jours que je vous fais suivre... eh bien! tous les soirs vous êtes ivre;... et alors vous bavardez comme un exposé de motifs!.. Il y a quinze jours, n'avez-vous pas eu l'imprudence de montrer à M. G. qui est en ce moment au journal d'Avignon, la lettre d'enrôlement que je vous avais écrite... G. vous a mis à la porte du café, et maintenant

tous les républicains savent cela.... Est-ce une invention?

— Si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer...

— Taisez-vous!... on vous montre au doigt... dans les rues, en disant : Voici le misérable qui, après avoir été trois mois à Sainte-Pélagie, est sorti avec les habits du jeune mathématicien Gallois, lesquels il n'a jamais rendus...

— Qu'est-ce que cela prouve?... Gallois est mort, j'ai été le voir au cimetière du Mont-Parnasse, et, ma foi! j'ai trouvé ma quittance dans son cercueil!...

— Qu'est-ce que cela prouve?... cela prouve qu'une mouche qui tourne autour de la chandelle finit par s'y brûler les ailes, et qu'alors elle n'est plus bonne qu'à mettre dans les mouchettes... Me comprenez-vous maintenant?...

— Très bien! c'est-à-dire qu'après m'avoir

usé l'on me chasse... Oui... mais si mon cœur est usé, ma mémoire ne l'est pas... et je puis révéler des choses !...

— Des menaces !... avant de mordre, la vipère siffle !... Allez, allez dire qu'il y a dans Paris une dizaine de contre-polices, personne ne s'en doute, n'est-ce pas ?... Allez auprès des journalistes républicains... dites-leur que vous êtes un ex-policier, un espion licencié, un mouchard en disponibilité, et vous serez reçu avec tous les égards dûs à une touchante infortune !

Ici un rire général éclata.

Il est si doux pour des misérables de trouver à rire sur quelque chose de plus misérable encore !

Le petit B. montra les dents, jeta sa chique contre le mur et s'écria :

— Je ferai une chanson que je publierai à dix mille exemplaires !...

— J'en retiens cent exemplaires pour moi, dit tranquillement le capitaine... Vauchin ! je te charge de faire saisir le reste à l'imprimerie... Mais, allons, je veux être bon peigre avec toi, comme disent les argotiers ; prends cette commission d'inspecteur des filles de Paris... tu auras la rue Saint-Honoré et la rue des Colonnes !..

Oh ! ici commença le rire inextinguible de tous ces horribles dieux de la maison maudite... Le vieillard les encourageait visiblement en écarquillant ses petits yeux verts, qui brillaient dans l'ombre comme deux points de feu...

— Monsieur l'inspecteur, goguenarda Vauchin, soyez prudent surtout... le beau sexe est si trompeur... la chair est si faible...

et le fard est si reluisant à la chandelle... Soyez prudent, monsieur l'inspecteur !

— D'agent de police tu passes sultan, dit Tafio; tudieu! quel saut, mon fils! si tu continues tu mourras dans la peau de Mahomet !...

Et de rire !...

— Ah! çà, gloussa la voix enrouée de Desforges, ne va pas te laisser battre par tes femmes... il faut qu'un homme se fasse respecter dans son intérieur!... si elles te montrent le poing, montre les dents et mords en pleine viande.

— Est-ce que le futur époux des onze mille vierges de la rue Saint-Honoré ne va point faire publier ses bans à la paroisse Saint-Roch ?...

— Qui parle de vierges à monsieur l'inspecteur? monsieur l'inspecteur est protestant !...

Grimblard s'approcha du petit B. et lui dit à demi-voix :

— Je te retiens Flore et Zoé, entends-tu?...

En ce moment le petit sultan de la rue Saint-Honoré eût bien voulu faire empaler tous ses confrères... mais il réfléchit sagement à une chose : c'est qu'il aurait faim le lendemain matin et soif le lendemain soir. Il prit sa commission et descendit l'escalier en murmurant...

— Qu'ils viennent les misérables!... Flore et Zoé me vengeront!

Tafio l'entendit... il se mit au haut de la rampe et avant que le petit B. eût donné le mot d'ordre de cette nuit pour sortir... il lui cria, en mettant sa bouche dans ses deux mains en porte-voix :

— Qui veut acheter un homme?...

Tafio avait raison... dès cet instant le petit B. était à vendre!...

A peine le silence était-il rétabli dans la grande salle de la maison maudite qu'un grand jeune homme sec, aux moustaches rousses, entra tout essoufflé.

— C'est Gaspard!.. dit le capitaine.

— Oui, c'est moi... moi, mille tonnerres!... et je reviens seul encore.

— Seul!... et Silvio, où est-il?...

— Il est... il est... il est mort!

— Mort!... Silvio!... mon fils!... Mort! tu mens, misérable... Mort!.. arrêtez-le... arrêtez-le... vous autres, car s'il dit que mon fils est mort, c'est qu'il l'aura assassiné...

— Eh! laissez-moi donc, vous autres... et toi, vieux fou... tu ferais mieux de m'écouter pour la vengeance...

Ce soir, au café des Italiens, Silvio chercha querelle au président de la société de la

rue Saint-Côme, à Alvar; et c'était tout naturel, n'est-ce pas, camarades? il y avait mille francs à gagner... Nous allons aux Champs-Élysées... j'avais nos pistolets... je fais tirer à la courte-paille, d'après la manière que vous savez. Silvio, comme de juste, tire le premier... Ah! je sais bien que vous ne voudrez pas me croire... eh bien!... Silvio manque son homme... et avant qu'il ait pu jurer son *mordieu!*... son homme lui envoie une balle dans le crâne...

Le vieillard ne parlait plus; seulement les dents qui lui restaient mordaient son poing avec tant de rage qu'il y avait de l'écume dans la morsure, et que le sang coulait dans sa manche, le long de son bras!... Il paraît que le chef de la dixième contre-moucharderie de Paris était redevenu homme, car il se prit à aimer furieusement son fils.

On peut donc appartenir à la mouchar-derie, et avoir un cœur pour aimer quelque chose? Il est vrai que bien des phénomènes ne sont pas encore expliqués...

Enfin le vieillard s'écria :

— Vengeance! mort à tous les républi-cains... et toi, Gaspard, va!... prends ton poi-gnard... va de par la nuit pour être plus sûr... Frappe et tue... oh! tue-moi le monstre qui m'a tué mon fils!...

— Et mille francs de perdus! s'écria Tafio...

Gaspard répondit :

— Non, car je le tuerai...

Et en même temps il pensa que ce serait par derrière!

Il continua :

— A la première réunion de la rue Saint-Côme... dans quinze jours... je serai embusqué derrière la grande borne de l'Hôtel Américain... et dans quinze jours à pareille heure... Alvar sera mort... car voici une bonne lame de poignard !...

— Cela ne suffit pas, dit Tafio, je m'y connais, moi, le poignard est Italien... il faut encore que la lame soit bien aiguisée et surtout bien emmanchée... car on n'enfonce pas un clou à coups d'éponge !...

— Veux-tu que j'essaye sur toi, Tafio ?

— Oh ! que non pas, de par Saint-Marc !... il me reste encore trente francs à boire !...

Le vieillard ne pouvait pas pleurer.

— Quinze jours, disait-il, c'est bien long !.. Quoi ! il faudra que j'attende jusque là... il aura vécu quinze jours plus que mon fils, lui. Oui, mais c'est fini pour Silvio... il ne souffre plus...

et dans quinze jours ce sera à commencer pour Alvar!...

Grimblard murmura :

— C'est égal... ce sera dommage; Alvar est un bien bel homme... il aurait fait un si beau sergent de ville en uniforme!...

Le vieillard se leva brusquement... la folie commençait sans doute à lui monter à la cervelle, car ses yeux flamboyaient dans l'ombre, ses dents en claquant coupaient chacune de ses paroles, et il parla du ciel!...

— Silvio! tu es au ciel, n'est-ce pas? Eh bien! dans quinze jours Alvar ira où tu es... Alors vois-tu, ce sera à ton tour... prends-le par la main... dis-lui que tu lui pardonnes, attendu que tout s'oublie dans la demeure de Dieu. Prends-le par la main... conduis-le au bord de l'enfer, comme pour lui montrer les

damnés... passe doucement ta main derrière lui, et alors... du courage!... alors... pousse-le dans l'abîme!

Ici le capitaine se mit à rire... et ce rire, passant par les crevasses des murailles, fut répété par les chambres voisines avec un tel accent de vérité, que les mouchards se regardèrent quelques minutes en pâlissant...

Le capitaine se leva... alla au crachet de pierre... marmotta trois fois... *Domine, non sum dignus*... mit ses doigts dans l'huile et fit le signe de la croix...

Gaspard le prit par le bras et le conduisit dans une chambre à côté de la grande salle.

— Voilà-t-il pas que notre capitaine va se faire ermite, dit Grimblard... il a cru mettre ses doigts dans l'eau bénite et

s'est fait couler de l'huile de par les deux yeux !...

Tafio répondit :

— L'ermite aura la besace si pleine de gros péchés de toutes les sortes qu'il ne pourra jamais gravir jusqu'au ciel !...

Vauchin les interrompit :

— Camarades !... sommes-nous dans la semaine sainte, que vous parlez religion à pleine gorgée.... M'est avis que nous parlions un peu moins du ciel... on dit que les anges y sont bouffis à boire de l'eau de pluie. Desforges, tiens, voilà la clef de la cave qui s'est accrochée à ma main lorsque le vieillard passait devant moi... va nous chercher quelques douzaines de bouteilles de rhum. Si nous les cassons... l'ermite croira entendre le carillon du beffroi carillonné au ciel par les chérubins... Rapporte-nous du rhum...

mordieu! comme disait feu Silvio... et quand nous serons tertous ivres, nous chanterons le couplet de la parisienne qu'on siffle à la Porte-Saint-Martin!

— N'as-tu pas peur de réveiller le capitaine?...

— Tafio... tu sais bien que nous chanterons assez faux pour faire croire au vieillard d'ici à côté que ce sont les chanoines de Notre-Dame qui enterrent son fils!

— Que Dieu veuille avoir son mannequin... fit Tafio...

— Amen, répondit toute la salle.

Le rhum arriva... on ne but pas au verre... chacun engoula sa bouteille.

Cette nuit, la maison maudite craqua dans toutes ses membrures.

Ce fut bien autre chose encore que la nuit des brûlards de la Salamandre au beau

livre d'Eugène Sue... Là bas c'était une orgie de francs marins, ici.........

.... Ici ce fut une saoulerie de mouchards ! ! ! !

Est-ce qu'il y aurait aussi une Providence pour les mouchards?...

Le fait est que la maison maudite ne croula pas cette nuit-là ! ! ! !



IX.

Mystères.

Sed satis est jam posse mori.

LUCAN.

IX.

Mais hâtons-nous de quitter cette impure atmosphère de la maison maudite et de rentrer dans notre petite maison blanche aux volets verts, que la nature même de cette histoire nous fera trop souvent encore abandonner...

Depuis huit jours Spielberg quittait rarement son laboratoire si sombre et si mystérieux.

Depuis huit jours cependant il n'avait pu toucher à la science; la science lui était ingrate et rebelle.

Il est vrai que le cœur de Spielberg était souvent auprès du lit d'Alvar.

Mais encore, est-ce que la science s'étudie avec le cœur?

Non; mais quand le cœur d'un homme est malade, tout est malade chez cet homme, car le sang afflue au cœur et s'affadit, car toutes les fibres de l'organisation y correspondent et y puisent mollesse et inertie.

Le vieillard ne se livrait donc plus à ses études analytiques, mais il était souvent plongé dans de longues méditations, et lors-

que tout le monde reposait dans la maison, tout le monde, excepté Toussaint sans doute, alors le vieillard tournait le dos à sa table de travail, et d'un œil fixe il regardait pendant des heures entières la bibliothèque vitrée avec ses rideaux verts toujours fermés.

Souvent ses yeux prenaient une vive expression de colère et sa bouche tremblait en prononçant des paroles entrecoupées, jusqu'à ce qu'une larme vînt tout à coup briller à travers sa paupière, couler le long de sa figure, et tomber sur sa main. Alors ses yeux reprenaient une expression d'amour et de bonté, et ses lèvres ne remuaient plus.

Et c'était toujours la vitrine qu'il regardait ainsi, car dans ces momens-là aucune des têtes de reptiles tournées vers lui ne pouvait attirer un seul de ses regards.

Quelquefois il éteignait sa lampe à l'es-

prit-de-vin, marchait lentement à la bibliothèque, l'ouvrait et prononçait d'étranges mots qui s'adressaient l'on ne sait à quoi, et lesquels ne manquaient jamais de faire fuir de peur les passans du petit sentier au bord de l'eau, que la curiosité faisait écouter l'oreille appuyée contre le vitrail de l'ogive.

Une fois le vieux pêcheur Lamarre raconta qu'en passant au milieu de la nuit pour aller rôder autour de ses filets, il avait entendu la voix de Spielberg dire trois fois : « Je te pardonne!... »

Et le vieux pêcheur ajouta naïvement que, malgré son courage à faire la chasse nocturne aux voleurs de poissons, il n'en avait pas moins ressenti une grande émotion lorsqu'il avait entendu cette voix singulière disant des mots d'absolution à on ne sait

quoi, et ces allocutions mystérieuses auxquelles il n'était jamais répondu.

Ce soir-là, cependant, Spielberg aurait dû être plus heureux qu'à l'ordinaire, car s'il se fût avisé de regarder son bocal, marchant de conserve avec le rayon du soleil qui passait par le trou du mur, il se fût convaincu que la chaleur avait produit sur la combinaison des matières animales une espèce nouvelle d'animalcules, les volvox-pygmées visibles au microscope Raspail.

Spielberg aurait été plus heureux qu'à l'ordinaire, car de ce fait il aurait sûrement conclu que désormais Dieu est inutile pour créer des animaux; que l'avenir de la science est immense, et que lui, Spielberg, est aujourd'hui encore plus athée que la veille...

Il aurait dû être plus heureux qu'à l'ordinaire, car son fils était guéri de sa blessure.

Ce corps de jeune homme était puissant à vivre, ses chairs ardentes à reprendre, à se rattacher, et aucun germe impur, fruit d'une jeunesse trop passionnée, n'était venu se mêler au sang de la plaie pour la bleuir et la corrompre.

Mais non, Spielberg n'était pas heureux... car il aimait aussi Toussaint-le-mulâtre, et Toussaint-le-mulâtre était visiblement attaqué au cœur d'une grande affection mélancolique.

Décidément Toussaint ne sortait plus de sa chambre que pour aller rêver la nuit sur le bord de la Seine ou bien dans les profondes allées de Saint-Nicolas-au-bois.

Spielberg cherchait des raisons scientifiques capables d'expliquer cette retraite mystérieuse.

Il rêvait au moyen d'arracher à Toussaint

le secret que celui-ci retenait à grande obstination.

Spielberg se disait : — Peut-être que ce pauvre Toussaint se frappe le front et se damne à la recherche de quelque corps simple... mauvaise voie en vérité et qui ne prouve qu'une chose : c'est que si ces corps paraissent simples, c'est qu'on n'est pas encore parvenu à les décomposer... Il n'y a pas de corps simples dans la nature... Décomposer... comparer... déduire... voilà la véritable voie dans la science... Pourvu que Toussaint ne soit pas saisi par la manie de découvrir le grand œuvre.

Je visiterai sa bibliothèque et je brûlerai tous les alchimistes ; oui, tous, sans pitié, depuis Nicolas Flamel jusqu'à Paracelse ! Ah ! je sais combien de nuits et de souffrances ils m'ont coûté. Je me cacherai dans son la-

boratoire... j'épierai ses opérations... Il faut d'abord que je lui retire son grand fourneau à réverbère... le petit peut lui suffire... En vérité il fait une étrange consommation d'alcool... et de mercure... Oh! oh!... il est temps que j'espionne tout cela... Si Toussaint est à la recherche de l'or... s'il tâte du cabalistique, s'il ouvre seulement un Palma Cayet ou un Kahlmann, il est perdu... car il n'a pas la tête de Spielberg... cette tête qui fera plus tard une bonne et dure capsule à transvaser les décompositions importantes...

Du cabalistique!... pauvre Toussaint!... dès qu'on est entré dans ce dédale, dans ce royaume du vague, il est bien rare de trouver le fil à suivre pour sortir... Dès qu'à la science positive se mêle de la sorcellerie... et que tout cela tournoie dans un cerveau quelque peu fanatique, ce cerveau est à jamais perdu pour la raison... Toussaint!

veux-tu donc si jeune venir prendre place dans la...

Ici on frappa respectueusement à la porte du laboratoire... c'est-à-dire à trois petits coups de l'index recourbé d'une main discrète, craintive ou hypocrite...

Spielberg ainsi distrait de sa rêverie intime, prit une grosse voix et dit : —Entrez!

Ce son de voix trouva son écho dans les cristaux et les cuivres du laboratoire, qui avaient les lignes nodales correspondantes ; mais l'écho vibra pendant quelques minutes, s'éteignit lentement dans le plus grand silence... et personne n'entra...

X.

Un Mariage.

« Héloïse ne voulait pas se marier avec Abeilard; après le « mariage, elle protestait avec serment qu'elle n'était que sa « maîtresse... »

BAYLE.

« Que votre bonheur est extrême,
« Cruels lions, sauvages ours!
« Vous qui n'avez dans vos amours
« D'autres règles que l'amour même.
« Que j'envie un semblable sort!
« Et que nous sommes malheureuses
« Nous de qui les lois rigoureuses
« Punissent l'amour par la mort! »

Pastor Fido.

« Vous voulez vous remarier, madame? Songez donc que la « tourterelle demeure seule toute sa vie lorsqu'elle a perdu son « premier mari. — Si vous avez à me proposer l'exemple des « bêtes, proposez-moi celui des pigeons et des moineaux. »

L'IMPÉRATRICE DE HONGRIE.

« Boire et manger, coucher ensemble,
« C'est mariage, ce me semble. »

Dictionnaire de Furetière.

X.

Un homme moins scientifique, moins méditatif, mais plus observateur que Spielberg, eût facilement reconnu que c'était une femme qui avait ainsi frappé à la porte.

Spielberg, étonné, se leva et alla ouvrir lui-même...

Marie était là... toute droite au seuil, pâle de peur et cachant sa jolie tête dans ses deux mains...

— C'est vous, Marie... pourquoi n'êtes-vous pas entrée, mon enfant?

— C'est que... j'avais bien peur!

— Vous avez peur de moi, Marie?

— Peur de vous, monsieur Spielberg! oh! non... mais j'ai peur de ce laboratoire! Il est si sombre et si terrible au dedans que je ne puis seulement passer dans ce long corridor sans regarder derrière moi... et tout à l'heure, lorsque j'ai frappé à cette porte... je suis restée toute tremblante sans oser entrer, ni m'enfuir, car j'ai cru qu'une autre voix que la vôtre avait dit : Entrez!

— Cette tête de mort peut-être!... Marie... avez-vous peur de ceux qui ne sont plus? Allons donc... soyons un peu grande fille; il faudra que je vous mette en main l'histoire

de Christine... langues mortes et vivantes, les arts, la science, elle savait tout. Oh! c'était une femme plus instruite que beaucoup de nos savans... aussi l'appelait-on le roi Christine, non pour dire que les rois savent ces choses-là, mais seulement pour dire qu'elle n'était pas une femme... Mais je veux laisser Christine, et la science, et les rois tranquilles, car je vois à vos deux yeux que vous avez quelque chose d'intime à me dire.

— Je suis venue pour...

— Avez-vous peur encore? Allons, ma petite Marie, venez ici... plus près de moi... il n'y a pas de revenans dans cette chambre, et s'il y en avait ne suis-je pas là?... Nous sommes deux, Marie; tenez, avec vous je suis bien fort, moi!

— Je n'ai plus si peur, monsieur Spielberg... mais c'est que je suis venue... et Alvar ne le sait pas... et quoique je sois

venue auprès de vous aussi bien pour lui que pour moi, c'est égal, cela me fait toute drôle de le lui avoir caché... Oh! ne me grondez pas, monsieur Spielberg, écoutez-moi, plutôt... Alvar doit venir tout à l'heure pour vous parler de moi... de nous deux... et moi j'ai couru bien vite... pour vous prier... pour vous rappeler les paroles que vous m'avez dites en me conduisant dans la chambre d'Alvar... je les ai bien retenues : « Guérissez-le, je vous le donnerai et ce sera pour vous! » Monsieur Spielberg, je viens vous dire que j'ai guéri Alvar...

— Et vous venez me dire aussi qu'il faut que je vous le donne, n'est-ce pas?... Eh bien! c'est moi au contraire qui vais vous prier de vous donner à mon fils, car Marie en se donnant à Alvar pour femme, et à Spielberg pour fille, Marie fera beaucoup pour Alvar et pour Spielberg!...

— Oh! qu'est-ce que vous dites donc là,

monsieur? moi... pauvre fille sans parens... sans fortune... je pourrais quelque chose pour quelqu'un... moi!... une pauvre orpheline!...

Et Marie avait une larme dans les yeux, et elle répéta encore : Une pauvre orpheline!...

— La jeune fille qui est douce et bonne, franche et loyale, est une fille bien riche, Marie, et cette fille-là, si elle est orpheline, trouve bien vite des gens pour l'aimer... pour lui refaire une famille... Tenez, Marie, votre père et votre mère sont morts... Eh bien! depuis ce temps vous avez déjà trouvé trois personnes qui vous aiment... moi... le père Honoré... et puis encore un autre, n'est-il pas vrai?... Alvar.

Spielberg oubliait un nom... Il y avait quatre personnes qui aimaient Marie.

La pauvre orpheline pleura encore... Etait-ce reconnaissance ou souvenir du vieux soldat, ou bien pensa-t-elle que ces trois hommes qui l'aimaient , ne l'aimeraient jamais comme l'avait aimée sa mère!...

En ce moment le père Honoré entra... Spielberg lui dit :

— Honoré, n'est-ce pas que vous aimez bien Marie?

— Voilà une singulière question; faut-il que j'y réponde, ma fille?

— Oh! non... non... père Honoré.

La porte s'ouvrit... c'était Alvar... Spielberg lui dit :

— N'est-ce pas, Alvar, que vous aimez bien Marie?

— Non, je ne l'aime pas...

— Oh! pour cela ne l'écoutez pas... il ne

dit pas la vérité... Alvar, vous m'avez dit que vous ne mentiez jamais!

Comme elle disait cela Toussaint entra, tenant deux livres dans la main... Spielberg lui dit aussi :

— N'est-ce pas, Toussaint, que vous aimez bien Marie?

— Qui... moi?... je n'ai pas dit cela!... s'écria Toussaint, éperdu de cette brusque question.

— Voilà qui est bien d'un savant... dit le père Honoré, on lui parle amitié, il entend oxigène!

— C'est singulier!... dit Spielberg...

Mais le père Honoré vint de nouveau au secours de Toussaint-le-mulâtre.

— Ne voyez-vous pas les deux livres qu'il rapporte à la bibliothèque?... C'est l'*Ars*

amandi d'Ovide et l'Art d'aimer de Mause... livres froids et faux!... Comment voulez-vous après avoir lu cela qu'il avoue aimer quelqu'un à la manière de Mause et d'Ovide?...

Pour venir au secours des vivans, Honoré n'hésitait même pas à attaquer les morts, et en même temps il pensait qu'il ne pouvait faire grand tort à ceux-ci, attendu qu'ils étaient dans le sein de Dieu, et que de là on n'entend pas le vain bruit de la terre!

Le Mulâtre ne put soutenir cette scène... son regard était égaré et ses lèvres tremblèrent en disant :

— Je venais vous... vous parler... vous consulter... sur le chlorure de... je veux dire sur Berzélius... Je vous laisse... j'ai une expérience en ébullition... Berzélius m'attend là-haut!

Et Toussaint s'enfuit presque en délire!...

Spielberg s'écria :

— Quand je le disais que je découvrirais la cause de son mal!... Le malheureux Toussaint est à la recherche du corps simple que n'a jamais pu trouver Berzélius...

— Et il a bien tort, dit avec émotion le père Honoré, il ferait mieux d'étudier la nature en masse que de la décomposer ainsi en détail; il ferait mieux d'admirer le monde dans son ensemble sublime et inexplicable, qui nous force à reconnaître un créateur! La science y perdrait peut-être, mais le cœur y gagnerait beaucoup; et d'ailleurs m'est avis qu'il vaut mieux semer la surface de la terre que de fouiller à ses entrailles! La terre produit mieux dessus que dedans... sa surface nourrit le corps de l'homme et lui fait aimer Dieu; ses entrailles nourrissent son orgueil et lui font rêver l'enfer!

— Voilà qui est bien déclamé, père Ho-

noré, vous n'avez rien dit autre chose, si ce n'est que vous n'avez pas de curiosité au-delà du boire ou du manger!... Quant à moi je ne vous ressemble pas; je veux savoir d'où je viens... ce que je suis... pourquoi je suis venu... et où je vais!...

— Voulez-vous, Spielberg, que je vous prouve une chose avec la simple raison?... c'est que vous manquez à votre nature et que vous mentez à votre mission. Si c'était la nature et la mission des hommes de faire ce que vous faites, tous devraient avoir le pouvoir et le temps de le faire... or, les trois quarts des hommes consument leur vie à chercher leur nourriture, attendu qu'on ne vient pas gros et gras, monsieur le savant, à manger de la terre tertiaire, et à boire de l'acide prussique!...

— Et si, de la terre tertiaire et de l'acide prussique, je parviens à extraire de quoi prolonger notre existence d'un tiers?...

— Alors vous m'aurez fait là un cadeau qui me fera peine, car vous aurez perdu pour le tiers de ma vie la moitié de la vôtre!...

— Et si je persiste à vouloir vous faire vivre aux dépens de ma vie... que direz-vous encore?...

— Que Dieu est trop bon pour vous laisser faire!...

— Dieu!... toujours Dieu!... Il y a quarante ans que je le cherche... et il est fâcheux pour lui qu'aucune de mes opérations chimiques ne m'ait encore indiqué seulement le bout de son doigt!...

— C'est que, depuis quarante ans, vous le cherchez où il n'est pas...

— Mais où donc le chercher?

— Dans votre cœur!

— Mon cœur! mais c'est encore de la chimie cela... Mon cœur? c'est de l'hydrogène, de l'oxigène, du carbone... de l'azote... et si je pouvais le faire sans mourir... avant une

heure je vous mettrais mon cœur dans cette petite fiole de cristal!

— Mais vous ne pouvez pas le faire sans mourir. Eh bien! c'est là qu'est Dieu! Spielberg! Spielberg! ne calomniez pas ainsi votre cœur... car il aime beaucoup ces enfans... car il m'aime aussi... et assurément ce n'est pas de la chimie cela... et vous ne mettrez pas cet amour-là dans cette petite fiole de cristal!

— Alors, Honoré, j'attendrai que ce cœur qui vous aime tous si tendrement se mette un jour à aimer aussi Dieu!...

Il y eut un moment de silence solennel... Spielberg en profita pour se toucher afin de se forcer à croire en lui-même...

Le père Honoré en profita pour toucher sous sa robe un grand chapelet... afin de se maintenir à croire en Dieu!

Alvar et Marie parlaient aussi entre eux...

mais... bien bas... et il n'est pas probable qu'en ce moment ils causaient chimie... Aussi le père Honoré, qui les voyait se dire dans l'ombre des choses si intimes qu'un cheveu n'aurait pu trouver place entre leurs bouches, interpella Spielberg :

— Je parie avec vous, Spielberg, que ces deux enfans-là ne veulent pas savoir en ce moment d'où ils viennent et où ils vont... mais seulement où ils en sont... N'est-ce pas, Alvar?... n'est-ce pas, Marie?...

Alvar et Marie ne l'entendirent seulement point.

— Voilà un silence qui semble vous donner raison, père Honoré, mais écoutez-moi! Si mon fils ne s'occupe que de son présent, c'est qu'il sait bien que je suis là pour manipuler tout son avenir... Je suis vieux et presque infirme, mais, sans sortir de ce laboratoire,

je saurai bien courir en éclaireur sur toute sa route.

Allons, monsieur l'optimiste, prêtez l'oreille et les yeux à ce que va dire et faire celui que vous appelez un athée quand vous êtes un peu fâché et que vous croyez lui lancer une grosse épigramme... Écoutez et voyez... après cela vous le jugerez, si toutefois votre Dieu ne l'empêche pas, ou vous le permet, ou le désire, ou vous l'inspire, ou vous l'ordonne, ou bien encore s'il vous fait l'honneur de penser à vous en ce moment!

Spielberg avait quelquefois de l'ironie, mais la bienveillance de son regard et la bonté de sa voix dominaient presque toujours l'ironie elle-même.

Spielberg regarda long-temps le père Honoré comme pour s'assurer qu'il ne l'avait pas fâché.

Fâcher le père Honoré!...

Il eût été aussi difficile à un être vivant de fâcher le père Honoré qu'à un enfantelet de six mois de fâcher sa mère!...

Après avoir reçu du père Honoré un sourire qui lui fit du bien, Spielberg se tourna du côté de son fils.

—Alvar, n'avais-tu pas quelque chose d'intéressant à me demander ce soir?

Cette fois les deux enfans entendirent bien... ceci les touchait de si près! On entend toujours tout de suite les paroles qui vous touchent, comme le premier mot qui se montre aux yeux d'un lecteur, c'est son nom!

— Mon père, j'ai à vous dire que vos deux enfans s'aiment tant que pour bien faire il faudrait les marier!

Le père Honoré s'écria :

— Un mariage? Hé! hé... je suis de la partie, moi... Je crois qu'il s'agit ici de mon ministère... Choisissez-moi, je vous en prie, mes enfans... donnez-moi la préférence; moi, je marie pour rien, d'abord!...

— Un instant, père Honoré, dit gravement Spielberg; je crois que, si l'on veut m'écouter, on pourra tout terminer sans sortir d'ici... Mes enfans, vous êtes trop braves pour recevoir des ordres de moi... mais vous ne nierez pas que ce vieux crâne sans cheveux renferme beaucoup de souvenirs; je vais tâcher qu'ils vous soient utiles en ce moment solennel. Je vous aime bien, Alvar et Marie... mais à mon amitié se mêle beaucoup d'expérience et de raison... je vous aime bien, mais je ne veux pas faire comme les singes qui souvent étouffent leurs enfans à force de caresses... Or çà, mes bons amis, rapprochez-

vous un peu, écoutez-moi sans m'interrompre, et, lorsque j'aurai parlé, vous délibèrerez tous les deux... et puis vous ferez à votre plaisir et pour le compte de votre avenir...

— Diable! dit le père Honoré, je vais rester, car je vois venir l'orage... il va pleuvoir une pluie de sophismes et de paradoxes...

Et le père Honoré se tint sur ses gardes et regarda Spielberg quelque peu de còté...

Spielberg jeta un long regard sur la vitrine aux rideaux verts, passa sa main sur ses yeux, croyant essuyer deux larmes qui n'y étaient pas, et raconta.

Suite.

O cher enfantelet ! vrai pourtraict de ton père,
Dors sur le seyn que ta bouche a pressé ;
Dors, petiot ; cloz, ami, sur le seyn de ta mère,
Tien doux œillet par le somme oppressé.

Bel ami, cher petiot, que ta pupille tendre
Gouste un sommeil qui n'est plus faict pour moy !
. . . .
. . . .

Je parle et ne m'entends!... et que dis-je? insensée!
Plus m'oyrait-il, quand fust moult éveillé,
Povre chier enfançon ! des fils de ta pensée
L'eschevelet n'est encor desbrouillé.

Tretous avons été comme es toi dans ceste heure ;
Triste raison que trop tost n'adviendra!
En la paix dont jouis, s'est possible, ah ! demeure!
A tes beaux jours mesme il n'en souviendra.

Clotilde de Surville, née en 1405, morte en 1496.
Verselets à mon premier né.

Douce est la mort qui vient en bien aimant!

Desportes.

Suite.

A l'âge de vingt ans j'étais maître de ma destinée... j'étais un de ces beaux jeunes hommes qu'on appelle de bon ton... Beaucoup au dehors... peu de chose au dedans! J'avais une grande fortune, mais j'avais mieux encore pour ce siècle, qui n'avait pas encore

reçu la grande leçon de 89: j'avais de la noblesse.

Mon nom venait de cette fameuse citadelle allemande où tant de cœurs généreux ont gémi.

Quoique ce nom dût sentir un peu les geôliers et les verrous... j'étais reçu à battans ouverts dans tous les grands salons de Paris...

Le marquis de Villedieu, lequel résumait en lui presque toutes les grandes qualités si éparses dans les anciennes familles, et qui, de leurs nombreux travers, n'avait emprunté que le préjugé nobiliaire, fut celui chez lequel entrèrent toutes mes affections pour n'en plus sortir.

Sa fille Elvire avait vingt ans comme moi... Au bout de quelques jours nous nous aimions furieusement...

Tous deux nous allâmes trouver son père, comme vous êtes venus ce soir, mes enfans; il était dans son cabinet comme je suis dans le mien; il nous fit asseoir auprès de lui, à peu près comme vous êtes là tous les deux auprès de moi... Il dit à Elvire :

—Aimes-tu Spielberg?...

— Mon père, je l'aime si fort que ce sera pour toute la vie!

— Enfant, tu as vingt ans et tu crois en ton amour qui n'a qu'un jour! As-tu songé au mariage tel que l'ont institué nos lois? C'est fidélité jusqu'à la mort, et la mort est souvent bien lente à venir pour la fidélité... c'est le même amour toujours... c'est un pacte avec la société contre la nature... Enfans, songez-y bien... si jamais vous cessiez de vous aimer... il y aurait malheur pour tous les deux et peut-être un crime pour l'un de vous...

— Cesser de nous aimer, disions-nous, mais c'est une injure...

Et nous nous exaltions en nous regardant... et nous réunîmes nos sermens, nos prières et nos pleurs... Le père d'Elvire fut vaincu... quinze jours après nous étions mariés...

O mes enfans! qu'Elvire fut bonne et douce pour moi, et que je fus juste et doux pour elle!

Tout ce qui peut rendre deux époux heureux, nous l'avions. Fortune, santé, goût des arts, égalité d'humeurs, douces mœurs, rêves purs, harmonie d'intelligences, jours coulans et faciles... telle fut notre existence... Elle dura quelques années...

Mais le malheur, semblable aux herbes amères, prend racine sur tout.

Ce bonheur avait ses élémens de mort

dans sa perfection même... Il diminua... faiblit peu à peu... puis s'évanouit.

Elvire devint souffrante de toute sa personne... La pureté de son teint se troubla, ses yeux eurent des regards maladifs, sa voix devint si faible que c'était comme l'écho mourant de sa voix de jeune fille!...

Elvire s'enfermait des journées entières dans son appartement, et quand j'allais coller mon oreille aux fentes de la porte... quelquefois je l'entendais sangloter amèrement. Alors je frappais, mais Elvire ne m'ouvrait pas... Je l'appelais avec une voix que je faisais pareille à ma voix d'autrefois... je l'appelais de tous ces petits noms d'amour éclos dans nos parlers les plus intimes, mais quelle que fût ma voix, quels que fussent ces noms, Elvire ne me répondait jamais...

J'avais à mon service un jeune noir nommé

Toussaint; de lui je recevais énergie et résignation; il pleurait quand il me voyait pleurer... mais alors il voulait sans doute me cacher ses larmes, car il se tournait pour ne pas me voir... Puis, si j'étais accablé par la douleur au point de ne pouvoir sortir de mon cabinet... il sortait, lui, allait faire longuement sentinelle à la porte d'Elvire, et me rapportait toujours de ces paroles de consolation et d'espoir si douces à un cœur malade.

Ainsi je passai deux années de ma jeunesse... deux années plus longues que le reste de ma vie !...

Elvire devint enceinte.

Ma vue seule, et ce fut bien tard, m'apprit sa grossesse; depuis long-temps Elvire n'avait plus d'intimes confidences à me faire, ni de doux secrets à m'apprendre.

Je me réjouis à la pensée d'un autre avenir pour Elvire; je pensais qu'une femme qui accouche se dédouble en une autre elle-même, voit s'augmenter de moitié toute l'énergie de l'existence, toutes les sensations qui font le bonheur, enfin se sent vivre doublement...

Je pensais qu'en venant au monde l'enfant d'Elvire apporterait à sa mère la guérison de cette maladie de langueur, née de l'uniformité monotone d'une vie sans privations et sans désirs, d'une mélancolie qui s'était infiltrée au sang, et qui peut-être s'épancherait avec lui dans les émanations de la maternité!

Car j'étais tour à tour philosophe, médecin, ou seulement moi-même, pour comprendre, expliquer, ou seulement désirer la guérison d'Elvire.

L'heure de l'accouchement arriva.

Les cris d'Elvire me firent un mal qu'il faut avoir senti pour le comprendre; je voulais tenir sa main dans la mienne, mais elle me repoussait toujours avec un singulier regard d'effroi... Et comme une fois, au milieu d'une grande crise, je voulus retenir sa main malgré elle, elle me mordit si fort que j'en porte encore la trace au bras droit. Les médecins mirent cet accès de rage sur le compte de sa souffrance... car c'est une douleur affreuse qu'une douleur de maternité!...

Elvire accoucha.

« C'est un fils! » s'écria l'un des médecins en le remettant vite aux femmes. Moi je voulais aller voir et embrasser de suite ce cher petit enfançon, mais le plus vieux des docteurs me prit par le bras et me dit d'une voix émue : — « M. Spielberg, vous êtes gé-

néreux; eh bien! préparez-vous à être brave aussi... et puis pardonnez à votre femme... aussi bien elle n'a plus que quelques heures à vivre! »

Les médecins sortirent... puis les femmes aussi...

— Quoi! les femmes aussi s'en vont... qu'arrive-t-il donc ici? Je n'avais plus ma raison... Elvire était pâle... ses yeux étaient ouverts sur moi et suivaient tous mes mouvemens avec je ne sais quelle expression mêlée de pitié et d'effroi... Enfin je ne sais ce qui me poussait au berceau de mon fils... j'y allai... et déjà j'entr'ouvrais les rideaux... mais Elvire jeta un cri perçant... m'appela d'une voix si suppliante que je courus à son lit...

Elle me prit la main... et me dit avec un accent qu'elle n'avait jamais eu, et qui me

fit monter du froid jusque dans la racine des cheveux.

— Spielberg... allez voir cet enfant... mais si vous êtes un honnête homme encore après l'avoir vu... ne le tuez pas! Quant à moi, il faudra que vous m'entendiez, après vous me tuerez si vous voulez!...

Je courus au berceau... Cette fois je levai brusquement les rideaux... et je vis...

Un mulâtre!!!

Je ne le tuai pas...

Je m'affaissai sur une chaise... je laissai tomber ma tête sur une table de marbre, et je ne sentis ni le coup ni le froid... Bientôt je me relevai convulsivement et j'allai encore au mulâtre... Oh! oui... oui... c'est bien cela... c'est l'enfant de Toussaint. Et ma parole devenait furieuse...

— Je souffre... ah! si c'était la mort! dit une voix... Spielberg!...

C'était la voix d'Elvire... que dis-je, la voix de madame Toussaint!...

Mais cette voix était si douloureuse et si moribonde que je me sentis obéir tout entier à son appel...

J'allai droit au lit d'Elvire... Elle me prit encore la main... et ma volonté ne put trouver aucune force pour la retirer.

Oh! dans ce moment-là... je n'étais pas moi-même, j'étais mon fantôme... et j'écoutai les premiers mots d'Elvire avec une stupide inertie.

Peu à peu la voix de la mourante me fit revenir à mes souvenirs et à moi-même...

— J'ai peu de paroles à vous dire... car je

sens la mort qui m'arrive de tous les côtés et qui m'enveloppe...

Spielberg, lorsque je vous ai pris pour mon mari, je ne vous ai point trompé... Alors je vous aimais d'amour... seulement j'ai eu tort de croire et surtout de jurer que cet amour durerait toute ma vie... L'amour, c'est notre sang, Spielberg... Peut-on jurer au nom de son sang? Spielberg, voici la vérité : Vous étiez riche, vous étiez beau, vous étiez heureux; eh bien! l'ennui de votre personne me prit et me tournoya au cœur. Je vis Toussaint... il était pauvre... il était malheureux... il était laid... il était orphelin... Je pleurai sur lui... et bientôt mon cœur suivit mes larmes!... Mon amour en vous quittant alla tout droit vers lui... C'est moi qui la première ai dit à Toussaint que je l'aimais... Le pauvre Toussaint avait de grands remords, lui, car il vous aimait vous-même!

Moi je suis criminelle, non pas d'avoir été

vaincue par la nature, de n'avoir pu résister à ce sentiment que je sens bien à présent qu'on ne peut vaincre par cela même qu'on ne l'a pas vaincu, mais je suis criminelle d'avoir été envers vous déloyale et hypocrite... car vous m'eussiez pardonné peut-être... Mais écoutez ; je suis une pauvre femme qui se meurt... Ah! dites-lui que vous ne garderez pas rancune à sa tombe... Venez quelquefois la visiter... et alors dites bien haut pour qu'Elvire l'entende peut-être... Elvire, je vous pardonne!...

Et maintenant, en considération d'une pauvre femme qui ne vivra pas aussi longtemps que cette bougie qui va s'éteindre, en considération d'une pauvre mère qui se meurt et qui n'a pas encore vu son cher petit enfant... soyez assez généreux pour aller à ce berceau... le prendre tout doucement et me l'apporter pour que j'embrasse mon enfant... et que ce soit tout

de suite... car je n'attends plus que cela pour mourir.

Ma foi, j'avoue que je me mis à pleurer tout haut... J'allai au berceau, et j'entendais la voix d'Elvire qui me disait encore :... «Tout doucement... tout doucement»... Je pris doucement le petit mulâtre, et je le portai sur le sein de sa mère... Elle l'embrassa coups sur coups... et dit avec une voix si faible que je me mis à deux genoux auprès du lit pour l'entendre...

— Adieu, pauvre enfant... tu n'auras pas encore un jour de vie que déjà tu seras sans mère... sans père... car il se tuera, lui... oh ! il me l'a bien dit... Adieu, mon petit enfant... ta mère t'aime comme si tu étais tout blanc, va!... voilà bien des baisers en une minute, n'est-ce pas? et après cela plus rien! Hélas! si celui qui est là près de

mon lit, qui les voit donner, ne te les raconte un jour, quand tu seras grand... tu ne t'en souviendras plus... Adieu, mon enfant... adieu... tu entres dans la vie, qu'elle te soit plus légère que la mienne qui va finir... adieu!!!

Je reportai l'enfant dans son berceau... je pleurais en le portant... et pourtant je fermais les yeux pour ne pas le voir. — Elvire, dis-je en revenant, et je me rappelle qu'en disant cela mes larmes coulaient dans ma bouche... Elvire, mourez en paix... vous m'avez mis votre enfant dans les bras... il y restera... je serai son père... Mourez en paix, Elvire... je vous pardonne, et puis j'irai le dire tout haut sur votre tombe!

— Merci, Spielberg... ah! maintenant je me sens mourir avec des douceurs infinies... je laisse de moi quelque chose qui vivra sur

la terre... Allez, regardez-moi, Spielberg, vous le pouvez encore... car je sens à ce cœur de mère que je ne suis pas une infâme...

J'entendis bien qu'elle voulait dire encore une fois merci, mais sa parole s'éteignit avec son souffle... et elle s'éteignit doucement, vaguement, comme une lueur qui expire à la surface de l'eau...

Alors seulement je me mis à appeler au secours, puis à crier : Elvire est morte... Elvire est morte...

Une voix qui venait du corridor cria distinctement :

« Alors, c'est à mon tour ! »

Je courus au seuil et je trébuchai contre le cadavre de Toussaint...

Le malheureux avait tout entendu... et

avait un couteau dont il se mit la lame dans le cœur!...

Vous pleurez tous les trois? tant mieux! ce n'est pas moi qui vous empêcherai; bienheureux sont ceux qui pleurent, la douleur c'est le poids des larmes sur le cœur...

— J'espère, dit le père Honoré, que vous avez accompli votre promesse et que vous êtes allé souvent sur la tombe d'Elvire!

— J'ai fait plus, Honoré, et ce qui va se passer devant vous dans ce laboratoire même, il y a trente ans que je le fais toutes les nuits... Surtout n'ayez pas peur, Marie; les morts sont plus doux au toucher que les vivans!!!

Le vieillard s'exaltait visiblement... il tira de sa poitrine une petite clef pendue à un cordon où il y avait du sang... alla droit à la vitrine aux rideaux verts et l'ouvrit... Puis

il dit avec une voix à la fois solennelle et émue :

— Elvire! je te pardonne... Elvire, je te pardonne... Elvire, je te pardonne!...

Après cela Spielberg se retira un peu sur le côté, et de son flambeau il éclaira deux corps embaumés qui se tenaient tout droits et dont les yeux se regardaient à faire croire qu'ils étaient vivans à cause du reflet de la lumière qui les faisait reluire et briller...

C'était Toussaint le noir et Elvire la blanche... Marie s'était jetée dans les bras d'Alvar, lequel regardait, aussi immobile que les deux corps de la vitrine.

Le père Honoré, saisi d'une religieuse terreur, se mit à deux genoux, joignit ses deux mains sous son nez et récita à demi-voix la prière des morts!...

Spielberg, lui, restait debout, tenait toujours le flambeau pour éclairer les deux corps, et il n'était pas fatigué, car il éprouvait un grand soulagement à révéler ce secret qu'il couvait en lui-même depuis si longtemps.

Il y eut quelques minutes d'un silence tel qu'il faisait singulièrement ressembler Honoré, Alvar, Marie et Spielberg aux cadavres de la vitrine.

C'était un de ces momens où tout le monde remarque que personne ne parle, et où personne n'ose commencer à parler.

Pendant ce silence on crut entendre une voix étouffée dire : Ma mère !... mais on pensa que ce pourrait bien être le sifflement du vent sous les jointures des vitraux... Puis l'incertitude vint bientôt, et on crut n'avoir rien entendu...

Spielberg remit sa tête dans la vitrine, et on pouvait très bien entendre ce qu'il disait quoique sa voix sortît d'un intérieur sourd, ce qui lui donnait un caractère lugubre et fantastique...

— Eh bien ! Elvire, qu'en dis-tu ?Ton ame ne serait-elle pas joyeuse et contente si tu en avais une ? Le matérialiste Spielberg n'a-t-il pas religieusement accompli la parole de Spielberg le spiritualiste ?... Tu ne peux m'entendre, je le sais... Cependant je te parle, mais c'est pour que ton silence me fasse encore plus certain, et me prouve qu'il est bien vrai que tu ne peux m'entendre... Ton corps n'est différent des autres corps que parce que comme eux tu n'as pas été dispersée dans tous les mondes... J'ai su me rendre maître de la nature.

Oh ! que si tu avais une ame... elle aurait déjà répété le merci que tu m'as dit deux fois

à ton lit de mère, avant d'expirer dans la troisième!!! Oh! que si tu avais une ame, tu n'aurais pu t'empêcher de parler un peu à Toussaint qui est là devant toi... car je vous ai ménagé un tête-à-tête de trente ans, et il y a trente ans que je vous écoute dans le silence de la nuit, et personne de vous n'aurait pu dire seulement un seul mot sans que ce tube acoustique n'en conduisît à l'instant le son dans mon oreille... Mais je le sais, vous êtes bien morts, et si vos restes sont encore assemblés, c'est qu'un vivant l'a bien voulu.

Allons, Elvire, je vais t'enfermer de nouveau avec celui que tu as tant aimé... Que si une nuit vous vouliez en sortir, eh bien! frappez un petit coup à votre porte, et je vous l'ouvrirai, et je vous rendrai tous les deux à la liberté... Dites à votre Dieu de faire cela et je croirai en lui!... Peut-être un homme comme moi vaut-il la peine d'être

converti... Je vous enferme donc, Elvire, mais auparavant, je vous le dis, j'ai bien accompli ma promesse... votre double... votre enfant, Elvire, je l'ai vu grandir auprès de moi... j'en ai fait un savant comme moi...Hélas! j'aurais voulu en faire un athée comme moi pour le sauver des illusions de cette vie spéculative... Si jamais il meurt avant moi... je le mettrai entre son père et sa mère, et je viendrai ainsi toutes les nuits vous parler à tous les trois... Au revoir... Elvire... à la nuit prochaine!!!...

Ici on entendit comme un son de voix qui parlait du côté du vitrail de l'ogive qui regardait sur l'eau, mais peut-être était-ce l'écho des dernières paroles de Spielberg...

Le vieillard ferma la porte de la vitrine... remit le petit cordon autour de son cou, et la petite clef sous sa chemise.

Il revint s'asseoir.

Le père Honoré, Alvar et Marie regardèrent long-temps la vitrine comme si elle eût encore été ouverte...

Enfin la vision s'effaça peu à peu pour tout le monde et Alvar parla le premier...

Suite.

Admonet, et magnâ testatur voce per umbras.

VIRGILE.

Suite.

— Mon père, Elvire n'est donc point ma mère?...

— Attends un peu, Alvar... je veux tout dire cette nuit... Oh! cela me fait tant de bien!

Mais, auparavant, dites-moi, mes enfans? que pensez-vous qu'il fût advenu de ce mariage, si le mari d'Elvire n'avait pas été Spielberg?

Un homme à préjugés se fût cru déshonoré et aurait quitté la France pour vivre dans les forêts du nouveau monde, un imbécile serait mort de chagrin, un méchant serait monté sur l'échafaud!

Mais écoutez l'autre histoire...

Je mis tous mes soins à embaumer les corps de Toussaint et d'Elvire; et pour cela il fallut bien se cacher, car, en France, il est défendu de conserver auprès de soi la seule chose qui vous reste de ceux que vous avez aimés... il y a une loi qui vous la vole!

Alors je m'enfermai avec moi-même, j'étudiai les hommes, je m'étudiai moi-même, et, à trente ans seulement, je commençai à

me comprendre... Jusque là j'avais vécu sans le concours de ma volonté et par la seule force de ma vitalité.

Le marquis de Villedieu mourut bientôt; je voudrais croire, mes enfans, que ce fut de vieillesse et non pas de honte...

Le marquis de Villedieu avait encore des préjugés, lui... Dans son testament je lus qu'il me confiait l'avenir de la sœur d'Elvire, de Célénie... Elle vint vivre sous mon toit et sous mes auspices...

Un jour elle me dit naïvement qu'elle m'aimait... je lui répondis avec la même naïveté: Célénie, je ne sais pourquoi, peut-être est-ce parce que vous avez la voix et les yeux d'Elvire, mais je vous aime aussi... Célénie, les lois empêchent notre mariage; c'est un bonheur pour nous, mais, puisque vous m'aimez, soyez à moi; tous les deux nous avons de la

franchise. Eh bien! promettez-moi seulement de m'avertir, quand vous cesserez de m'aimer; pour moi je vous le promets, et si un jour nous nous séparons, l'estime de nous-mêmes demeurera avec chacun de nous deux. Nous partagerons nos biens; s'il y a des enfans, le fils ira au père, la fille à la mère, et, souvent encore, nous ferons de courts échanges, pour que ces enfans voient bien que leur père et leur mère sont toujours unis dans leur amour pour leurs enfans...

Célénie me crut, et elle se donna à moi comme je me donnai à elle... Notre union ne connut pas de jalousie, parce qu'elle était volontaire et illimitée; nous fûmes heureux parce que nous fûmes libres, et nous ne fûmes pas gênés dans le chemin que nous parcourûmes ensemble, parce que nous ne voyions pas les limites que nos propres mains y auraient posées...

Célénie fut ta mère, Alvar; une fièvre maligne l'emporta lorsque tu n'avais encore que trois ans... Si elle vivait encore, elle te dirait que tous les deux nous fûmes bien heureux, et cela avec la plus intime connaissance de notre bonheur commun!

Alvar, tu es un bâtard selon la loi, mais tu es mon fils selon mon cœur! La société te hait, mais moi je t'aime! Maintenant, si vous m'en croyez, ne faites pas de serment; un serment est une formule inutile à l'homme de bien et impuissante à retenir l'homme de mal. Unissez-vous comme il convient à des enfans de la nature qui ne vivent dans la société que pour y prendre le bien et y laisser le mal; prolongez votre union tant qu'elle vous sera douce et légère, n'encadrez pas d'avance votre vie dans un cadre dont on ne pourrait plus briser les bords; ne jurez rien, mais faites ce que vous auriez juré, et surtout

conservez toujours avec soin le plus bel attribut de l'homme... le libre arbitre!...

On avait écouté Spielberg avec grand respect, car sa parole avait été tour à tour douce, sévère et solennelle...

Marie avait les yeux baissés; Alvar attendit pour voir si elle allait parler, et, comme elle ne parlait pas, il lui dit :

— Marie, vous venez d'entendre mon père... répondez donc maintenant... Pensez-vous que, si jamais mon amour doit me quitter, il ne saura pas s'échapper du parchemin où on l'aura renfermé! Marie, je suis allé à vous, ce n'est pas vous qui êtes venue à moi. Pour que je ne vous aime plus, il faudra que vous ne soyez plus vous, ou bien que je ne sois plus moi; alors pour lequel des deux serait le bonheur?

Marie, c'est ma raison qui vient de parler; pour mon cœur, je vous réponds qu'il n'a rien pensé que vous n'ayez déjà entendu... Marie, je vous en prie, répondez...

— Que voulez-vous que réponde une pauvre fille comme moi? Je ne sais qu'une seule chose, c'est que je vois ici les seules personnes du monde qui aient un regard pour moi. En sortant d'ici, dites-moi? quel sentier voulez-vous que je prenne? S'il y en a deux, peut-être le premier conduit-il au malheur et l'autre au crime! J'aime mieux suivre votre route, Àlvar, au moins serez-vous là pour me donner la main; et si un jour elle se fatigue et m'abandonne, dites, qu'aurai-je de moins qu'aujourd'hui que je n'ai rien? Je ne suis qu'une pauvre orpheline; pour qu'on m'aime, il faut que je me fasse aimer. Eh bien! je tâcherai qu'on m'aime toujours; quand on ne m'aimera plus, alors c'est que j'aurai cessé de mériter qu'on

m'aime, car vous êtes tous bons et généreux.

Le père Honoré est là qui m'entend. Eh bien! qu'il me juge; seulement, père Honoré, mêlez un peu de pitié à votre justice, afin qu'elle soit moins sévère...

Pour me soutenir en ce moment je n'ai que le souvenir de ma mère et la volonté de Dieu; Dieu me laisse dire ce que je dis, et je sens là que ma mère aurait fait ce que je fais... Voilà tout...

Marie avait dit tout cela sans s'arrêter, les paroles lui arrivaient à la bouche douces et abondantes, elle avait l'éloquence du cœur, la seule qui fasse pleurer...

— Je suis bien ému, dit le père Honoré, pour vous donner les conseils d'une froide raison; je ne suis pas jurisconsulte; Dieu m'a jusqu'ici gardé de ces raisonnemens dont il faut avoir la clef pour les comprendre; l'u-

nion de l'homme et de la femme ne doit avoir d'autre règle que la volonté de l'homme et de la femme; les peuples les plus rapprochés de Dieu ne connaissent pas d'autre mariage...

Les lois de l'église ont été faites par les hommes, les enfreindre c'est encourir la vengeance des hommes; celle de Dieu ne saurait s'associer à celle-là.

Voici toute la loi de Dieu : Aimez votre prochain comme vous-même!...

Marie, aimez bien Alvar, aimez-le longtemps, et avant de changer d'amour regardez-y à deux fois de peur de ne pas rencontrer aussi bien. Alvar aussi sait bien qu'on ne rencontre pas toujours une fille de seize ans qui, comme Marie, trouve assez de force pour fuir la séduction et courir s'abriter au tombeau de son père.

Allons, mes enfans, je vois à l'air dont vous me regardez que vous avez confiance en mes paroles; donc, prenez-vous tous les

deux par la main et agenouillez-vous devant moi!...

Alvar et Marie voulurent bien s'agenouiller et baisser la tête devant les cheveux blancs du père Honoré

Le père Honoré les interrogea d'une voix inspirée...

— Alvar, aimez-vous Marie?

— J'aime Marie.

— Marie, aimez-vous Alvar?

— Oh! oui, je l'aime...

— Promettez-vous tous les deux de n'avoir aucune pensée secrète l'un pour l'autre?...

— Nous le promettons...

— Spielberg, voyez-vous l'union de ces enfans avec plaisir?

— Oui.

— Eh bien! bénissez-les donc le premier...

Spielberg se leva et dit :

— Mes enfans, au nom de la loi physique de la nature, je vous dis que vous êtes attirés électriquement l'un vers l'autre... je désire que l'union soit longue, et comme père je vous bénis !

Alvar sentait Marie trembler dans sa robe, dont le frôlement se communiquait à ses habits...

Le père Honoré étendit ses deux mains sur la tête des deux jeunes gens, et en même temps il regarda en haut, puis il pria.

— Toi qui as créé le monde, quel que soit ton nom, ta nature, je crois en toi, et en ce moment je suis ton apôtre, car je dis à ces deux enfans qu'ils sont unis, car je leur dis aussi que leur union sera heureuse... Et elle sera heureuse, car tu ne voudras pas faire mentir un vieillard qui parle comme tu par-

lerais... Tu le sais, je bénis ainsi tous ceux qui se présentent à moi en disant : Nous nous aimons! O toi qui me vois, qui m'entends et qui ne m'empêches pas, je te remercie, car c'est que tu rendras ces enfans heureux dans leur court passage de la terre à toi... Mes enfans, je vous bénis!

— Malédiction!!! cria une voix confuse, qui venait du carreau mobile de l'ogive, et qu'on avait ouvert en dehors.

Marie jeta un cri perçant...

— Mon père, Dieu ou le diable vient de nous maudire, s'écria Alvar...

— Mon père, ayez pitié de moi, dit Marie.

— Ce n'est ni Dieu ni le diable, fit Spielberg, c'est un homme qui a toute la voix de...

— J'ai reconnu la voix, interrompit le père Honoré... c'est le vieux pêcheur Lamarre, lequel en passant sur le petit sentier

s'est arrêté et a regardé par l'ogive... je l'ai bien reconnu, car pendant que je faisais ma prière à Dieu, ses yeux regardaient les miens et sa bouche remuait... Enfin il a dit : Bénédiction!... Votre union sera heureuse, mes enfans, car elle a été bénie par le vieux pêcheur Lamarre.

— C'est singulier, murmura Spielberg, comme la voix du pêcheur Lamarre ressemble à la voix de Toussaint!

XI.

Il va venir!

Les véritables ingénues ne sont pas communes dans le monde.

Charles Nodier.

. . . . Lui!

Elle!

XI.

C'est un des plus doux priviléges des romanciers que de pouvoir pénétrer les nuages qui voilent les amours les plus intimes...

Audacieux et impunis, les poètes fran-

chissent le seuil des boudoirs les plus mystérieux, des chambrettes les plus virginales. Donc, entrons bien doucement dans la petite chambre où Marie vient de monter au sortir de la bénédiction nuptiale... et ne faisons pas le plus léger bruit, si nous voulons entendre dans toute sa naïveté cette douce voix de quinze ans, ces derniers adieux de la femme qui commence à la vierge qui s'en va!...

« Il va venir... Oh! maintenant, il en a le « droit... C'est mon mari, et il faudra que je « lui obéisse!...

« Pauvre petite chambre! voilà que tu n'es « plus la chambre de Marie... tu appartiens « à monsieur Alvar, maintenant...

« Toi qui étais la confidente de mes dou« leurs et de mes espérances, de mes ébats « d'enfant, de mes petits accès de coquet« terie, de mes petites cachettes d'amour, de « mes petits secrets de jeune fille... tu dois

« être jalouse de celui qui va venir... car, « bien vrai! il va venir... Mon Dieu! que « va-t-il me demander?...

« Chose singulière! j'ai peur à présent « d'être ainsi toute seule, et je crois que s'il « était ici je n'aurais pas si peur. C'est vrai, « tiens! je lui prendrais la main et puis je le « regarderais!

« O ma mère! si tu n'étais pas morte... tu « serais là, toi, tu me donnerais des conseils « et du courage; bien sûr que tu me dirais « qu'Alvar m'aime, et que je suis une petite « sotte d'avoir peur de lui... Mais, en disant « petite sotte! tu me regarderais bien ten- « drement pour ne pas me faire de la « peine!...

« Tu me raconterais ce que c'est que le ma- « riage... quel mystère! Je n'ai jamais eu de « compagnes plus instruites que moi... aussi « elles n'ont pu rien m'apprendre... Pour- « tant nous cherchions bien quelquefois!...

« Le mariage!... c'est cela qui me fait tant
« peur, c'est de ne pas savoir... Suis-je un peu
« jolie au moins? ... Maudite petite glace! va,
« je te déteste de tout mon cœur... Ne faut-il
« pas que je monte sur une chaise pour voir
« mon corsage... Je suis jolie à mon goût!...
« Il faut bien que je sois jolie aussi, pour qu'il
« m'aime toujours et qu'il ne me gronde ja-
« mais... C'est drôle, il ne vient pas... Si... si...
« je l'entends... c'est lui... Mon Dieu! que je
« suis étourdie! c'était le bruit de ma robe
« contre ce carton... Méchante robe! il fallait
« bien que je te fisse si jolie, pour me faire
« tant peur... Je suis contente que ce ne soit
« pas lui, car il faut pourtant bien que je me
« mette à penser à cela!...

« Que va-t-il me dire? Un mari, j'ai en-
« tendu raconter que ce n'était pas comme un
« amant... Un mari, cela vous dit de drôles de
« choses... et moi je ne saurai jamais répondre
« à ces choses-là... S'il allait me faire pleurer...

« d'abord, moi, je pleurerais tout de suite!..
« Eh bien! est-ce qu'il ne va pas venir à
« présent?

« Une idée! il faut que je mette la clef sur
« ma petite chiffonnière, pour qu'il ne pense
« pas qu'elle renferme des secrets... des lettres
« peut-être... D'abord, moi, je n'ai jamais
« reçu de lettre qu'une seule fois. C'était une
« lettre de Constance qui est à la pension de
« Saint-Denis... Oh! une meilleure idée! Au
« contraire, je m'en vais cacher cette petite
« clef avec tant de précautions qu'il finira par
« s'apercevoir de quelque chose... Il me la
« demandera... je lui dirai que je ne l'ai pas...
« Un petit mensonge!... Alors je la laisserai
« tomber par terre et je ferai un petit cri... Il
« la ramassera bien vite... courra à la chif-
« fonnière... bouleversera tout, et trouvera...
« quoi?

« Son portrait que j'ai dessiné lorsqu'il
« était blessé et qu'il dormait!... Ce sera une

« petite leçon bien douce contre la jalousie.
« Oh! que je suis contente! que je suis con-
« tente!... Mais non... vous verrez qu'il ne
« viendra pas... Fi! que cela est peu galant...
« Je l'ai laissé en bas avec un étranger venu
« à cheval de Paris pour lui remettre une
« lettre... il faut en vérité que cette lettre soit
« bien longue à lire... Bien certainement je
« le gronderai... Mais comme cette petite
« chambre est sombre ce soir!... Cette lu-
« mière se meurt... je n'ose aller la ranimer...
« O ma mère! veille sur moi!... »

Marie pensait tout cela... Elle avait bien peur... cependant elle aimait bien Alvar... Oui... mais c'est égal, elle avait peur de lui, parce que c'était un homme, et elle se tenait de manière à voir tout entière la porte qui allait s'ouvrir, semblable à ceux-là qui ont peur la nuit et s'adossent contre un mur pour ne pas être surpris par-derrière.

Oh! si la mère de Marie n'eût pas été morte, elle n'eût pas laissé sa fille ainsi toute seule le jour de son mariage... Le jour des noces, c'est le jour des mères...

Elle eût dit à Alvar...

« ... Mon fils, laissez-moi conduire Marie « dans sa chambre, et puis vous viendrez « dans une demi-heure... »

Alors elle eût conduit Marie en éclairant ses pas avec un flambeau tout le long de l'escalier, car les jours de solennité on fait les honneurs aux enfans!

Après cela elle se serait enfermée avec Marie, lui aurait délacé son corset en disant :

« Que tu es belle, ma fille... et qu'il va être « heureux, lui, le mauvais sujet!... A propos, « mon enfant, ne va pas lui faire de la peine,

« et surtout ne t'avise pas de pleurer... cela « ferait beaucoup de mal à Alvar, vois-tu... « Ah! mon Dieu! si tu savais, ma fille, on se « fait grande peur de tout cela, et on a bien « tort... c'est la chose la plus naturelle du « monde... Et puis ton mari est aussi timide « que toi... D'ailleurs je lui dirai d'être bien « sage... Toi, ma fille, sois bonne avec lui... « car enfin il est ton mari... Un mari a des « droits sur sa femme... il faut bien céder un « peu! Voyons, je m'en vais te mettre ta pe- « tite camisole blanche...

« Comme elle va bien... comme il sera aise « de te voir toute blanche comme une vierge « du ciel!... Dis-moi? n'avons-nous pas bien « fait de changer de couturière? Honorine est « moins éveillée, c'est vrai, mais c'est à ne « pas se reconnaître avec une robe d'Hono- « rine... Eh bien! qu'est-ce que j'entends à « cette porte? qui frappe ainsi la nuit à ta « chambre, Marie? Allons, voilà-t-il pas que

« je perds la raison... C'est ton mari... c'est « Alvar.

— « Vite, vite, maman, liez donc ce cor- « don-là!

— « Oui, c'est bien la peine... Entrez, « monsieur! C'est déjà vous... il y a à peine « un quart-d'heure que nous sommes mon- « tées... Enfin... dame! c'est bien naturel « aussi... s'il en était autrement je dirais que « vous n'avez pas d'amour pour ma fille... « Mon gendre! je crois que ce soir vous « m'aimez un peu moins qu'à l'ordinaire... « Je vous gêne, n'est-il pas vrai? Écoutez, je « veux bien vous laisser seuls, mais promet- « tez-moi d'être bien raisonnable avec cette « enfant... Elle est fatiguée, elle a dansé tout « le bal... Il faut la laisser dormir... autrement, « demain elle serait toute drôle... et le monde « chuchoterait en la voyant... Le monde est « si méchant!... Embrassez-moi, Marie... Eh « bien! à quoi pensez-vous donc, Alvar?

« Est-ce que vous n'allez pas m'embrasser « aussi?.. Au revoir... je viendrai ce matin un « peu tard... je vous apporterai quelque chose « qui vous fera du bien... du vin chaud avec « du pain rôti... Soyez tranquilles, mes en- « fans, je vais veiller à ce qu'on ne vienne « pas faire du bruit, chuchoter et rire à votre « porte... je vais mettre tous les jeunes gens « dehors la maison... Au revoir... bonne « nuit ! »

La mère de Marie eût dit et fait tout cela... mais elle était bien morte, hélas! et Marie était bien toute seule dans sa petite chambre.

Elle s'agenouilla naïvement devant un petit crucifix en ivoire, cloué tout droit par-dessus un petit bénitier en ébène...

Il était si mignon, le petit bénitier, qu'il y avait place à peine pour y mettre un doigt de Marie!...

Marie mit un doigt dans l'eau bénite, traça le signe de la croix sur son joli front et se mit à prier une de ces prières que sa mère lui avait apprises.

Non pas une de ces prières en latin, que les dévotes récitent sournoisement, en égrenant un chapelet.

Non pas une de ces prières que la bouche remue, tandis que la pensée calcule et attend la fin.

Tandis que la pensée dit :

« Encore six *ave* et tout sera terminé...
« ouf!... »

Ou bien : « Il y a peu de monde aujourd'hui
« à l'église... Je le crois bien, ce n'est pas le
« beau vicaire qui prêche. »

Ou bien : « Je suis sûre que pendant que

« je suis ici, mon homme ne fait rien à l'ate-
« lier... Oh! quel monstre! »

Ou bien : « Si je ne porte pas du vin de
« liqueur à monsieur le curé, mon fils ne
« fera pas sa première communion cette
« année! »

La prière de Marie ne remuait pas... elle se passait au fond du cœur et les lèvres n'y étaient pour rien...

La prière de Marie était si simple, si confiante, que si Spielberg lui-même eût pu l'écouter au fond de ce cœur d'où elle s'envolait au ciel, il eût dit :

« Est-il bien vrai qu'il n'y a pas un Dieu? »

La prière de Marie fut courte... Ces prières-là sont trop senties pour durer long-temps... le cœur s'y userait!

En se relevant Marie jeta un regard sur son petit lit... Elle était bien ignorante et bien vierge, et pourtant elle pensa quelque chose qui la fit rougir bien fort, comme si on avait pu entendre sa pensée...

Puis tout à coup elle écouta monter à l'escalier... elle courut pour s'enfermer à la clef... mais elle s'arrêta et se dit : Ce que je fais là n'est pas bien...

Et Marie ne s'enferma point...

Elle ne s'enferma point, car dans sa peur il y avait un peu de curiosité, et elle n'aurait pas voulu être le lendemain aussi ignorante que la veille...

Elle ne s'enferma point, car son cœur lui dit que l'amour ne pouvait être qu'une fort douce chose...

Elle ne s'enferma point, car elle pensa

qu'après tout il faudrait bien ouvrir, et qu'au bout du compte il ne pourrait lui arriver rien de bien terrible avec Alvar...

Elle ne s'enferma point, car elle résolut de se donner tout entière et sans se faire prier, comme une fille loyale doit le faire, quand elle ne veut pas ôter tout le prix d'un abandon.

Elle ne s'enferma point, car si la vierge disait oui, la femme disait non, et la femme était plus puissante que la vierge.

Elle ne s'enferma point.

Elle courut s'asseoir, appuya sa tête sur sa main et se prit à attendre résolument l'arrivée d'Alvar.

La porte s'ouvrit...

Ce n'était pas Alvar... c'était une lettre ap-

portée par une femme de la maison... L'écriture d'Alvar! C'est pour le coup que Marie se sentit trembler dans sa robe.

« Marie, un devoir que je ne puis vous « faire comprendre en ce moment m'appelle « à Paris... Il faut que je parte tout de suite, « et je pars. Ne craignez rien pour moi... il « n'y a aucun danger. Vous comprendrez, « vous, Marie, que, pour que je vous quitte « ainsi et dans un tel moment, il faut que ce « soit pour une grande chose! J'ai eu peur de « faiblir en vous voyant, et j'aurais manqué « à l'honneur. Demain matin je serai auprès « de vous.

« Ne pensez rien de mal contre moi, et « que votre cœur me défende contre votre « esprit!

« Marie, pensez un peu à moi cette nuit! »

Marie, qui avait si grande peur tout à l'heure, pleurait maintenant d'être toute

seule... car le cœur est ainsi fait qu'il place toujours sa chimère un pas plus loin !...

« ... Il s'en va... il me laisse là... il me dit qu'il n'y a pas de danger pour lui... Dit-il vrai au moins? Oui, car il n'a jamais menti qu'une fois, ce soir dans le laboratoire de... de mon père... car c'est mon père à présent... et qui ne m'envoie pas son fils seulement... Demain !... oh ! que ce sera long pour moi !... »

Marie se coucha... et cette jeune fille, qui tout à l'heure était si émue et si troublée à la seule vue de son petit lit, s'y trouva toute drôle et toute triste, comme si elle était déjà habituée à autre chose qu'à y être toute seule.

Elle laissa sa lumière vivre jusqu'au bout... et son sommeil fut long-temps à venir encore après que sa lumière fut morte.

Marie pensait-elle qu'Alvar pourrait bien revenir cette nuit?

Une chose certaine c'est qu'elle ne s'enferma point.

XII.

Deux Rêves d'Homme et de Femme.

Let him speak
Who hath beheld decline upon my brow
Or seen mind's convulsion leave it weak!...

Lord BYRON.

Qu'il parle, celui qui a considéré l'altération de ma face, qui a vu mon ame sortir mourante du milieu d'horribles convulsions.

C'est qu'il n'aime pas, celui qu'elle aime tant!

Alfred DE VIGNY.

L'honneur d'une femme est au centre d'un cercle dont la circonférence est bloquée de toutes sortes d'ennemis.

Un ancien AUTEUR.

J'ai un désir, puisse-t-il plus tard s'accomplir!

C,....... *Voix du cœur.*

XII.

Alvar avait un grand amour pour Marie; mais à cet amour, né dans une tête pleine de fortes études philosophiques, se mêlait beaucoup de raison.

Un autre homme aimait aussi beaucoup Marie... c'était Toussaint-le-mulâtre!

Mais qu'était-ce donc que l'amour d'Alvar à côté de celui de Toussaint-le-mulâtre?

C'était le feu d'une bougie à côté d'un volcan!

Oh! c'est le mulâtre qui souffrait du mal d'amour, lui! Son amour, c'était son sang; il circulait dans ses veines, les brûlait; il l'enveloppait, l'oppressait et l'étouffait... Cet amour le suivait partout, prenait toutes les formes et les poétisait toutes.

Il se mêlait à son sommeil, remuait les rideaux de son lit, échauffait sa couche, et faisait une enveloppe de feu à un corps de feu!

Alors le pauvre mulâtre se levait, sortait furtivement de la maison, allait au milieu des bois suivre les clartés de la lune, rire de pitié sur son ombre qui s'allongeait à travers les

arbres, s'asseoir sur les feuilles mortes et sentir le froid lui monter lentement au cœur!

Et il restait long-temps assis dans le calme et dans le silence, aspirant à pleins poumons la fraîcheur de la nuit; et, seulement alors, le feu de son corps s'éteignait et sa tête n'avait plus de folie.

La pensée de son amour lui revenait encore, mais calme et douce, sans tourbillons, sans amertume, sans désespoir. Il se disait :

« Ah! que je serais heureux dans cette forêt
« silencieuse, si je n'avais avec moi le souvenir
« de mon amour!...

« Pourquoi faut-il que Marie ait rencontré
« Alvar sur sa route?...Sans cela quelque chose
« me dit qu'elle m'aurait aimé... Pourquoi
« faut-il que je me sois rencontré à la route
« de Marie? Quoi! aimer une femme comme

« je l'aime cela ne suffit donc pas pour en être « aimé?

« L'amour à lui seul n'est-il donc pas assez « fort pour inspirer l'amour?

« Devrait-on jamais dire autre chose que « ceci : Je vous aime, donc il faut que vous « m'aimiez!

« Ah! si Marie pouvait avoir eu aussi l'idée « de se promener cette nuit du côté de la « forêt!

« Si je la voyais paraître tout d'un coup « au détour de cette allée! Si seulement je « voyais son ombre s'allonger vers moi en pas- « sant sous la clarté de la lune qui fait aux « arbres une trouée de lumière! Et encore, si « je ne voyais pas son ombre, je reconnaîtrais « bien le bruit de ses pas sur les feuilles des- « séchées et j'aurais assez du bruit de ses pas « pour occuper ma pensée pendant le reste « de la nuit!

« Et puis après cela, si Dieu lui mettait au

« cœur quelque pitié pour le pauvre homme
« qui souffre et qui se cache, si Dieu inspi-
« rait à Marie l'idée de venir s'asseoir sur le
« feuillage auprès de moi, de mettre sa main
« sur mon genou, de me dire quelques douces
« paroles, d'appuyer sa tête sur mon épaule,
« et si Dieu faisait durer cela jusqu'au jour!
« ah! j'aurais assez de cette nuit-là pour rê-
« ver le reste de ma vie!...

« Voici une forêt qui a un murmure vague
« et sublime sous la brise de la nuit...

« Ces clartés qui blanchissent autour de
« moi toutes ces tiges remuantes, qui donnent
« un reflet de richesse à ces splendides ar-
« bres aux fruits rouges, ces clartés qui vien-
« nent quelquefois trembloter jusque dans
« le miroir de mes yeux, ont pour mon ame
« des impressions intimes et indéfinissa-
« bles!...

« Ces oiseaux qui se réveillent au bruit de
« mes paroles, tombent dans les branchages

« éblouis par la lumière, en froissant les « feuilles du battement de leurs ailes, font « monter le long de mon corps des frissons « de peur et de plaisir !... Mais cette forêt... « elle a sa brise et son murmure... cette lu- « mière a ses rayons et ses jeux... ces arbres « ont leurs fruits rouges... ces oiseaux ont « leurs amours... Et moi... moi, je n'ai rien... « Si ! j'ai mon père et ma mère dans la vitrine « d'un athée... Ah ! mon Dieu, je t'oubliais, « tu me restes encore... et avec toi l'espé- « rance !... »

Après ces longues rêveries nocturnes, Toussaint retournait à la petite maison blanche aux volets verts, remontait à son laboratoire, dont l'atmosphère brûlante réenflammait bientôt ses sens. Alors il appelait à son secours la science, analysait son amour, étudiait ses causes et ses effets, croyait que c'était une maladie purement physique qu'il

fallait guérir, faisait une foule d'expériences bizarres, qu'il abandonnait sans succès...

Une fois il pila et décomposa des mouches cantharides pour voir s'il n'y reconnaîtrait pas quelque fluide analogue à celui qui coulait dans ses veines... Il analysa et ne trouva qu'une chose : c'est que la science est impuissante à guérir cette maladie-là...

Oui, l'amour est souvent une maladie dont il faut mourir... mais la mort naturelle est quelquefois bien lente à venir... La mort volontaire est plus vive et moins ingrate; elle a ces poisons subtils de l'Italie qui tuent bien vite et ne laissent voir la tombe qu'au moment même d'y mettre le pied !

Toussaint-le-mulâtre n'en était pas encore arrivé là; sa croyance religieuse, laquelle lui inspirait souvent des accès de fanatisme, l'empêchait de penser à la mort, et d'ailleurs

chaque soir c'était pour lui une nouvelle espérance de guérison.

Il avait pris l'*Art d'aimer* d'Ovide, non pas qu'il espérât se faire aimer de Marie ; non, il ne pensait pas cela, et il n'aurait pas voulu le tenter seulement parce qu'il aimait Alvar, mais il croyait que si on apprenait l'art d'aimer on pourrait peut-être, par les contraires, apprendre l'art de ne pas aimer...

Mais dans l'amour de Toussaint il n'y avait pas de contraire; c'était toujours l'idée de Marie qui lui remplissait la tête, la figure de Marie qui lui passait devant les yeux, la voix de Marie qui lui bruissait aux oreilles...

Toussaint venait de rentrer dans sa chambre, encore ému de la brusque question de Spielberg: « N'est-ce pas, Toussaint, que vous « aimez bien Marie ? » Il pensa bien que sa nuit serait convulsive et longue, aussi eut-il

recours au seul remède qui pût faire de cette nuit un long et bienfaisant mensonge...

Il versa de nombreuses gouttes de laudanum dans un verre d'eau tiède et se mit à boire du sommeil à longs traits...

Il versa de nombreuses gouttes de laudanum, car l'usage fréquent qu'il en faisait avait pour ainsi dire *laudanisé* son corps, et il buvait sans danger ce qui, au commencement, l'eût endormi pour toujours...

Quelques minutes seulement s'écoulèrent, et l'opium commença à lui insinuer cette somnolence factice qui fait rêver les yeux ouverts.

Toussaint rêva bientôt, et ce fut de Marie... Quand le hasard faisait qu'il ne rêvait pas de Marie, alors c'était un rêve de tournoiement bizarre, rapide et continu, où il ne passait

aucune forme humaine ; car sans cela, cette forme humaine c'eût été Marie encore!...

Voici son rêve, rêve de savant amoureux!

Il entendit la voix de Marie appeler au secours...

Il se leva, chercha long-temps sans rien trouver... et aussitôt qu'il se fut remis au lit la voix recommença ses gémissemens... Tout à coup il entendit frapper à une paroi de cristal... C'était Marie... Elle était renfermée et se tenait toute droite dans un immense bocal bouché à l'émeri... sur lequel il y avait cette étiquette : « Souricière d'amour à l'usage des chimistes!... » Marie paraissait souffrir beaucoup et ressemblait singulièrement à un grand fœtus renfermé dans de l'esprit-de-vin... Elle regardait Toussaint d'une façon douloureuse et lui disait : « Que vous ai-je « fait, Toussaint, pour m'enfermer ainsi?

« Encore si vous me donniez un peu d'air...
« mais non, vous aimez mieux me laisser
« étouffer. Ne voyez-vous pas que vous m'a-
« vez mise dans un bocal où il y avait un
« reste d'acide... Regardez mes jolis petits
« pieds... ils sont tout brûlés... jusqu'à la
« cheville... Tenez, voilà que le feu arrive à
« la moelle de mes os... Et vous dites que
« vous m'aimez... vous!... Vous êtes un mé-
« chant! vous voulez me faire mourir parce
« que je ne vous aime pas... Eh bien!... je
« deviens méchante, colère, furieuse... En-
« tendez-vous ce coup que je donne?... J'ai
« fait un trou au bocal, l'acide s'enfuit et l'air
« me vient... Je ne mourrai plus à présent...
« et toutes les nuits je frapperai à ma porte de
« cristal pour vous réveiller... et pour vous
« crier de par les oreilles... J'aime Alvar!...
« j'aime Alvar!... Oui, je suis furieuse... je
« deviens folle... Holà! la maison des fous...
« maison de verre, prison des mouches!...

« Veux-tu bien me laisser sortir? Holà! hé!
« monsieur le geôlier. Vilain mulâtre! tête
« monstrueuse où il n'y a que de la laine...
« des lèvres et des dents! Tiens, regarde la
« grimace que je te fais... Ah! ah! ah!... Al-
« lons... allons... faisons la paix... viens dan-
« ser avec moi... »

Marie se mit à danser dans l'acide qui était remonté au bocal... et les éclaboussures faisaient à sa robe blanche mille petits trous roussis. Puis, quand la danse fut finie... elle s'essuya le front avec ses longs cheveux noirs... resta immobile... et cria encore une fois : « J'aime Alvar, puisque je te dis que « j'aime Alvar! vilain mulâtre! »

Toussaint jusque là n'avait pu remuer; tout à coup il fit un tel effort pour se lever qu'il crut entendre plusieurs vaisseaux se rompre dans son corps. Il se leva, alla vers le bocal qui se rapetissait dans ses mains à

une grandeur naturelle, et Marie devenait aussi petite que le plus petit embryon... Et comme il voulut ôter le bouchon pour saisir l'embryon, l'embryon lui sauta à la figure, se mit à cheval sur son nez... et écrivit sur son front, avec du phosphore qui brillait en remuant dans les ténèbres : « C'est ici le logement du diable. » En effet, l'embryon se changea en un vilain petit démon, entra par le nez dans la tête du mulâtre... courut long-temps dans toutes les parties du crâne... se coucha... et s'endormit tranquillement.

Bientôt ce rêve affreux s'évanouit... et un autre rêve commença... Marie vint se placer au-dessus de son lit, se mit à remuer dans ses rideaux comme un petit mousse dans les voiles d'un navire... Elle regardait Toussaint avec des yeux si langoureux qu'ils semblaient demander l'aumône d'un baiser... Toussaint tendait la main pour l'attirer vers lui, mais

sa main ne pouvait jamais rencontrer celle de Marie et n'enserrait que de l'air... Alors il s'écriait d'une voix étouffée... « Viens, « Marie! j'ai du feu et de l'amour partout... « Viens! nous serons si heureux... Viens! « viens! tu verras si quelqu'un t'aime comme « moi... Viens! une femme seule peut me « guérir... Tu es cette femme-là, Marie!... « ainsi viens me guérir... Viens! n'entends-tu « pas le bruit de mon cœur qui bat si fort « que ma poitrine va éclater... Viens!... « viens!... »

La violence de cet appel réveilla assez Toussaint pour qu'il vît qu'il n'y avait pas de Marie dans ses rideaux... Heureusement l'opium le pénétra bientôt tout entier, engourdit jusqu'à la plus petite fibre de son corps, et il fut magnétisé par un songe tout-à-fait nouveau pour lui...

Ce fut un songe délicieux celui-là... mais un

songe extraordinaire où la réalité entra pour beaucoup, un songe qui se passa presque tout entier dans la vérité... Seulement Toussaint rêva que c'était un rêve!...

Il entendit la porte de sa chambre craquer d'abord et produire ensuite en s'ouvrant un lent gémissement chromatique...

C'était...

Oui, c'était Marie... qui entrait dans sa chambre à lui, Toussaint... Marie demi-nue, avec ses beaux cheveux noirs flottant sur ses blanches épaules... avec son petit ventre, non plus comprimé par un corset et bombant légèrement sous sa chemise; avec ses jambes nues que l'œil de Toussaint remontait, poétique et téméraire; avec ses deux petites mains qui se joignaient sur sa poitrine comme pour remplacer un cordon qui n'y

serait plus et tenir sa camisole blanche la plus fermée possible !...

C'était Marie qui exhalait une douce moiteur, et dont les lèvres étaient encore humides d'un sommeil long et vaporeux... C'était Marie elle-même, Marie somnambule, Marie qui rêvait de Toussaint, lequel rêvait de Marie... car elle s'était dit au commencement de son rêve... « Ce pauvre Toussaint ! je suis sûre qu'il est malheureux... je suis sûre qu'il pleure... je suis sûre qu'il ne dort point... Eh bien ! je vais aller dans sa chambre pour le consoler, comme j'allais autrefois prier la nuit sur le tombeau de mon père... Oui, je veux aller dans la chambre de ce pauvre Toussaint... O Alvar ! tu ne m'en voudras pas... Toussaint est si malheureux !... »

Et la pauvre Marie, trahie par son rêve, par le somnambulisme, s'était levée vêtue

seulement de sa toilette de nuit, et, abandonnée de ses couvertures, elle était allée toute seule dans la chambre d'un homme!...

Hélas! Marie ne s'était pas enfermée comme à l'ordinaire!

Marie vit Toussaint dormant les yeux ouverts... Elle pensa qu'il ne dormait point, elle s'approcha de lui et s'assit sur le bord de son lit...

Elle se tourna du côté du mulâtre... lui jeta un regard de somnambule qui ressemble beaucoup à un regard d'amour et lui dit :

« Voyons, mon pauvre Toussaint, causons
« un peu nous deux... Je suis une bonne fille,
« n'est-ce pas, d'être venue ainsi pour vous
« consoler?...Personne ne peut nous entendre.
« Allons, dites-moi de quoi vous souffrez...

« et d'abord je suis venue pour vous guérir, « moi! »

Toussaint tendit sa main... et, cette fois, ce ne fut pas de l'air qu'elle enserra... ce fut le joli bras nu de Marie; et ce contact communiqua au mulâtre une électricité qui parcourut en un instant tout son corps... Il attira Marie sur sa couche... et Marie se laissa aller!...

Presque toujours, au milieu d'un songe, les figures, les apparitions s'évanouissent au moindre mouvement, au moindre bruit, au moindre caprice de l'on ne sait quoi...

Souvent le rêveur rêve qu'il part sur un fougueux étalon et arrive sur un manche à balai...

Souvent c'est une belle femme qui lui dit : Je t'aime!... Alors il lui prend amoureusement

la main... et puis tout à coup la laisse aller avec effroi, car la belle femme s'est changée en un homme robuste qui lui fait des yeux terribles!

Souvent c'est une jeune fille des champs, taillée comme une guêpe, fraîche comme une fleur, après laquelle il court à travers les prairiés et les blés... Il l'attrape... et il n'a plus dans ses mains qu'une grosse paysanne avec d'énormes pieds rouges dans d'énormes sabots!

Souvent il voit entrer dans sa chambre de garçon une jolie Esméralda. Elle s'approche de son lit, lui demande un baiser, et au moment même où le baiser se commet, ce n'est plus qu'une vieille bohémienne à la peau détendue et plissée... Pouah!...

Quelquefois aussi le rêveur est plus heureux!

Cette fois Marie fut plus heureuse; dès qu'elle sentit le toucher de Toussaint, pour elle ce ne fut plus Toussaint, ce fut Alvar!

Cette substitution dans son somnambulisme était bien naturelle; elle avait tant pensé de choses sur Alvar avant de s'endormir...

La pauvre Marie s'était donc laissée aller dans la couche de Toussaint, qu'elle prit pour la couche conjugale... et la vigoureuse étreinte du mulâtre l'eût bientôt réveillée; mais chaque baiser de Toussaint était un baiser d'opium, ou plutôt de laudanum pur, qui endormait l'infortunée fiancée d'Alvar... Pauvre Alvar!

La pauvre orpheline ne s'éveilla point... mais lorsque le jour se leva... Toussaint se réveilla, lui, et il vit et sentit Marie à ses côtés... Alors ce fut pour lui comme un rêve en plein jour... Il voulait toucher la jeune fille

pour s'assurer que c'était bien elle... mais en même temps il avait peur de la réveiller.

Cependant l'illusion commençait à s'évanouir, et Toussaint, ne sachant laquelle il devait croire de sa vue ou de sa raison, se leva avec précipitation, courut à la chambre de Marie pour l'entendre dormir à travers la porte... Mais la porte était ouverte... il entra... mais le lit était ouvert... Il revint à sa chambre... et c'était bien Marie qui était là... dans son lit à lui, Toussaint... à lui, le mulâtre... Et sa première pensée fut pour Alvar!

Alors il prit doucement Marie dans ses bras, car elle ne s'était pas réveillée au bruit qu'il venait de faire... il l'emporta et la remit dans son lit... Mais la dormeuse était si belle, et Toussaint, regardant autour de lui, se vit si seul, qu'il déposa un dernier baiser sur la bouche de Marie, et s'enfuit en pensant que

Dieu l'avait voulu ainsi et qu'enfin le ciel avait eu pitié de lui!...

Marie se réveilla lentement, mais bien tard... Elle se mit sur son séant, passa longuement ses blanches mains sur ses grands yeux noirs...

— Quel rêve, mon Dieu! comme je suis agitée... mon cœur tourne... quel rêve! Et Alvar n'était point là... Mon Dieu! quel rêve m'avez-vous donc envoyé pour me tenter?... En ce moment elle devint toute rouge, et, quoiqu'il n'y eût personne dans la chambre, elle cacha sa tête dans ses deux mains, qu'elle posa sur ses deux genoux accroupis.

C'est qu'elle s'était vue dans son miroir!

Quelques momens après elle releva sa tête, de douces larmes coulèrent le long de ses joues, et elle dit : « Alvar, si tu savais quel rêve!... »

FIN DU TOME PREMIER.

